

C O L L E C T I O N
S A G E S S E
E T
S P I R I T U A L I T É



Hermès trismégiste

Le grand texte initiatique
de la Tradition Occidentale

Sand

Sous le nom d'*Hermès Trismégiste* sont réunis des traités rédigés en grec entre le I^{er} et le III^e siècle de notre ère.

Ces dialogues de caractère philosophique et mystique représentent un courant de pensée parallèle au christianisme. Ils sont également inspirés du panthéisme égyptien.

Hermès Trismégiste est un des textes fondateurs de la Tradition Occidentale néoplatonicienne.

Les divinités égyptiennes Isis, Tat et Ammon s'y entretiennent de la connaissance de Dieu. Ainsi, si le Dieu Premier reste inconnaissable, une forme d'illumination divine est accessible. Piété, ascétisme, méditation en sont les voies terrestres.

Document de couverture et de dos :

Statuette du dieu Thot ('Tat) en babouin, époque ptolémaïque, Hermopolis, Égypte. Musée du Louvre. © Photo R. M. N. / H. J. Legendowski

ISBN 2-7107-0556-7



Corpus Hermeticum



Le Corpus Hermeticum d'Hermès Trismégiste

COLLECTION

« Sagesse et spiritualité »

établie et présentée par
Guy Rachet

- *Le Traité d'Isis et d'Osiris* de Plutarque
- *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*, de Philostrate
- *Les Upanishads majeures*
- *Du stoïcisme et de l'épicurisme*, commentaires de Plutarque
- *L'Avesta* de Zoroastre
- *Lalitâvistara, vie et doctrine du Bouddha tibétain*

HERMÈS TRISMÉGISTE

Présentation et notes de
Guy Rachet

SAND

Traduction de
Louis Ménard
Librairie Académique Perrin, 1925.

© 1996, Paris, Éditions Sand
6, rue du Mail – 75002 Paris

ISBN : 2-7107-0556-7
Dépôt légal : 2^{ème} trimestre 1996

PRÉSENTATION

Les livres hermétiques

On donne le nom de « livres hermétiques » aux écrits attribués dans l'Antiquité à Hermès. Mais, en réalité, cet Hermès n'est pas la divinité grecque que les Romains ont assimilé à leur Mercure. Cet Hermès a été identifié par les Grecs au dieu égyptien Thot.

Divinité de caractère lunaire, représentée dans l'iconographie égyptienne sous l'aspect d'un homme à tête d'ibis ou d'un cynocéphale, Thot apparaît dès l'Ancien Empire égyptien comme le protecteur des scribes, adoré à Khemnou, en Moyenne Égypte, l'Hermopolis Magna des Grecs et des Romains. Associé au mythe d'Osiris¹, il devint le dieu scribe du monde infernal, représenté le calame à la main dans la salle de justice où étaient jugées les âmes des morts. Cette fonction le mettait en relation avec les préoccupations eschatologiques des Égyptiens, comme son office de scribe lui fit attribuer l'invention de l'écriture et des sciences qui lui étaient liées, et plus particulièrement la chronographie (mesure du temps), l'astrologie et l'astronomie, la magie et l'alchimie. Dans le système théologique élaboré par les prêtres d'Hermopolis, il est le dieu primordial issu du Noun, créateur de l'Ogdoad par la puissance de son verbe.

Nous ignorons si les anciens Égyptiens ont réellement disposé d'une littérature attribuée à Thot. Le seul document qu'on puisse citer dans ce sens remonte à l'époque romaine : il s'agit de l'Histoire véridique de Satni-Khamôis. L'un des personnages

de ce conte, qui assumait la fonction de « chef du secret », appelé Horus fils de Panishi, vient dans le temple de Khemnou où il offre de l'encens et de l'eau à Thot « neuf fois grand² ». Puis il se couche dans le temple et y fait un rêve dans lequel lui apparaît Thot qui lui dit d'entrer, dès le lendemain, « dans la salle des livres du temple de Khemnou » et il poursuit ainsi : « Tu y trouveras un naos clos et scellé, tu l'ouvriras et tu y trouveras une boîte qui renferme un livre, celui-là même que j'écrivis de ma propre main. Tire-le, prends-en une copie, puis remets-le à sa place, car c'est le grimoire même qui me protège contre les mauvais, et c'est lui qui protégera le Pharaon³... » Il est hasardeux d'inférer l'existence de textes hermétiques dans les maisons de vie des temples égyptiens des grandes époques pharaoniques à partir de cet épisode extrait d'un conte d'époque tardive.

En revanche, il a existé une telle littérature à l'époque grecque, c'est-à-dire à partir du III^e siècle avant notre ère, et surtout après la conquête romaine, pendant les trois premiers siècles de notre ère. Les témoignages des auteurs hellénophones⁴ sont relativement nombreux. Au I^{er} siècle av. J.-C., Strabon, qui séjourna en Égypte, assure que les Égyptiens faisaient remonter toute leur sagesse à Hermès. Au VIII^e siècle le Byzantin Georges le Syncelle nous a conservé dans sa Chronographie un fragment attribué à Manéthon mais remontant, en fait, à un ouvrage d'astrologie du II^e siècle de notre ère où l'auteur parle d'inscriptions rédigées en caractères sacrés, c'est-à-dire en hiéroglyphes, par Thot lui-même, puis il cite une lettre, évidemment apocryphe, de Manéthon à Ptolémée Philadelphe dans laquelle l'auteur mentionne les Livres sacrés qu'il a étudiés, écrits par Hermès Trismégiste. Le médecin grec originaire de Pergame, Gallien, qui vivait aussi au II^e siècle, cite les livres « attribués à Hermès l'Égyptien ». Moins d'un siècle plus tard, dans son traité sur Les Mystères d'Égypte, Jamblique parle des antiques stèles d'Hermès qui auraient servi de fondement à la pensée de Pythagore et de Platon. Un peu plus loin, dans ce même ouvrage, Jamblique précise le nombre de ces livres attribués à Hermès : vingt mille selon Séleucus, trente-six mille cinq cent vingt cinq selon Manéthon dans ses Histoires⁵.

Les textes que nous présentons ici sous le nom d'Hermès Trismégiste représentent l'essentiel de ce qui subsiste de cette littérature dite hermétique, rédigée cependant non point dans la langue des Égyptiens, mais en grec.

Formation de l'« Hermès Trismégiste »

L'ensemble de ces textes peut être divisé en trois groupes que le traducteur, Louis Ménard, a répartis en quatre livres. Un premier ensemble forme ce qu'on est convenu d'appeler le Corpus Hermeticum ; il renferme dix-sept traités écrits en grec, auxquels on a joint un fragment qui n'appartient pas au corpus des manuscrits. Le second groupe ne comprend qu'un seul texte dont il ne nous reste qu'une traduction en latin, attribuée à tort au rhéteur africain originaire de Madaure, en Afrique du Nord, Apulée, l'auteur de L'Âne d'or, qui vivait au II^e siècle de notre ère, du fait que le manuscrit a été conservé avec ses œuvres philosophiques ; l'original grec avait pour titre Discours parfait (logos teleios) ; on s'accorde pour lui donner le titre d'Asclepius, nom du dieu auquel il est dédié par son auteur supposé, Hermès Trismégiste. Le troisième groupe est constitué par la réunion des fragments qui nous ont été conservés par divers auteurs anciens et plus particulièrement par le compilateur byzantin Jean de Stobi, une ville de Macédoine, ce pour quoi il est appelé communément Stobée. Cet auteur, qui vivait sans doute au VI^e siècle de notre ère nous a laissé une précieuse compilation commentée d'auteurs grecs, destinée à faire l'éducation de son fils. Ce recueil nous a été conservé sous le titre d'Anthologion (Anthologie), transmise par les scribes du Moyen Âge sous la forme de deux volumes intitulés le premier Florilegium ou Sermones, le second Eclogae physicae et ethicae. Il faut enfin ajouter à ces textes quelques courts fragments cités dans le traité de Cyrille d'Alexandrie contre l'empereur Julien (dit l'apostat).

On ignore les noms des auteurs de ces divers traités, mis sous le nom d'Hermès Trismégiste. On ignore tout autant l'époque de la formation du Corpus Hermeticum. Il apparaît

dans plusieurs manuscrits grecs remontant à la fin du Moyen Âge. Le plus ancien, daté du *xiv*^e siècle, ne contient que les quatorze premiers traités. Il a été révélé au monde occidental par la traduction latine qu'en fit en 1463 Marsile Ficin, le fondateur de l'Académie platonicienne de Florence. Ce manuscrit avait été apporté de Macédoine en Italie par un moine et il était parvenu entre les mains de Politien qui le vendit à Marsile Ficin. C'est à la requête de Cosme de Médicis que Ficin entreprit cette traduction à laquelle fut donnée le titre général de Pimandre (Poimandrès), le personnage qui apparaît dans le premier traité⁶. En remontant dans le temps, on trouve de nombreux auteurs qui citent les discours d'Hermès : le Byzantin Psellos au *xi*^e siècle, Stobée, Cyrille, évêque d'Alexandrie, dans la première moitié du *v*^e siècle, le polémiste chrétien Lactance au début du *iv*^e siècle... Mais rien ne prouve ni qu'il s'agit de nos traités ni, surtout, de l'ensemble de ces traités réunis en un corpus. Néanmoins, une analyse de chacun de ces traités, lesquels forment un tout assez hétérogène, permet de supposer qu'ils ont été rédigés entre le *i*^{er} et le *iii*^e siècle de notre ère, bien qu'ils incluent des traditions et des éléments remontant sans doute bien plus haut, à l'époque où la dynastie macédonienne des Lagides (les Ptolémées) régnait sur l'Égypte, soit entre la fin du *ive* et le *i*^{er} siècle av. J.-C.

Alors que le Corpus Hermeticum n'a été révélé à l'Occident qu'au *xv*^e siècle, l'Asclepius est connu par une plus solide tradition. J'ai mentionné que, bien que n'étant pas visiblement de lui, la traduction de l'original grec a été incluse dans les œuvres philosophiques d'Apulée. Car c'est sans doute à un Africain, comme Apulée, qui était peut-être son contemporain, qu'est due cette traduction, l'original grec remontant, pour le moins, à ce même *ii*^e siècle voire au siècle précédent. Saint Augustin en cite des extraits dans sa Cité de Dieu écrite au début du *v*^e siècle. Si l'on perd sa trace pendant le haut Moyen Âge, il est souvent mentionné par de nombreux auteurs des *xii*^e et *xiii*^e siècles. Le plus ancien manuscrit qui subsiste remonte au *xi*^e siècle et les autres sont des *xii*^e et *xiii*^e siècles.

Quant à l'ouvrage de Stobée, il n'a été connu en Occident qu'à la fin du Moyen Âge par des manuscrits contemporains de ceux du Corpus Hermeticum. Si l'on trouve dans Stobée un

certain nombre de citations connues par ailleurs dans le Corpus Hermeticum, les longs fragments qui nous ont été conservés dans l'Anthologion proviennent de textes dont les ensembles originaux sont perdus.

Caractères des livres hermétiques

Le cadre des divers opuscules composant l'ensemble de l'Hermès Trismégiste est l'Égypte. Hermès lui-même, comme nous l'avons noté, n'est autre que le Thot égyptien. Si Poimandrès, l'Intelligence souveraine qui apparaît sous la forme d'un maître au début du premier traité, est un nom grec (son sens est « pasteur⁷ de l'homme »), tous les autres personnages sont des dieux égyptiens : ce sont Isis et son fils Horus, Tat orthographe fantaisiste du dieu Thot, Asclépios identifié à Imhotep, architecte de Djoser divinisé et devenu dieu guérisseur, Ammon, l'Agathos Daimon, dieu-serpent, fils du premier Hermès et père du second Hermès selon le pseudo Manéthon, identifié par Philon de Byblos à Kneph, c'est-à-dire Khnoum, dieu-bélier qui façonne l'œuf primordial sur son tour de potier.

Mais ce cadre, qui s'explique par le fait que c'est sans doute en Égypte, et plus précisément à Alexandrie, qu'ont été rédigés la plupart de ces traités, est, en quelque sorte, un trompe-l'œil. L'essentiel de la théologie développée dans ces traités est grec et, plutôt que des « prêtres » égyptiens hellénisés, il semble que les auteurs en soient des Grecs vivant en Égypte. Le seul fait que les divinités mises en scènes soient des dieux égyptiens mais identifiés à des dieux grecs ou popularisés dans le monde gréco-romain par leurs cultes à mystère, telle Isis, inclinerait déjà à attribuer à des Grecs ces opuscules. Alors que nous ne connaissons que deux Égyptiens, Manéthon et Chérémon au *i*^{er} siècle de notre ère, qui aient écrit sur l'Égypte en grec, on peut citer plus d'une douzaine de traités sur ce même sujet écrits par des Grecs.

L'influence des idées platoniciennes est évidente, bien qu'on ne trouve dans aucun des traités des influences néoplatoniciennes ou chrétiennes : les éléments qui leur sont com-

muns tiennent au fait qu'ils ont puisé aux mêmes sources. Les plus anciens traités ont été visiblement rédigés avant que ne se généralise la pensée néoplatonicienne dans les milieux philosophiques au III^e siècle et l'enseignement chrétien dans les milieux populaires, et les plus récents continuent de s'inscrire dans cette veine, sans tenir compte des nouveaux courants d'idées. Des courants d'idées qui, d'ailleurs, présentent souvent des analogies avec quelques-uns des traits fondamentaux de l'hermétisme. Ainsi, les doctrines de Platon, du stoïcisme (en particulier dans le concept de l'Âme du monde) et de l'orphisme marquent la théologie hermétique, tout autant que la philosophie néoplatonicienne et la théologie chrétienne. Le néoplatonisme est fortement empreint d'une religiosité qui, si elle n'est pas encore dominante chez Plotin, modèle fortement la pensée de son disciple Porphyre et du disciple de ce dernier, Jamblique. La littérature hermétique, comme la littérature chrétienne, est franchement religieuse. Elle est entièrement consacrée à la recherche de Dieu, à sa connaissance non pas par la dialectique pure mais par les pratiques de la piété, de l'ascétisme, de la méditation dont la fin est une forme d'illumination. En ce sens, un grand nombre de ces traités peuvent être qualifiés de gnostiques, ils sont même la plus ancienne manifestation de la gnose.

La gnose (du grec gnosis = connaissance) prétend parvenir à la connaissance de Dieu, par les moyens que j'ai indiqués précédemment, mais aussi par enseignement de maître à disciple et par l'initiation. Cependant, le Dieu Premier, car, on pourra le découvrir à la lecture des textes, l'Hermès Trismégiste enseigne une théologie dans laquelle on se trouve confronté à plusieurs types divins issus du premier dieu contenant en lui le tout (ce que les gnostiques appelaient le Plêrome), reste inconnaissable, il ne peut être pressenti qu'à travers ses œuvres. Quant à l'âme, la gnose fait sienne la vision platonicienne de sa chute dans la matière et de son retour dans le sein de Dieu grâce à une suite de purifications acquises au cours de nombreuses réincarnations. C'est une connaissance de caractère avant tout religieux, acquise en définitive par une révélation venue de Dieu, destinée à ceux qui se sont rendus capables de la recevoir. D'où l'un de ses aspects caractéristique, le secret.

Comme dans les religions à mystère, l'enseignement reste secret, il n'est destiné qu'à un groupe choisi d'initiés.

Les « sectes » gnostiques se développent parallèlement au christianisme, dès le II^e siècle, et prétendent intégrer le christianisme dans une vision syncrétiste du monde, mêlant les croyances et les traditions les plus hétérogènes, dans leur ensemble d'origine orientale. Certaines d'entre elles vont connaître une certaine fortune, comme le manichéisme, dualisme dans la tradition iranienne, ou le mandéisme qui a encore des adeptes, notamment en Irak. Nombreux sont les textes gnostiques qui nous sont parvenus, qui dans leur majorité se réfèrent à la tradition chrétienne. À ces écrits traditionnels qui nous ont été transmis depuis l'Antiquité, il convient d'ajouter la découverte des manuscrits coptes de Nag Hamadi, en haute Égypte, dont la plupart se rattachent au courant gnostique⁸. Parmi ces ensembles les traités hermétiques occupent une place à part par leur ancienneté mais aussi, comme l'a écrit Norden, parce qu'ils « offrent tout spécialement les matériaux les plus riches en témoignage de ce qu'il a existé une gnose préchrétienne ».

Cependant, tous les traités ne sont pas marqués par le gnosticisme. Si le Poimandrès et le traité VII relèvent à l'évidence de la gnose, si l'Asclepius a été largement utilisé par les sectes gnostiques, si les traités X et XI présentent des aspects gnostiques, un traité purement philosophique comme le IX qui traite de la pensée et de la sensation est dans une pure tradition platonicienne ; platonicien aussi est le dialogue du traité II, entre Hermès et Asclépios. Le père Festugière a aussi noté l'aspect « scolaire » de plusieurs traités qui commencent par une question d'école : il donne pour exemple le traité II concernant le moteur et le mouvement, le VII définition de la mort, le IX sensation et intellection...

On a ainsi pu se poser la question de savoir à quel public s'adressaient ces traités et si, d'aventure, ils n'étaient pas destinés aux membres d'une secte hermétique. Reitzenstein, dans son Poimandrès, a avancé l'hypothèse de l'existence de confréries hermétiques dont celle de Poimandrès aurait été fondée au début du II^e siècle av. J.-C. par un prêtre égyptien. Geffcken a pensé que, malgré certaines divergences dans les vues dévelop-

pées dans les traités, ils avaient pour but l'édification d'une communauté pour laquelle ils constituaient « un livre de dévotion ». Nous n'avons cependant aucune preuve de la réalité historique de telles communautés et le p. Festugière a pu argumenter avec pertinence contre ces vues qui lui paraissaient « du roman ». En l'absence de tout document relatif à la destination de ces traités, au public auquel ils s'adressaient, on peut échafauder toutes sortes d'hypothèses, mais elles ne resteront jamais que des hypothèses. Il convient donc de se résigner à ignorer aussi bien les noms des auteurs de ces traités que leur destination.

La traduction de l'Hermès Trismégiste et son traducteur

La traduction que nous proposons ici de l'Hermès Trismégiste est celle de Louis Ménard. Il me paraît utile de dire quelques mots de ce personnage assez exceptionnel, né en 1822 et mort en 1901. Cet homme passionné s'est adonné à un nombre considérable d'activités après être passé par l'École normale supérieure qu'il quitte d'ailleurs rapidement. Chimiste, on le retrouve en 1846 dans le laboratoire de Marcellin Berthelot où il découvre le collodion. Théoricien politique, il se rallie aux idées socialistes de Proudhon, polémique dans des journaux, rédige un Prologue à une révolution en 1848, ce qui le fait condamner à quinze mois de prison, qu'il évite en s'exilant en Belgique d'où il rentre en 1852, à la suite de l'amnistie décrétée par Napoléon III. Constant dans ses opinions, il sera l'un des derniers défenseurs de la Commune après 1870. Cependant, l'aspect le plus intéressant et, surtout, le plus fécond de son activité est celle de poète, de philosophe et d'helléniste.

En 1852, peu après son retour de Belgique, il publie ses Poèmes et poésies dans une veine parnassienne où apparaît l'influence d'un autre grand poète helléniste avec qui il s'était lié en 1845, Leconte de Lisle. Son intérêt pour la philosophie se manifeste dans sa thèse sur La Morale avant les philosophes

(1860), son étude intitulée Du polythéisme hellénique (1863), et le Diable au café, un dialogue dans la veine de Diderot publié en 1864. Historien, il a écrit de nombreux ouvrages maintenant dépassés, mais pas plus que ceux d'un Duruy ou d'un Renan : Études sur les origines du christianisme, Histoire des Grecs, Histoire d'Israël, Histoire ancienne des pays de l'Orient, Tableau historique des beaux-arts depuis la Renaissance, etc. Il convient encore de citer quelques petits chefs-d'œuvre de prose lyrique, tels le Banquet d'Alexandrie, Le Nid de rossignols et la Légende de saint Hilarion qui préfigure le Thaïs d'Anatole France. Cependant son œuvre la plus marquante, celle qui lui assure une place de choix dans la littérature, est ses Rêveries d'un païen mystique (1876) imprégnées de sa vision humaniste du monde.

C'est en 1866 que Ménard a publié sa traduction de l'Hermès Trismégiste, précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques. Cette étude est maintenant trop dépassée pour mériter d'être rééditée, en particulier depuis que nous disposons en France sur ce sujet des travaux admirables, d'une érudition sans faille, d'une intelligence brillante et d'une remarquable objectivité, du père Festugière. La traduction, avec texte et longs commentaires, de ce dernier donne le classement des textes selon ce qui est devenu la norme. Dans la brève introduction que je donne de chacun des opuscules et des fragments, je les situe dans le classement établi par le père Festugière afin d'aider à se retrouver ceux qui seraient désireux d'approfondir le sujet. Ménard a divisé sa traduction en quatre livres. Le premier renferme les quatorze premiers traités du Corpus Hermeticum. Ils correspondent aux quatorze traités du Laurentianus du ^{xv}^e siècle qui a servi à la traduction de Marsile Ficin. Le livre II est consacré à l'Asclepius, traduit du latin. Dans le livre III sont réunis les dialogues entre Isis et Horus, constituant les fragments XXIII, XXIV, XXV et XXVI conservés par Stobée, dont le premier porte un titre dans le texte de Stobée, titre qui semble être le titre du traité original : La Vierge du monde. Les fragments qui le suivent proviennent du même traité. Le livre IV réunit tous les autres fragments, dont les traités XVI, XVII et XVIII du Corpus Hermeticum. Le traité XV dans la classification retenue ne se trouve pas dans

les manuscrits du Corpus Hermeticum. Il a été formé par l'un des éditeurs de la Renaissance (Flussas en 1574) en réunissant des fragments de Stobée et l'extrait du lexique byzantin intitulé La Souda, titre naguère confondu avec le nom d'un homme, Suidas, qu'on trouve employé par Ménard qui en donne la traduction au chapitre VII du livre IV.

La traduction de Ménard est une bonne traduction, intelligente, mais à peu près dépourvue de commentaires. Lorsque la traduction m'a paru contestable, j'en ai proposé une autre en note.

LIVRE PREMIER

TRAITÉ I

Poimandrès, qui donne son nom à ce traité, nom que les éditeurs anciens ont étendu à l'ensemble du *Corpus Hermeticum*, se révèle être, comme il le déclare lui-même d'entrée de jeu, l'Intelligence souveraine. Il y apparaît comme le maître qui va enseigner l'élève, selon un lieu commun des traités didactiques grecs. De tous les traités du *Corpus*, c'est celui qui est le plus imprégné de gnosticisme. Le maître ne vient pas enseigner au disciple une philosophie ou une morale, il lui apporte une révélation, une doctrine fondée sur la foi. Le dualisme fondamental de cet enseignement, la terminologie – *noûs* (Intellect) identifié au Père, *démiurge*, *logos* (Verbe), Destinée – empruntée au platonisme et au stoïcisme, et les concepts qu'elle implique, la cosmogonie qui ouvre le traité, la vision de l'homme archétype qui choisit dans le monde par amour de sa propre image, enfin la remontée de l'âme à travers les cercles des planètes, sont des concepts fondamentaux du gnosticisme.

I Poimandrès

Je réfléchissais un jour sur les êtres ; ma pensée planait dans les hauteurs, et toutes mes sensations corporelles étaient engourdies comme dans le lourd sommeil qui suit la satiété, les excès ou la fatigue. Il me sembla qu'un être immense, sans

Sommaire LIVRE I

I. Pymandre	2
II. Pymandre à Hermès.....	7
III. Le grand mal de l'homme est qu'il ne connaît pas Dieu.....	14
IV. Discours d'Hermès en l'honneur de Dieu.....	15
V. Extrait d'un discours d'Hermès à Tat.....	17
VI. Dialogue universel d'Hermès et d'Asclépios	21
VII. Discours d'Hermès à Tat sur le caractère et l'unité	25
VIII. Hermès à son fils Tat : Le Dieu invisible est des plus manifeste.....	28
IX. Que rien de ce qui existe véritablement ne se perd	32
X. Le bien ne se trouve qu'en Dieu et nulle part ailleurs.....	34
XI L'Intelligence à Hermès	37
XI. De l'intellect et des sens	41
XII. La clé d'Hermès Trimégiste.....	44
XIII. Hermès Trimégiste à Tat : Le Nous universel ou l'Esprit sanctifiant.....	51
XIV. Entretien secret sur la montagne traitant de la renaissance et de la promesse de silence	57
XV. Hermès Trimégiste à Asclepios : Du penser juste	63
XVI. Hermès à Ammon : De l'Âme	66
XVII. Hermès à Tat : de la Vérité.....	71

LIVRE PREMIER

Poimandrès, qui donne son nom à ce traité, nom que les éditeurs anciens ont étendu à l'ensemble du *Corpus Hermeticum*, se révèle être, comme il le déclare lui-même d'entrée de jeu, l'Intelligence souveraine. Il y apparaît comme le maître qui va enseigner l'élève, selon un lieu commun des traités didactiques grecs. De tous les traités du *Corpus*, c'est celui qui est le plus imprégné de gnosticisme. Le maître ne vient pas enseigner au disciple une philosophie ou une morale, il lui apporte une révélation, une doctrine fondée sur la foi. Le dualisme fondamental de cet enseignement, la terminologie — *noûs* (Intellect) identifié au Père, *démiurge*, *logos* (Verbe), Destinée — empruntée au platonisme et au stoïcisme, et les concepts qu'elle implique, la cosmogonie qui ouvre le traité, la vision de l'homme archétype qui choit dans le monde par amour de sa propre image, enfin la remontée de l'âme à travers les cercles des planètes, sont des concepts fondamentaux du gnosticisme.

I. Pymandre

Un jour que je réfléchissais aux choses essentielles et que mon cour s'élevait dans les hauteurs, toutes mes sensations corporelles s'engourdirent complètement comme celui qui, après une nourriture exagérée ou à cause d'une grande fatigue physique, est surpris par un profond sommeil.

Il me sembla alors voir un être immense, d'une ampleur indéterminée, qui m'appela par mon nom et me dit :

" Que veux-tu voir et entendre et que désires-tu apprendre et connaître en ton cour ?"

"Qui es-tu" lui dis-je.

"Je suis Pymandre," répondit-il, " le Noûs, l'être qui se suffit à lui-même. Je sais ce que tu désires et je suis partout avec toi."

Je lui dis : " Je désire être instruit des choses essentielles, saisir leur nature et connaître Dieu. Oh ! Comme je désire comprendre !"

Il répondit : " Garde bien dans ta conscience ce que tu veux apprendre et je t'instruirai."

À ces mots, il changea d'aspect et, à l'instant, tout me fut découvert ; j'eus une vision infinie ; tout devint une seule lumière, sereine et joyeuse, dont la contemplation me donna une félicité extrême.

Peu de temps après, dans une partie de cette lumière, des ténèbres effrayantes et lugubres descendirent et tournoyèrent en spirales sinueuses semblables à un serpent, me sembla-t-il. Puis ces ténèbres se transformèrent en une nature humide et

indiciblement trouble, d'où s'éleva une fumée comme un feu, tandis qu'elle faisait entendre un bruit pareil à un gémissement indescriptible.

Enfin un cri fit écho, sortant de la nature humide, un appel inarticulé, que je comparai à la voix du feu, alors que de la lumière une parole sainte se répandait sur la nature humide et qu'en jaillissait un feu pur, subtil, véhément et puissant.

L'air, par sa légèreté, suivait le souffle du feu ; de la terre et de l'eau, il s'élevait jusqu'au feu de sorte qu'il y paraissait suspendu.

La terre et l'eau restaient où elles étaient, si étroitement mêlées qu'on ne pouvait les percevoir séparément, et continuellement mues par le souffle de la parole qui planait au-dessus d'elles.

Pymandre me dit : " as-tu compris ce que signifie cette vision ?"

" Je vais l'apprendre," répondis-je.

Alors il me dit : " Cette lumière, c'est moi, Noùs, ton Dieu, celui qui existait avant la nature humide issue des ténèbres. La Parole lumineuse qui émane du Noùs, c'est le Fils de Dieu."

" Que signifie cela ?" demandai-je."Comprends-le. Ce qui en toi voit et entend, c'est la parole du Seigneur, et ton Noùs est Dieu le Père ; ils ne sont pas séparés l'un de l'autre, car leur unité est vie."

" Je te remercie," dis-je.

" Élève ton cœur vers la lumière, et connais-la."

À ces mots, il me regarda quelque temps en face de façon si pénétrante que je tremblai à son aspect.

Puis, quand il releva la tête, je vis dans mon Noùs la lumière, composée de forces innombrables, devenue un monde réellement illimité, tandis que le feu, investi et subjugué par une force toute puissante, était ainsi parvenu à l'équilibre.

Je distinguai tout ceci dans ma vision, grâce à la Parole de Pymandre. Comme j'étais tout entier hors de moi, il me dit encore :

"Tu as vu dans le Noùs la belle forme originelle de l'homme, l'archétype, le principe originel antérieur au commencement sans fin." Ainsi me parla Pymandre.

"D'où sont donc venus les éléments de la nature ?" demandai-je.

Il me répondit : " De la volonté de Dieu qui, ayant reçu en elle la parole et contemplé l'archétype du monde dans sa beauté, façonna sur ce modèle un monde ordonné à partir des éléments propres à ce monde et des âmes nées de Dieu.

Dieu, l'Esprit, en lui-même masculin et féminin, source de la lumière et de la vie, engendra d'une parole un second être spirituel, le Démiurge qui, en tant que Dieu du feu et du souffle, créa sept recteurs pour entourer de leurs cercles le monde sensible et le diriger par ce qu'on nomme le Destin.

Sortant aussitôt des éléments agissant en bas, la parole de Dieu s'élança vers ce pur domaine de la nature fraîchement formée et s'unit au Démiurge auquel elle est identique.

Ainsi les éléments inférieurs de la nature furent-ils abandonnés à eux-mêmes et privés de raison, n'étant plus par là que simple matière.

Mais le Démiurge, uni à la parole, enserrant les cercles et leur imprimant une rotation rapide, mit en mouvement le cours cyclique des créatures, depuis un commencement indéterminé jusqu'à une fin sans fin, puisque la fin rejoint le commencement.

Selon la volonté de l'Esprit, cette rotation des cercles engendra, à partir des éléments déchus, des animaux dénués de raison (car la parole n'était plus au milieu d'eux) ; l'air produisit les animaux ailés ; l'eau, les animaux aquatiques.

Selon la volonté de l'Esprit, la terre et l'eau furent séparées et la terre fit sortir de son sein les animaux qu'elle renfermait : quadrupèdes, reptiles, animaux sauvages et domestiques.

L'Esprit, Père de tous les êtres, qui est vie et lumière, engendra un homme semblable à lui, dont il s' prit comme de son propre enfant car, à l'image de son Père, il était d'une grande beauté. Dieu s' prit donc en réalité de sa propre forme et lui livra toutes ses  uvres.

Mais quand l'homme eut observé la création formée dans le feu par le Démiurge, il voulut créer à son tour et le Père le lui permit. Alors, entrant dans le champ de création du Démiurge, où il devait avoir toute liberté de créer, il observa les œuvres de son frère, tandis que les Recteurs s' prenaient de lui et que chacun d'eux l'associait à son propre rang dans la hiérarchie des sphères.

Or dès qu'il connut leur essence et prit part à leur nature, il voulut franchir la limite des cercles et connaître la puissance de celui qui règne sur le feu.

Alors, souverain du monde des êtres mortels et des animaux dénués de raison, l'homme se pencha, traversa la force de cohésion des sphères, dont il avait déchiré les voiles et se montra à la nature inférieure dans la belle forme de Dieu.

Dès que la nature vit l'homme, qui unissait en lui l'inépuisable beauté et toutes les énergies des sept Recteurs sous l'aspect de Dieu, elle sourit d'amour en voyant se refléter dans l'eau les traits de cette forme merveilleusement belle et en apercevant son ombre sur la terre.

Et lui, apercevant dans l'eau de la nature le reflet de cette forme si semblable à lui, s' prit d'amour pour elle et voulut habiter là. Ce qu'il voulut, il le fit à l'instant et vint habiter la forme privée de raison. La nature, recevant en elle son amant, l'étreignit tout entier et ils ne firent plus qu'un car le feu de leur désir était grand.

Voilà pourquoi, seul de toutes les créatures de la nature, l'homme est double, à savoir mortel selon le corps, et immortel, selon l'homme fondamental.

En effet, bien qu'immortel et souverain de toutes choses, l'homme subit néanmoins la condition des mortels, car il est soumis au destin. Donc, tout en provenant d'un domaine supérieur à la force de cohésion des sphères, cette force le tient en esclavage ; et tout en étant masculin-féminin parce qu'issu d'un Père masculin-féminin, et exempt de sommeil parce qu'issu d'un être exempt de sommeil, il est néanmoins vaincu par la convoitise des sens et le sommeil.

Je lui dis : "O esprit qui est en moi, je suis moi aussi, épris de la Parole !"

Pymandre dit : " Ce que je vais te dire est le mystère resté caché jusqu'à ce jour. La nature, s'unissant à l'homme, procréa une merveille étonnante. L'homme avait en lui, je te l'ai dit, l'essence des sept Recteurs, à la fois masculins et féminins, à stature verticale."

Alors je m'écriai : " O Pymandre, je brûle maintenant d'un désir extraordinaire de t'entendre. Continue, je t'en prie !"

"Fais donc silence," dit Pymandre, " car je n'ai pas achevé mon premier discours !"

"Je me tais," répondis-je.

"Eh bien ! La génération de ces sept premiers hommes eut lieu, je te le disais, de la manière suivante : la terre fut la matrice, l'eau, l'élément générateur, le feu porta à maturité le processus de formation, et de l'éther la nature reçut le souffle de vie et engendra les corps selon la forme de l'homme.

Et l'homme issu de la vie et de la lumière, devint âme et esprit ; la vie devint âme, la lumière devint Nous. Et tous les êtres du monde sensible demeurèrent ainsi jusqu'à la fin des cycles et jusqu'au commencement des espèces.

Écoute maintenant ce que tu désirais entendre. Ce cycle ayant pris fin, le lien qui unissait toutes choses fut rompu par la volonté de Dieu. Car tous les animaux qui étaient jusqu'alors à la fois masculins et féminins furent, comme l'homme, divisés selon deux genres, certains devenant mâles et d'autres femelles. Aussitôt Dieu exprima la Parole sainte : " Croissez en accroissant et multipliez en multitude, vous tous qui avez été créés et faits. Et que celui qui possède le Nous sache qu'il est immortel et que la cause de la mort est l'amour du corps et de ce qui est terrestre.

Dieu ayant ainsi parlé, la providence unit les couples par le moyen du destin et de la force de cohésion des sphères, et établit la reproduction ; et tous les êtres se multiplièrent chacun selon son espèce ; et celui qui se reconnaît lui-même immortel est élu entre tous, tandis que celui qui aime le corps issu de l'erreur du désir, continu d'errer dans les ténèbres et doit souffrir l'expérience de la mort.

"Qu'elle est donc," m'écriai-je, "la faute si grave de ceux qui sont dans l'ignorance pour qu'ils soient privés de l'immortalité ?"

"Je crois que tu n'as pas réfléchi à ce que tu as entendu. Ne t'ai-je pas dit d'être attentif ?"

"Je réfléchis," dis-je, " maintenant je me souviens et je te remercie."

"Si tu as réfléchi, dis-moi pourquoi ceux qui sont dans la mort méritent de mourir."

"Parce que la source d'où procède leur corps est l'obscurité lugubre qui a produit la nature humide, laquelle a constitué le corps dans le monde sensible, où la mort étanche sa soif."

"Tu as bien compris. Mais pourquoi celui qui s'est reconnu lui-même marche-t-il vers Dieu ? Comme le dit la parole divine."

"Parce que " répondis-je, " le Père de toutes choses, de qui procède l'Homme, est lumière et vie."

"Oui, lumière et vie, tel est Dieu le Père, de qui procède l'homme. Si donc tu sais que tu viens de la vie et de la lumière et que tu es constitué de ces éléments, tu retourneras à la vie." Telles furent les paroles de Pymandre.

"Mais dis-moi encore ô mon Noûs, comment irai-je à la vie ? Car Dieu a dit : " Que l'homme qui possède le Noûs se reconnaisse lui-même." Les hommes n'ont-ils donc pas tous le Noûs ?"

"Veille à ce que tu dis ! Moi, Pymandre, Noûs, je ne vais que vers ceux qui sont saints, bons, purs et miséricordieux, vers ceux qui sont pieux ; ma présence leur est une aide afin qu'ils connaissent toutes choses à l'instant. Ils se rendent agréables au Père par leur amour, et le remercient par affection filiale et par les chants de louange qui lui sont dus. Avant qu'ils n'abandonnent leur corps à la mort, qui leur est inhérente, ils méprisent leurs sens parce qu'ils en connaissent trop bien les activités.

Oui, moi, Noûs, je ne permettrai pas que les activités du corps, qui les harcèlent, exercent sur eux leurs influences ; comme gardien des portes, en effet, j'introduirai l'entrée aux actions mauvaises et honteuses et j'extirperai les impies.

II. Pymandre à Hermès

"Fais silence, ô Hermès Trimégiste, et retiens bien ce que je vais t'apprendre. Je te dirai aussitôt ce qui me vient à l'idée."

Hermès : " On parle beaucoup de tous côtés de l'univers et de Dieu, mais les opinions se contredisent de sorte que je ne distingue pas la vérité. Veux-tu m'éclairer, ô Maître ? Je ne croirai que ce que tu me révéleras ?"

"Apprends donc, mon fils, le rapport entre Dieu et l'univers, c'est-à-dire : Dieu, l'éternité, le monde, le temps et le devenir.

Dieu fait l'éternité, l'éternité fait le monde, le monde fait le temps, le temps fait le devenir.

L'essence de Dieu est le bien, le beau, la béatitude et la sagesse ; l'essence de l'éternité est l'immutabilité ; l'essence du monde est l'ordre ; l'essence du temps est le changement ; et l'essence du devenir est la vie et la mort.

L'Esprit et l'âme sont la force active et révélatrice de Dieu ; la permanence et l'immortalité, telle est l'action de l'éternité ; la dénaturation et le retour à la perfection, telle est l'action du monde, la croissance et la décroissance, telle est l'action du temps ; la propriété, telle est l'action du devenir.

Ainsi l'éternité est en Dieu, le monde est dans l'éternité, le temps est dans le monde et le devenir est dans le temps.

Tandis que l'éternité repose autour de Dieu, le monde se meut dans l'éternité, le temps s'accomplit dans le monde et le devenir évolue dans le temps.

Dieu est donc l'origine de toutes choses ; Son essence est l'éternité et le monde est Sa matière.

L'éternité est la force potentielle de Dieu. L'œuvre de l'éternité est le monde, qui n'a pas eu de commencement, mais est en devenir continu sous l'action de l'éternité. C'est pourquoi rien de ce qui est dans le monde ne périra jamais, car l'éternité est incorruptible, et rien ne sera jamais anéanti parce que l'éternité enveloppe le monde entièrement.

"Mais qu'est-ce que la sagesse de Dieu ?"

"Elle est le bien, le beau, la béatitude, la vertu totale et l'éternité.

L'éternité fait du monde un ordre en pénétrant la matière de permanence et d'immortalité. Le devenir de la matière dépend de l'éternité comme l'éternité elle-même dépend de Dieu.

Il y a le devenir et le temps, aussi bien dans le ciel que sur la terre, mais ils sont différents de nature ; dans le ciel, ils sont immuables et impérissables ; sur la terre, ils sont changeants et périssables.

Dieu est l'âme de l'éternité ; l'éternité est l'âme du monde, et le ciel est l'âme de la terre

Dieu est dans le Nous ; le Nous est dans l'âme ; l'âme est dans la matière et toutes ces choses existent par l'éternité.

Ce grand corps, qui englobe tous les corps, est rempli intérieurement, et enveloppé extérieurement, par une âme pénétrée de conscience-esprit, pénétrée de Dieu, une âme vivifiant tout l'univers.

Extérieurement, cette vie vaste et parfaite qu'est le monde avec, intérieurement, toutes les créatures vivantes, dure immuablement en haut du ciel, toujours identique à elle-même, tandis qu'en bas sur la terre, elle produit les changements du devenir.

L'éternité maintient tout cela, soit parce qu'on nomme le destin, la providence, la nature, soit de quelque façon qu'on le considère maintenant ou dans l'avenir. Celui qui réalise tout cela par son activité, est Dieu, la force active et révélatrice de Dieu.

Dieu, dont la force potentielle l'emporte sur tout, et à quoi ne peut se comparer rien d'humain ni de divin.

C'est pourquoi, Hermès, ne crois pas que quelque chose d'ici-bas ou d'en haut soit semblable à Dieu, car tu t'écarterais de la vérité : rien, en effet, n'est semblable à l'Incomparable, au Dieu unique de l'universel.

Ainsi, ne crois pas non plus qu'Il partage avec quiconque Sa force potentielle ? Qui hormis Dieu, est créateur de la vie, de l'immortalité et du changement.

Que pourrait-Il faire d'autre que créer ? Dieu n'est pas inactif, sinon le cosmos entier le serait aussi, car tout est rempli de Dieu.

Aussi n'existe-t-il nulle part d'inactivité, ni dans le monde ni en quelque être que ce soit. Inactivité est un mot vide, aussi bien en ce qui concerne le créateur qu'en ce qui concerne le créé.

Tout doit être créé selon l'influence propre à chaque lieu.

Le Créateur vit en toutes ses créatures. Il ne demeure pas dans l'une d'elles séparément, et Il ne crée pas en l'une d'elle seulement, mais Il crée en toutes.

Puisqu'Il est une force toujours active, ce n'est pas suffisant pour lui d'avoir créé des êtres : il les prend aussi sous sa garde.

Vois par moi le monde qui s'offre à tes yeux et considère en toi-même combien il est beau : un corps pur et incorruptible, intérieurement jeune et robuste, et dont la force ne cesse de croître.

Vois aussi les sept mondes fondamentaux, formés selon un ordre éternel et qui, chacun suivant son propre cours, remplissent ensemble l'éternité. Vois la lumière est partout, mais le feu nulle part.

Car l'amour ainsi que la fusion des contraires et des dissemblances sont devenus la lumière qui rayonne par la force révélatrice de Dieu, le Créateur de tout bien, Seigneur et prince de l'ordre entier des sept mondes.

Vois la lune, qui court en avant de tous les mondes, instrument de la croissance naturelle, transformant la matière d'ici-bas.

Vois la terre au centre de l'univers, établie comme base de ce monde magnifique, nourricière et gardienne de tout ce qui vit sur elle.

Remarque l'innombrable multitude des êtres immortels et la grande foule des mortels, et vois la lune décrire son orbite entre mortels et immortels.

Tout est plein d'âme, tous les êtres sont mus selon leur propre nature, certains dans le ciel, certains sur la terre. Ceux qui doivent être à droite ne vont pas à gauche ; Ceux qui doivent être à gauche ne vont pas à droite ; ceux qui doivent être en haut ne vont pas en bas ; ceux qui doivent être en bas ne vont pas en haut.

Que tous ces êtres aient été engendrés, je n'ai plus besoin de te le montrer, mon bien-aimé Hermès ; ce sont des corps, ils possèdent une âme et ils sont mus.

Tous ces êtres, cependant, ne peuvent former une unité sans quelqu'un qui les assemble. Il faut donc que celui-ci existe ! Et il doit être absolument unique.

Car, puisque les mouvements sont différents et multiples, et que les corps aussi sont dissemblables, alors qu'il y a une seule vitesse qui leur est imposée collectivement, il ne peut y avoir deux ou plusieurs créateurs.

S'il y en avait plus, l'unité de l'ordre ne serait pas maintenue et la jalousie naîtrait du sujet du plus puissant.

Suppose qu'il y ait plusieurs créateurs pour les êtres changeants et mortels, celui-ci serait pris du désir de créer aussi des êtres immortels, et de même le créateur des immortels voudrait créer aussi des êtres mortels.

En outre, suppose qu'il y ait deux créateurs, alors qu'il y a d'une part la matière et d'autre part l'âme, auquel des deux attribuer la création ? Et si tous deux y pourvoyaient, qui en aurait la plus grande part ?

Sache que tout corps vivant est composé de matière et d'âme, tant l'immortel que le mortel, tant celui qui est pourvu de raison que celui qui en est privé.

Tous les corps vivants sont animés. Tout ce qui est sans vie n'est que matière, tandis que l'âme seule cause la vie, demeure entre les mains du Créateur. Le Créateur des immortels est donc aussi le Créateur de la vie ; donc aussi, celui des autres êtres vivants, les mortels.

Comment celui qui est immortel et qui crée l'immortalité ne créerait-il pas aussi tout ce qui appartient aux vivants ?

Qu'il existe donc quelqu'un qui crée tout cela, c'est clair. Qu'il soit unique, c'est évident, car l'âme est une, la vie est une, la matière est une."

" Qui, alors, est le créateur ?"

"Qui, sinon le Dieu Unique ! À qui d'autre qu'à Dieu seul revient la création des êtres vivants, animés ? C'est pourquoi Dieu est unique.

Il y a vraiment de quoi rire : alors que tu reconnais qu'il y a un seul monde, un seul soleil, une seule lune et une seule nature divine, tu penserais que Dieu est multiple ?

Donc c'est Dieu qui crée toutes choses. D'ailleurs, quoi d'étonnant à ce que Dieu crée à la fois la vie, l'âme, l'immortalité et le changement, alors que tu effectues toi-même tant d'actes différents !

Car tu vois, tu parles, tu entends, tu perçois les odeurs, tu goûtes, tu tâtes, tu marches, tu penses, tu respirez. Ce n'est donc pas un autre qui voit, un autre qui entend, un autre encore qui parle, qui marche, qui pense et qui respire ! C'est un seul être qui fait tout cela.

Eh bien, les activités divines ne sont pas non plus séparables de Dieu ; car de même que tu cessais d'accomplir toutes tes activités, de même si Dieu cessait d'accomplir ses activités, il ne serait plus Dieu.

S'il est démontré qu'aucun être ne peut exister dans l'inactivité, à plus forte raison Dieu !

S'il existait réellement quelque chose que Dieu n'eût pas créé, il serait imparfait. Puisque Dieu n'est pas inactif mais, au contraire, parfait, ainsi est-Il le Créateur de toutes choses.

Si tu m'écoutes encore un peu, ô Hermès, tu comprendras certainement que Dieu n'a pas qu'un seul but : à savoir faire naître tout ce qui est en devenir, tout ce qui est devenu dans le passé, et tout ce qui deviendra dans l'avenir.

Telle est la vie, mon bien aimé. C'est cela le beau, c'est cela le bien, c'est cela Dieu.

Si tu veux comprendre tout ceci par ta propre expérience, vois ce qui se passe en toi quand tu veux engendrer. Toutefois, quand il s'agit de Dieu, l'acte d'engendrer n'est pas le même : Dieu, à coup sur, n'éprouve aucune joie perceptible et personne ne collabore avec lui.

Puisqu'Il agit entièrement seul, Il est toujours immanent dans ses œuvres et Il est lui-même ce qu'Il engendre, aussi bien créateur que création. Car si ses créatures étaient séparées de lui, elles s'effondreraient et périraient inéluctablement parce que la vie s'en serait retirée.

Mais puisque tout vit et que la vie est une, Dieu est, certes, unique. D'autre part, puisque tout, dans le ciel comme sur terre, est vivant et que la vie est unique en tout, la vie créée par Dieu est elle-même Dieu ; tout vient à la vie donc par les œuvres de Dieu et la vie est l'union de l'âme et de l'esprit.

Quant à la mort, elle n'est pas la destruction des éléments rassemblés, mais la rupture de l'unité.

Ainsi l'éternité est l'image de Dieu ; le monde est l'image de l'éternité ; le soleil est l'image du monde et l'homme est l'image du soleil.

Quant au changement, l'homme ordinaire l'appelle mort parce que le corps se dissout et que la vie se retire dans l'invisible.

Je te déclare, donc, mon bien aimé Hermès, que les êtres qui disparaissent de cette manière sont simplement transformés : chaque jour, une partie du monde passe dans l'invisible, mais nullement pour être anéantie.

C'est en ceci que réside la souffrance du monde : les rotations et les disparitions dans ce que l'on nomme la mort. Car la rotation est révolution, et la disparition est renouvellement.

Le monde possède toutes les formes. Il ne les garde pas enfermées en lui-même, mais se transforme dans les formes et par les formes.

Donc puisque le monde est créé omniforme, comment alors sera son créateur ? Nous ne pouvons dire qu'il soit sans forme ! Et s'Il était, lui aussi, omniforme, Il serait semblable au monde. Mais s'Il n'avait qu'une seule forme ? Alors Il serait sous ce rapport inférieur au monde !

Donc que décider, Car notre conception de Dieu ne peut présenter de lacune !

Il n'y a qu'une seule forme propre à Dieu, une seule forme que les yeux corporels ne peuvent percevoir, une forme incorporelle, qui manifeste toutes les formes par les corps.

Ne t'étonne pas qu'il puisse exister une forme incorporelle : pense à la parole que tu prononces ! Il en est ainsi des peintures : on y voit les cîmes des montagnes s'élever haut dans le ciel alors qu'en réalité elles sont lisses et plates.

Réfléchis encore plus profondément et complètement à ce que je t'ai dit : de même que l'homme ne peut vivre sans la vie, de même Dieu ne peut vivre sans créer le bien. Tel est en effet la vie et le mouvement de Dieu : accorder à tout le mouvement de la vie.

Certaines choses doivent être abordées avec une compréhension particulière, par exemple, ce qui suit :

Tout est en Dieu ; non cependant comme en un lieu déterminé, car un lieu est matériel et immobile, et ce qui occupe une place quelque part est sans mouvement ; dans l'incorporel, les choses apparaissent de toute autre façon.

En pensant à celui qui renferme tout en soi, comprends avant tout que rien n'est capable de circonscrire l'incorporel, et que rien n'est plus rapide ni plus puissant que lui. Il est l'incirconscrit, le plus rapide et le plus puissant.

Réfléchis aussi d'après toi-même ; ordonne à ton âme d'aller aux Indes, et elle y sera plus vite que tu ne l'as ordonné.

Ordonne-lui d'aller vers l'océan et elle y sera instantanément, non en voyageant d'un lieu à un autre, mais comme si elle s'y trouvait déjà.

Ordonne-lui, même de s'élever jusqu'au ciel ; elle n'aura pas besoin d'ailes pour le faire. Rien ne peut l'en empêcher, ni le feu du soleil, ni l'éther, ni la révolution du ciel, ni les corps des étoiles ; en sillonnant tous les espaces, elle s'élèvera dans son vol jusqu'au dernier corps céleste.

Même si tu voulais percer la voûte de l'univers et contempler ce qui est au-delà, si du moins il existe quelque chose au-delà du monde, tu peux.

Vois quelle puissance, quelle rapidité tu possèdes ! Et si toi, tu peux tout cela, Dieu ne le pourrait donc pas ?

Aussi conçois Dieu ainsi : tout ce qui est, Il le renferme en lui comme étant ses pensées : le monde, lui-même, l'univers.

Si tu ne peux t'égaliser à Dieu, tu ne peux le comprendre : car seul le semblable comprend le semblable.

Crois jusqu'à être de grandeur immense, dépasse tous les corps élève-toi au-dessus de tous les temps ; devient l'éternité. Alors tu comprendras Dieu.

Pénètre-toi de la pensée que rien ne t'est impossible ; considère-toi comme immortel et capable de tout comprendre, les arts, les sciences, la nature de tout ce qui vit.

Monte plus haut que toute hauteur, descends plus bas que toute profondeur.

Rassemble en toi les sensations de tout le créé : du feu et de l'eau, du sec et de l'humide, imagine que tu es partout en même temps : sur la terre, dans la mer, dans l'air ; que tu es encore incréé ; que tu es dans le sein maternel ; que tu es adolescent, vieillard ; que tu es mort et au-delà de la mort. Si tu peux embrasser tout cela à la fois dans ta conscience : temps, lieux, événements, qualités et quantités, alors tu comprendras Dieu.

Mais si tu gardes ton âme prisonnière dans le corps, si tu l'abaisses en disant : " je ne comprends rien, je ne suis rien, je crains la mer, je ne saurais m'élever jusqu'au ciel, je ne sais pas ce que j'ai été, ni ce que je serai", qu'as-tu à faire alors avec Dieu ?

Car tu ne peux rien saisir par la pensée de ce qui est réellement beau bien, tant que tu aimes le corps et que tu es mauvais. Le vice suprême est de ne pas connaître le divin.

Mais être capable de connaître le divin, en avoir la volonté et le puissant espoir constitue la voie directe vers le bien, une voie facile ? Partout, durant ton voyage, tu le reconnaîtras en chemin, partout il se fera connaître à toi, même là et au moment où tu ne l'attendras point ; soit que tu veilles ou te reposes, sur l'eau ou la terre, le jour ou la nuit, quoi que tu parles où que tu te taises : car il n'est rien qu'il ne soit.

Diras-tu maintenant : " Dieu est invisible," Qui se révèle plus que Dieu ? Il a tout créé afin que tu le connaisses à travers toutes ses créatures.

Le magnifiques, le merveilleux, c'est que Dieu se manifeste à travers toutes ses créatures.

Car rien n'est invisible, même parmi les incorporels ; le Nous, l'Ame-Esprit, se révèle dans la contemplation vivante et Dieu se manifeste dans son activité créatrice.

Tout ceci, ô Trimégiste, je devais te le dévoiler. Considère le reste de la même manière et tu ne t'égareras pas.

Ce court traité présente de nombreuses ressemblances avec le *Poimandrès*, au point qu'on peut penser que les deux opuscules sont dus au même auteur. Le pessimisme de l'auteur, qui oppose l'âme au corps, le conduit à exhorter les hommes à fuir l'agnosia, la méconnaissance, vice suprême. pour aller vers la gnose. Il résume dans sa véhémence les fondements de l'ascèse et de la mystique chrétienne.

III. Le grand mal de l'homme est qu'il ne connaît pas Dieu

Où courez-vous, ô hommes qui êtes obscurcis parce que vous vous êtes enivrés de paroles vides de Gnose, de paroles d'ignorance totale, que vous ne supportez plus et que déjà vous vomissez ?

Arrêtez-vous, devenez lucides : regardez de nouveau avec les yeux du cour ! Et si vous ne le pouvez pas tous, au moins ceux qui le peuvent. Car le fléau de l'ignorance submerge la terre entière, met en péril l'âme emprisonnée dans le corps et l'empêche d'entrer dans le havre du salut.

Ne vous laissez pas emporter par la violence du courant, mais que ceux qui sont au-dessus de vous et en état d'atteindre le havre du salut utilisent le contre-courant pour y pénétrer.

Cherchez celui qui vous prendra par la main et vous guidera vers les portes de la Gnose, d'où rayonne la lumière limpide, où ne règnent nulles ténèbres, où personne n'est ivre, où chacun reste lucide et lève les yeux du cour vers celui qui veut être connu.

Mais sachez-le bien : nul ne peut entendre sa voix, prononcer son nom ; les yeux de chair ne peuvent le contempler ; seule l'âme-esprit en est capable.

C'est pourquoi, déchirez d'abord le vêtement que vous portez : tissu d'ignorance, cause du fléau, chaîne de corruption, prison ténébreuse, mort vivant, cadavre doté de sens, tombe que vous emportez partout avec vous, voleur qui habite en vous, qui vous montre sa haine par tout ce qu'il aime et sa jalousie par tout ce qu'il hait.

Tel est le funeste vêtement dont vous êtes couvert, ce vêtement qui vous empêche de respirer, vous abaisse et vous identifie à lui, pour que vous ne puissiez jamais plus le voir, et qu'au spectacle de la beauté de la vérité et du bien qu'elle recèle, vous ne puissiez plus haïr ce fléau et découvrir les pièges et les embûches qu'il vous adresse.

Car il rend vos sens insensibles, vous enferme dans un amas de matières et vous emplit de délices impies, afin que vous n'entendiez pas ce qu'il faut que vous entendiez et ne voyiez pas ce qu'il faut que vous voyiez.

Ce traité est une sorte d'hymne en prose, à la gloire de Dieu, principe des êtres. Son titre de *Discours sacré* nous permet peut-être d'y voir un modèle de ces discours sacrés qu'on attribue aux Égyptiens, mais qui, en réalité, avaient un caractère beaucoup plus syncrétiste et grec. Dans les *Argonautiques orphiques*, Orphée déclare qu'il a « enfanté le Discours sacré des Égyptiens » alors qu'il visitait la sainte Memphis. C'est là un texte tardif, datant sans doute du v siècle, mais il inverse les anciennes traditions helléniques attribuant aux Égyptiens toutes les sagesses qu'ils auraient transmises aux Grecs.

Il s'agit ici d'une cosmogonie dans laquelle on a cru voir une forte influence biblique dans sa version grecque de la Septante. Cependant, même si l'on se réfère aux premiers versets de la Genèse pour ce qui est des ténèbres sur l'abîme, on est loin de la simplicité du texte biblique dans laquelle un seul Dieu, Yahvé ou Élohim selon les versions, est responsable de la création par son verbe. Ici tout est complexe et l'on se trouve devant plusieurs dieux qui ont chacun une compétence, même s'ils sont issus du Dieu, principe des êtres. On songerait plutôt à une cosmogonie égyptienne, memphite plutôt qu'héliopolitaine, dans laquelle les dieux sont des parties du Dieu créateur, Ptah en l'occurrence. La constatation finale, « la nature est établie dans le divin », révèle un aspect panthéiste totalement étranger à la vision biblique, alors qu'elle est inhérente à la conception memphite.

IV. Discours d'Hermès en l'honneur de Dieu

Dieu, la puissance de dieu et la divine nature sont la gloire de l'univers.

Dieu est le commencement, l'idée originelle, le pouvoir de croissance et la substance matérielle de toute créature ; la sagesse pour la manifestation de toute chose.

La puissance divine est principe, naissance et croissance, énergie, destin, mort et régénération.

Il y avait, dans l'abîme, des ténèbres sans limites et de l'eau, et le souffle créateur qui commençait d'agir ; tout se trouvait dans le chaos par la puissance de Dieu.

Aussitôt que surgit la lumière sainte, les éléments fondamentaux, sortirent de la substance humide, se densifièrent, et tous les dieux réunis séparèrent les uns des autres les aspects de la nature parvenus à maturité féconde.

De l'indéterminé et du sans forme, les éléments légers s'élevèrent tandis que les éléments lourds se déposèrent sur le sable humide, de telle sorte que l'univers dans ses composantes se différençia sous l'action du feu et, ordonné par le souffle de la création, fut tenu dans un mouvement incessant.

L'univers se constitua en sept cercles, et les dieux apparurent sous forme d'astres avec toutes leurs constellations. La nature dans tous ces aspects, avec l'aide des dieux

qui l'habitaient, se forma en une structure ordonnée, et le cercle qui l'entoura s'enveloppa d'un nuage astral auquel le souffle divin imprima un mouvement circulaire.

Chaque dieu selon sa puissance propre produisit ce qui lui avait été confié : ainsi naquirent les quadrupèdes, les reptiles, les animaux aquatiques et les animaux ailés, les graines fécondes, l'herbes et toutes les fleurs. Et la semence de la renaissance était enfermée en chacun.

Les dieux suscitérent de même les générations d'hommes, pour que ceux qui pussent connaître les œuvres de Dieu et témoigner des activités de la nature,

Et croître en foule, et dominer de façon absolue sur tout ce qui se trouve sous le ciel, et apprendre à reconnaître le bien ; donc à prospérer tout en croissant et se multipliant.

Et les dieux créèrent les âmes, qui furent semées dans la chair par le destin, sur l'ordre des dieux de l'intérieur des cercles, afin qu'elles parvinssent à connaître exactement la voûte céleste, la course des dieux du ciel, les œuvres divines et l'activité de la nature ;

Qu'elles apprennent à connaître le vrai bien, et la puissance divine qui tient en mouvement la roue du destin ;

Et donc à distinguer le bien du mal, et à acquérir entièrement l'art sublime de l'accomplissement des œuvres du bien.

Et tel est leur chemin depuis le commencement : tandis qu'elles font des expériences, elles prennent conscience de ce que leur destin dépend de la marche circulaire des dieux ; elles finissent par être délivrées et laissent derrière elles sur la terre de grands monuments évoquant les œuvres sublimes qu'elles accomplissent une fois libérées.

Et tout ce qui, au cours des temps, jette de l'ombre et répand des ténèbres : la naissance des créatures de chair pourvues d'âme, la génération à la façon des jeunes animaux, l'ensemble des œuvres humaines, tout ce qui décroît, sera régénéré par le destin, par la régénération des dieux et des cycles de la nature quand leur nombre sera atteint.

Car le divin est l'univers cosmique fondu en unité, régénéré par la nature. Car la nature elle aussi est ancrée dans la toute-puissance de Dieu.

V. Extrait d'un discours d'Hermès à Tat

Je fais cet exposé, mon fils, d'abord par amour des hommes et en humble dévouement à Dieu. Car il n'y a pas piété plus vraie que de considérer les choses essentielles et de témoigner sa gratitude à celui qui est l'auteur, ce que je ne cesserai de faire.

Mais si rien n'est réel ni vrai, Père, que faut-il faire alors pour vivre de la juste manière ?

Vis au service de Dieu, mon fils ! Qui est véritablement pieux aimera la sagesse au plus haut degré ; car sans amour de la sagesse il est impossible d'atteindre la piété la plus haute. Celui qui a acquis la vision profonde de l'essence du tout et appris comment, par qui et en faveur de qui l'ensemble est mis en ordre, rend grâce de tout à Dieu, le Maître constructeur du monde, tel un Père infiniment bon, qui comble de bienfaits et protège fidèlement.

Confessant sa gratitude, il sera pieux, et par sa piété il saura où est la vérité et qui elle est ; et grâce à cette vision profonde, sa piété ne cessera de s'affermir.

Jamais, mon fils, l'âme, bien qu'elle soit dans le corps, ne redescend en sens inverse quand elle allège le fardeau de ses dettes pour saisir vraiment le bien et le vrai.

Lorsque l'âme apprend qui l'a appelée à l'existence, elle s'emplit d'un amour immense, oublie tout mal et ne peut plus se séparer du bien.

Tel doit être, mon fils, l'unique chemin vers la vérité, que nos ancêtres ont aussi parcouru et dont ils ont reçu le bien.

Sublime et tracé est le chemin mais difficile et ardu pour l'âme tant qu'elle est dans le corps.

L'âme doit d'abord diriger la lutte contre elle-même, provoquer une profonde scission et abandonner à une partie la victoire sur elle-même. Un conflit naît en effet entre une partie et les deux autres : la première tente de s'échapper tandis que d'en bas les deux autres tentent de l'attirer. La conséquence est lutte et grande dépense de force entre la partie qui veut s'échapper et celles qui tentent de la retenir.

Que ce soit l'une qui gagne ou les deux autres, cela ne revint toutefois pas au même. Car la première partie aspire fortement au bien tandis que les autres habitent les domaines de perdition.

L'une, pleine de tristesse, désire retrouver la liberté ; les autres chérissent l'esclavage.

Quand les deux sont vaincues, elles restent enfermées en elles-mêmes, inactives et isolées, abandonnées par celle qui règne. Mais si c'est la première qui est vaincue, elle est faite prisonnière par les deux autres, dépouillée de tout et punie par la vie qu'elle mène ici-bas.

Vois, mon fils, ce qui te guide sur le chemin de la liberté : tu dois d'abord, avant de mourir, renoncer à ton corps et vaincre la vie engagée dans la lutte ; puis ayant remporté cette victoire, retourner vers l'en haut.

Et maintenant, mon fils, je vais résumer les choses essentielles par de brèves sentences : tu comprendras ce que je dis si tu te souviens de ce que tu as déjà entendu.

Tout ce qui existe est en mouvement ; le non-être seul est immobile.

Tous les corps sont soumis au changement ; mais tous les corps ne sont pas dissolubles.

Toutes les créatures ne sont pas mortelles, toutes les créatures ne sont pas immortelles.

Le dissoluble est périssable, l'immuable est éternel.

Ce qui renaît toujours, toujours périt ; mais ce qui s'est formé une fois pour toutes n'est jamais anéanti et ne devient pas autre choses.

En premier est Dieu ; en second, le Cosmos ; et enfin, l'Homme.

Le Cosmos est pour l'Homme, L'Homme pour Dieu.

La partie sensitive de l'âme est mortelle, la partie raisonnable, immortelle.

Toute réalité manifestée est immortelle mais cependant transformable.

Tout être est double, rien de ce qui est n'est en repos.

Toutes choses ne sont pas mues par une âme ; mais il y a une âme qui meut l'être entier.

Tout ce qui est sensible expérimente par la souffrance ; tout ce qui expérimente souffre.

Tout être sujet à la douleur est aussi à la joie ; à savoir, la créature mortelle ; qui connaît la joie ne connaît pas nécessairement la douleur, à savoir la créature immortelle.

Tout corps n'est pas sujet à la maladie ; tout corps soumis à la maladie est soumis à la dissolution.

Le Nous est en Dieu ; la raison est en l'homme ; la raison est dans le Nous, le Nous est insensible à la souffrance.

Rien de vrai dans le corps mortel ; rien de faux dans le corps immortel.

Tout ce qui vient à l'existence est soumis au changement, mais tout ce qui vient à l'existence n'est pas périssable.

Rien de bon sur terre ; rien de mal dans le ciel.

Dieu est bon ; l'homme méchant.

Le bien opère volontairement ; le mal involontairement.

Les dieux destinent les ouvres bonnes aux bonnes fins.

Le bon ordre est justice sublime ; le bon ordre est loi.

La loi divine est le temps ; la loi humaine est le mal.

Le temps est la rotation du monde ; le temps est le destructeur de l'homme.

Dans le ciel tout est immuable ; sur terre tout est changeant.

Rien n'est soumis ni subordonné dans le ciel ; rien n'est libre sur terre.

Point d'ignorance dans le ciel ; point de connaissance sur la terre.

Le terrestre n'a point part au céleste.

Tout ce qui est dans le ciel est sans tache et sans souillure ; tout ce qui est sur terre est condamnable.

Le divin n'est pas mortel ; n'est pas divin qui est mortel.

Ce qui est semé ne germe pas toujours ; ce qui naît a toujours été semé.

Pour le corps corruptible il y a deux périodes de temps : de la conception à la naissance et de la naissance à la mort. Pour le corps incorruptible il n'est qu'un temps qui commence à la création.

Les corps corruptibles croissent et décroissent.

La matière corruptible oscille entre deux contraires : formation, destruction. La matière incorruptible accomplit le changement en elle-même ou en ce qui lui est semblable.

Pour l'homme, la naissance est le commencement de la mort ; et la mort le commencement de la naissance.

Ce qui naît meurt donc aussi ; ce qui meurt est donc aussi né.

Des choses essentielles, quelques-unes sont dans le corps, quelques-unes dans le monde des idées, quelques-unes dans le monde des forces. Le corps est aussi dans le monde des idées, mais l'idée et la force sont aussi dans le corps.

Le divin ne participe pas au corruptible et le mortel ne participe pas au divin.

Le mortel n'entre pas dans le corps immortel ; mais l'immortel peut entrer dans les parties mortelles.

Les forces divines qui se manifestent ne se dirigent pas vers le haut mais vers le bas.

Rien de ce qui se passe sur terre n'a d'utilité pour ce qui se passe dans le ciel, mais tout ce qui se passe dans le ciel est de la plus haute importance pour ce qui appartient à la vie terrestre.

Le ciel est la demeure des corps incorruptibles ; la terre est le séjour des corps corruptibles.

La terre est dépourvue de raison ; le ciel est conforme à la raison divine.

Les harmonies célestes sont le fondement du ciel ; les lois terrestres sont imposées à la terre.

Le ciel est le premier élément, la terre le dernier.

La Providence est l'ordre divin ; le destin, le serviteur de la Providence.

Le hasard est mouvement aveugle et désordonné, force illusoire apparence trompeuse.

Qu'est-ce que Dieu ? Le bien immuable et inflexible. Qu'est-ce que l'homme ? Un mal qui tourne sur soi.

Si tu gardes ces sentences dans ta pensée, tu n'auras pas de difficulté à retrouver intérieurement les explications que je t'ai données en détail ; car ces sentences en sont le résumé.

évite pourtant d'en parler et d'en discuter avec la foule ; non pas que je veuille lui interdire tes trésors, mais parce qu'elle ne fera que rire de toi. Qui se ressemble s'assemble ; mais qui diffère se hait. Les paroles que je t'ai dites n'attirent qu'un tout petit nombre d'auditeurs, peut-être pas même un seul parmi ce petit nombre. Ces paroles ont en outre cette particularité : elles excitent encore plus les méchants au mal. C'est pourquoi il faut prendre garde à la foule, elle ne comprend ni la force libératrice ni la splendeur de l'enseignement.

Que veux-tu dire Père ?

Ceci mon fils : la vie humaine animale est excessivement portée au mal. En elle le mal est inné dès sa venue au monde et elle en tire satisfaction.

Si cette nature animale apprend que le monde a été créé un jour, et que tout ce passe conformément à la Providence et au Destin, puisqu'en effet c'est la fatalité qui gouverne tout, ne sera-t-elle pas bien pire ? Car si cette nature animale méprise l'univers parce qu'il a été créé un jour et attribue la cause du mal à la fatalité, elle finira par ne plus s'abstenir d'aucune oeuvre mauvaise.

C'est pourquoi il faut que tu sois vigilant à son égard afin que, dans son ignorance, elle agisse le moins mal possible par crainte de ce qu'elle ne peut pas comprendre intérieurement.

Le titre donné ici par Ménard ne semble pas être celui du traité original. Dans les manuscrits on trouve le titre de : Hermou pros Tat logos katholikos. Ce Discours universel (logos katholikos) est attribué à un dialogue perdu entre Hermès et Tat. Le titre exact du dialogue suivant, c'est-à-dire celui dont nous donnons la traduction et qui porte le numéro II, n'est pas donné dans les manuscrits. C'est donc arbitrairement que Ménard a donné à ce dialogue entre Hermès et Asclépios le titre de Discours universel.

C'est un dialogue de modèle platonicien pour introduire à la connaissance de la nature de Dieu. La première partie avec ses considérations sur le lieu-moteur immobile semble empruntée à la métaphysique d'Aristote tandis que l'identification au Bien de Dieu cause de l'Univers reste dans une veine platonicienne.

VI. Dialogue universel d'Hermès et d'Asclépios

Hermès : Asclépios, tout ce qui est en mouvement n'est-il pas mû dans quelque chose et par quelque chose ? Asclépios : Très certainement !

Hermès : Et ne faut-il pas que ce en quoi le mouvement a lieu soit plus grand que la chose en mouvement. Asclépios : Sans aucun doute.

Hermès : La cause du mouvement n'est-elle pas plus puissante que la chose mue ? Asclépios : C'est l'évidence.

Hermès : Et ce en quoi le mouvement a lieu n'est-il pas nécessairement de nature à celle de la chose en mouvement ? Asclépios : Par nature.

Hermès : L'univers n'est-il pas plus grand que tout autre corps ? Asclépios : C'est certain.

Hermès : Et n'est-il pas entièrement rempli, en particulier par beaucoup d'autres grands corps et plus justement par tous les corps qui existent ? Asclépios : C'est vrai.

Hermès : L'univers est donc un corps. Asclépios : Oui.

Hermès : Et de plus un corps en mouvement. Asclépios : Sans doute.

Hermès : De quelle grandeur doit être alors l'espace dans lequel se meut l'univers ? Et de quelle nature ? Ne faut-il pas qu'il soit beaucoup plus grand que l'univers pour lui permettre son mouvement continu sans le gêner ou l'arrêter ? Asclépios : Cet espace doit être extraordinairement grand, Trimégiste.

Hermès : et de quelle nature ? De nature inverse, n'est-ce pas Asclépios ? Or l'inverse n'est-il pas l'incorporel ? Asclépios : Sans aucun doute.

Hermès : Donc l'espace est incorporel. Mais l'incorporel est de nature divine, ou Dieu même. Par divin je ne veux pas dire le créé mais l'incrée. Si l'incorporel est de nature divine, il est de même nature que l'essence fondamentale de la création ; et s'il est Dieu, il ne fait qu'un avec l'essence fondamentale. C'est d'ailleurs ainsi que le saisit la pensée.

Dieu est pour nous ce que la pensée peut atteindre de plus haut : pour nous, mais pas pour Dieu. Car celui qui pense atteint l'objet de sa pensée à la lumière de la vision intérieure. Dieu n'est pas pour lui-même l'objet de sa pensée. Il n'est pas différent de l'essence de la pensée. Il se pense lui-même. De nous, cependant, Dieu est bien distinct : c'est pourquoi il est l'objet de notre pensée.

Si nous nous représentons en pensée l'espace universel, nous n'y pensons pas comme espace mais comme Dieu ; et si l'espace nous apparaît comme Dieu, il n'y a plus d'espace au sens ordinaire du mot, il y a la force divine active qui embrasse tout.

Tout ce qui est en mouvement ne se meut pas dans une chose elle-même mobile, mais dans une chose immobile ; et la force motrice elle-même est immobile car elle ne peut être une partie du mouvement qu'elle provoque elle-même.

Asclépios : Mais, Trimégiste, de quelle manière les choses, ici, sur terre, peuvent-elles se mouvoir dans le sens de celle qui cause leur mouvement ? Car tu as dit que les sphères en état de péché sont mues par la sphère sans péché.

Hermès : Ici, Asclépios, il n'est pas question d'un même mouvement, mais d'un mouvement en sens inverse. Car ces sphères ne sont pas mues dans le même sens, mais en sens inverse. Cette inversion donne au mouvement un point d'équilibre fixe, car la résultante des mouvements en sens contraire se manifeste en ce point par une immobilité.

Parce que les sphères en état de péché sont mues en sens inverse de la sphère sans péché, elles sont mues dans ce mouvement inverse, par le point d'équilibre fixe, autour de la sphère offrant une résistance. Et il ne peut pas en être autrement.

Tu vois, ici, les constellations de la Grande et de la Petite Ourse, qui ne se lèvent ni ne se couchent mais tournent autour du même point : crois-tu qu'elles soient en mouvement ou immobiles ?

Asclépios : Elles sont en mouvement, Trimégiste. Hermès : Et quel est ce mouvement, Asclépios ? Asclépios : Elles tournent sans cesse autour du point centrale.

Hermès : C'est juste. La rotation n'est donc rien d'autre qu'un mouvement autour d'un même point centrale. En effet le mouvement circulaire s'oppose à l'écart et c'est l'opposition à l'écart qui entretient la rotation. Donc le mouvement inverse est nul au point d'équilibre parce qu'en ce point la force du mouvement résistant le rend fixe.

Je vais te donner un exemple simple dont tu pourras vérifier de tes yeux l'exactitude. Regarde nager les créatures mortelles, l'homme, par exemple : la résistance, la force inverse des pieds et des mains engendre dans le courant de l'eau un état de stabilité tel que l'homme n'est pas attiré vers le fond.

Asclépios : cet exemple est très clair, Trimégiste.

Hermès : Tout mouvement est produit dans une chose et par une chose elle-même immobile. Le mouvement de l'univers et de toutes créatures mortelles vivantes n'est donc pas déterminé par des causes extérieures au corps mais par des causes

intérieures agissant de l'intérieur vers l'extérieur par une force consciente raisonnable, soit l'âme, soit l'Esprit, soit quelque autre entité incorporelle. Car un corps matériel ne peut mouvoir ni un corps animé, ni un corps inanimé ; non, il ne peut mouvoir aucun corps.

Asclépios : Que veux-tu dire par là Trimégiste ? Le bois, la pierre et autres corps inanimés ne sont-ils pas des corps qui produisent du mouvement ?

Hermès : certainement pas Asclépios ! Car ce n'est pas le corps lui-même qui cause le mouvement des choses inanimées, mais ce qui se trouve au-dedans de ce corps et ceci fait mouvoir l'un et l'autre corps, aussi bien le corps qui déplace que celui qui est déplacé. De là vient que l'inanimé ne peut mouvoir l'inanimé. Tu vois donc quel lourd fardeau porte ton âme quand, à elle seule, elle doit porter deux corps. Il est évident que ce qui est en mouvement est mû dans quelque chose et par quelque chose.

Asclépios : Le mouvement ne se produit-il pas dans un espace vide, Trimégiste ?

Hermès : Écoute bien, Asclépios : Rien de ce qui est réellement n'est vide, rien de ce qui fait partie de l'être véritable n'est vide, comme le mot "être", c'est-à-dire se manifester, le dit déjà. En effet, ce qui est n'aurait aucune réalité, ne serait pas, s'il n'était empli de réalité. Ce qui est réel, ce qui se manifeste réellement, ne peut donc jamais être vide.

Asclépios : N'y a-t-il donc rien de vide, Trimégiste, Comme une cruche, un pot, une cuve et diverses autres choses spécifiques ?

Hermès : Arrête-toi, Asclépios, quelle erreur est la tienne ! Comment peux-tu considérer comme vides des choses entièrement pleines et remplies !

Asclépios : Que veux-tu dire, Trimégiste ?

Hermès : L'air n'est-il pas un corps ? Ce corps ne pénètre-t-il pas tout ce qui existe ? Et ne remplit-il pas tout ce qu'il pénètre ? Tout corps n'est-il pas composé des quatre éléments ? Toutes les choses que tu qualifies de vides ne sont-elles donc pas remplies d'air : et si elles sont remplies d'air, ne le sont-elles pas aussi des quatre corps élémentaires ? Par là nous en venons à la conclusion inverse de ce que tu disais : tout ce que tu qualifies de plein est vide d'air parce que l'espace en est occupé par d'autres corps qui ne laissent plus de place à l'air. Et toutes les choses que tu dis vides doivent être dites pleines et non vides ; car elles sont emplies d'air et de souffle.

Asclépios : On ne peut rien opposer à cela Trimégiste, mais qu'est-ce que l'espace où se meut l'univers ? Hermès : Il est incorporel Asclépios. Asclépios : Et qu'est-ce donc que l'incorporel ?

Hermès : L'Esprit tout entier enfermé en lui-même, libre de tout corps, qui ne dévie pas, qui ne souffre pas, intangible, immuable en lui-même, contenant tout, sauvant tout, libérateur, guérisseur ; duquel émanent les rayonnements du bien, de la vérité, du principe originel de l'esprit et du principe originel de l'âme.

Asclépios : Mais qu'est-ce Dieu alors ?

Hermès : Il n'est rien de tout cela, mais la cause de notre existence, et de tout ce qui est, comme de toute créature en particulier. Car il n'a laissé aucune place au non-être ; tout ce qui existe vient à l'existence de ce qui est et non de ce qui n'est pas : car au non-être manque le pouvoir de faire naître tandis qu'au contraire l'être ne cesse jamais d'être.

Asclépios : Qu'est-ce que Dieu enfin ?

Hermès : Dieu n'est pas la raison mais le fondement existentiel de la raison ; il n'est pas le souffle mais le fondement existentiel du souffle ; il n'est pas la lumière mais le fondement existentiel de la lumière. C'est pourquoi on doit honorer Dieu en l'appelant "le bien" et "le Père", noms qui ne conviennent qu'à lui et à personne d'autre. Car aucun de ceux qu'on appelle dieux, aucun homme, ni aucun démon ne peut être bon d'aucune manière. Lui seul est bon et personne d'autre. Aucun des autres êtres ne peut contenir l'essence du bien. Car ils sont corps et âme et n'ont pas de place où le bien puisse demeurer. Car le bien contient l'essence de toutes créatures corporelles comme incorporelles, les créatures perceptibles comme celles qui appartiennent au monde des idées abstraites. Tel est le bien, tel est Dieu.

Ne qualifie donc jamais rien d'autre de bon car c'est une impiété. Ne désigne jamais Dieu autrement que comme le bien car c'est aussi une impiété.

Tout le monde emploie sans doute le mot "bon", mais tout le monde ne comprend pas ce que c'est. C'est pourquoi tout le monde ne comprend pas Dieu non plus, et par ignorance qualifie de bons les dieux et quelques hommes qui peuvent jamais l'être ni le devenir : car le bien est l'immutabilité absolue de Dieu, inséparable de lui parce qu'il est Dieu lui-même, en vérité.

On témoigne du respect à tous les dieux en tant qu'êtres immortels en les appelant dieu. Mais dieu est le bien, non par marque de respect mais de par son essence même ! Car l'essence de Dieu et le bien ne font qu'un ; ils forment ensemble l'origine des générations. Car est bon qui donne tout et ne prend rien ? Et en vérité Dieu donne tout et ne prend rien. C'est pourquoi Dieu est le bien, et le bien est Dieu.

L'autre nom pour Dieu est Père, parce qu'il est le créateur de toutes choses. En effet, créer est la marque du Père.

C'est pourquoi la vie de celui dont la conscience est tournée dans la direction juste et donne naissance au Fils, nécessite une gravité extrême, un zèle ardent et un profond dévouement à Dieu ; tandis que c'est un grand malheur et un grand péché de mourir sans cette descendance et d'être jugé par les démons après la mort.

Car voici leur punition : l'âme sans naissance du Fils est condamnée à prendre un corps ni masculin ni féminin, chose réprouvée sous le Soleil. Prends part à la joie, Asclépios, si tous possèdent cette descendance ; mais entoure de compassion ceux qui ont le malheur d'en être privés, car tu connais la punition qui les attend.

Puissent ces paroles, Asclépios, te mener, par leur nature et leur étendue, à la connaissance élémentaire de l'essence du Tout.

Ce dialogue entre Hermès et son fils Tat est aussi marqué par le gnosticisme. L'unité de Dieu avec ses attributs et ses caractères y est fortement affirmée dans le concept de la *manade*. Le Cratère, qui est son autre titre, fait référence aux larges vases que les Grecs utilisaient pour mélanger leurs vins, souvent lourds, avec de l'eau. Dans ce traité sont aussi mis en valeur deux des aspects fondamentaux de la démarche gnostique, l'ascèse, conséquence de la haine du corps, et la contemplation qui permet de comprendre « par les yeux du cœur ».

VII. Discours d'Hermès à Tat sur le caractère et l'unité

Hermès : Considère le Maître constructeur du monde, car il a créé le monde entier, non de ses mains mais par la parole, comme la réalité présente immuable, comme le créateur de toutes choses, le seul-et-unique, qui a créé tout ce qui est selon sa volonté.

Car c'est là véritablement son corps, intangible, invisible, incommensurable et indivisible, que l'on ne peut comparer à aucun autre corps. Il n'est ni feu, ni eau, ni air, ni souffle, mais ces choses et toutes choses sont par lui et de lui.

Comme il est le bien, il n'a pas voulu se vouer cette offrande à lui seul et il n'a pas voulu orner la Terre pour lui seul, mais comme joyau de ce corps divin, il a fait descendre l'homme, créature mortelle d'un être immortel ; et de même que la Terre surpasse ses créatures par la vie éternelle, l'homme surpasse ses créatures terrestres par l'intelligence et l'esprit.

L'homme devint un contemplateur des œuvres de Dieu, il en était ravi et apprenait par elles à connaître le Créateur. Ainsi Tat, Dieu dota tous les hommes d'intelligence mais non d'esprit. Et cela non par une quelconque jalousie, car la jalousie ne vient pas d'en haut, elle naît ici-bas dans l'âme de ceux qui ne possède pas l'esprit.

Tat : Pourquoi, mon Père, Dieu n'a-t-il pas conféré l'esprit à tous les hommes ?

Hermès : Il a voulu, mon Fils, que l'union avec l'esprit, à la portée de toutes les âmes, fut instaurée pour prix de la course.

Tat : Comment cela ?

Hermès : Il a fait descendre un grand cratère, empli des forces de l'esprit et envoyé un messenger pour annoncer au cour des hommes : Immergez-vous dans ce cratère, vous, âmes qui le pouvez ; vous qui espérez avec foi et confiance vous élever vers celui qui a fait descendre ce vase ; vous qui savez à quelle fin vous avez été créées.

Tous ceux qui prêtèrent l'oreille à cet avertissement et se purifièrent en s'immergeant dans les forces de l'esprit eurent part à la Gnose, la vivante connaissance de Dieu, et, recevant l'esprit, devinrent des hommes parfaits.

Tous ceux qui n'accordèrent aucune attention à l'avertissement envoyé s'arrêtèrent aux frontières de l'intelligence car ils ne reçurent pas les forces de l'esprit et ne surent pas quelle fin et par qui ils avaient été créés.

Les observations de ces hommes contraints de se fier à leurs sens ressemblent à celles des animaux dépourvus d'intelligence. Et comme leur caractère est un mélange de passion et de colère, ils n'ont pas d'étonnement devant ce qui mérite méditation et réflexion, ils se vouent aux désirs et passions du corps, croyant l'homme né à cette fin.

Quant à ceux auxquels fut accordé d'avoir part aux dons de Dieu, la raison paraît dans tous leurs travaux, ils ne sont plus des mortels mais des hommes divins, dont l'âme-esprit embrasse tout ce qui est sur la terre et dans le ciel.

Tous ceux qui se sont élevés en contemplant le bien apprennent à considérer le séjour ici-bas sur la terre comme un malheur. Ils tiennent pour condamnables toutes les choses corporelles et incorporelles, et se hâtent pleins d'ardeur vers le seul-et-unique.

Ô Tat, la manifestation croissante de l'âme-esprit, la formation des choses divines et la contemplation de Dieu, tels sont les dons du cratère, le vase sacré.

Tat : Ô Père, je veux moi aussi m'immerger dans le cratère !

Hermès : Si tu ne commences pas par haïr ton corps, mon fils, tu ne pourras pas aimer ton véritable toi-même. Mais si tu aimes ton véritable toi-même, tu posséderas l'âme-esprit ; et une fois en possession de l'âme-esprit, tu auras part aussi à la connaissance vivante.

Tat : Qu'entends-tu par là, Père ?

Hermès : Tu ne peux, mon fils, t'attacher aux choses matérielles et aux choses divines. Il y a deux états d'être : le corporel et l'incorporel, le mortel et le divin, et tu dois choisir entre les deux après mûres réflexions : il n'est pas possible en effet de s'attacher aux deux. Lorsque ton choix sera fait, témoigne de la décroissance de ce que tu as rejeté par la force agissante de ce que tu as choisi.

Ainsi le bon choix montre-t-il sa gloire non seulement en rendant divin l'homme qui l'a fait, mais en prouvant encore son attachement et son dévouement à Dieu.

Le mauvais choix au contraire mène l'homme à sa perte ; en outre il est péché envers Dieu. De tels hommes agissent comme des gens qui marchent en cortège au milieu du chemin, ne peuvent rien faire par eux-mêmes mais gênent les autres dans leur marche ; ils déambulent dans le monde, entraînés par les désirs de leur corps.

C'est pourquoi, Ô Tat, les dons qui viennent de Dieu ont été mis à notre disposition et le resteront toujours : prenons donc garde que ce qui vient de nous soit digne d'eux et ne leur demeure pas inférieur. Car ce n'est pas Dieu la cause de notre mal mais nous-mêmes qui le préférons au bien.

Vois, mon fils, à travers combien d'états véhiculaires, de foules de démons, de voiles de matière et de courses stellaires il faut passer pour s'élever péniblement jusqu'au seul-et-unique. Le bien n'est pas, et de loin, un lieu facile à atteindre. Le bien est illimité et sans fin ; il n'a pas de commencement quant à lui-même, si pour nous il peut paraître en avoir un dans la Gnose, la connaissance universelle de Dieu.

La Gnose n'est donc pas le commencement du bien, mais elle nous offre le commencement de ce qu'il nous faut apprendre à connaître du bien.

Commençons donc et hâtons-nous en voyage à travers tout ce qui nous attend ; car en vérité il est difficile de quitter ce qui est familier, et ce que l'on possède pour revenir aux choses anciennes et premières. Ce qui est visible donne de la joie tandis que l'invisible éveille doute et incrédulité. Pour l'œil ordinaire, le mal est connu et manifeste ; au contraire le bien invisible. Le bien n'a ni figure ni forme. Il est immuable semblable à lui-même, donc différent de tout le reste ; c'est pourquoi, incorporel, il est invisible pour l'homme corporel.

Comme tout ce qui reste semblable à soi-même, l'immuable est bien supérieur au changeant ; et le changeant, misérable en comparaison de l'immuable.

L'unité, l'un-et-indivisible, l'origine et la racine de toute chose est, comme tel, présent en toute chose, Rien n'est sans origine, point de départ de tout, prend donc sa source uniquement en elle-même.

Le nombre un contient, comme l'origine, tous les autres nombres en lui sans être lui-même contenu dans aucun.

Tout ce qui est engendré est imparfait, divisible, croît et décroît. La perfection n'est donc rien de tout cela

Ce qui croît s'accroît par l'unité et retombe dans sa propre faiblesse dès l'instant où il ne peut plus faire place à l'unité.

Ainsi, ô Tat, pour autant que cela soit possible, ai-je mis devant toi en exemple l'image de Dieu ; Si tu t'y absorbes intérieurement avec attention, et si tu persévères dans sa contemplation avec les yeux du cour, crois-moi, mon fils, tu trouveras le chemin du ciel. Et mieux : l'image de Dieu elle-même te conduira sur ce chemin. Cette image, si l'on se tourne intérieurement vers elle, a ceci de particulier qu'elle retient prisonnier en son pouvoir ceux qui se sont tournés vers elle et, comme l'aimant attire le fer, qu'elle les attire vers le haut.

Long discours d'Hermès à son fils Tat, ce texte se veut initiatique. Il développe ce lieu devenu commun que Dieu, invisible, se manifeste à travers les êtres, et par ce moyen se rend visible à ceux qui sont initiés, ceux à qui il accorde cette vision intérieure. Mais il se manifeste aussi dans la beauté du monde : il revient au fidèle de devenir apte à contempler cette beauté. Rompant avec le discours adressé à un disciple, les deux derniers paragraphes dans lesquels l'auteur se tourne vers Dieu pour lui adresser ses louanges rappellent certaines invocations de ce style dans les *Confessions* de saint Augustin.

VIII. Hermès à son fils Tat : Le Dieu invisible est des plus manifeste

Hermès : De ce qui va suivre, ô Tat, tu auras l'explication détaillée afin que tes yeux s'ouvrent aux mystères de Dieu, lequel est au-dessus de tout nom. Par la contemplation intérieure, comprends comment lui qui paraît invisible au commun des mortels te deviendra des plus manifeste.

Car il ne serait pas vraiment s'il n'était pas invisible. Car tout ce qui est visible, un jour s'est formé, un jour s'est manifesté.

L'imperceptible est de toute éternité, car il n'a pas besoin de se manifester : il est éternel et fait se manifester toutes choses.

Il rend tout manifeste sans se manifester lui-même ; il crée sans être créé lui-même ; il ne se montre sous aucune forme perceptible mais confère à toute chose une forme perceptible.

Car seul ce qui est créé a une apparence perceptible. Naître, devenir n'est rien d'autre qu'entrer dans le visible.

Le Seul-qui-ne-soit-pas-né est donc aussi invisible que dépourvu d'apparence perceptible ; mais comme il donne forme à toutes choses, il est visible par tout et en tout, de préférence à ceux à qui il veut se manifester.

C'est pourquoi, Tat, mon fils, prie d'abord le Seigneur, le Père, le seul, celui qui n'est pas l'unique mais l'origine de l'unique, de t'accorder de pouvoir contempler ce Dieu d'une grandeur si indicible, bien qu'il n'ait encore fait briller sur ta conscience qu'un seul de ses rayons.

Seule la conscience de l'âme voit l'invisible parce qu'elle est elle-même invisible.

Si tu le peux, ô Tat, tu verras le Seigneur avec les yeux de ton âme-esprit car il se montre à profusion dans l'univers entier.

Es-tu en état de voir la conscience de ton âme, de la saisir de tes mains et de contempler, émerveillé, l'image de Dieu ? Alors, si ce qui est en toi est invisible pour toi, comment Dieu serait-il visible en toi à tes yeux de chair ?

Si tu veux le voir, tourne tes pensées vers le Soleil, vers la course de la Lune, vers la marche ordonnée des étoiles.

Qui maintient cet ordre ? Car tout ordre est strictement déterminé par le nombre et la position.

Le Soleil, le plus grand des dieux du firmament, à qui tous les dieux du ciel font place avec respect comme à leur roi et maître, indiciblement grand, plus grand que la terre et la mer, tolère que des étoiles plus petites se déplacent au-dessus de lui. Par respect ou par crainte de qui, mon fils ?

Toutes ces étoiles ne tracent-elles pas dans le firmament un semblable et même chemin ? Qui déterminera pour chacune la nature et la grandeur de sa course ?

Vois la Grande Ourse qui tourne autour de son axe propre et entraîne dans sa rotation le firmament tout entier. À qui appartient ce mécanisme ? Qui fixa à la mer ses limites ? Qui donna à la terre son fondement ?

C'est, ô Tat, le Créateur et Seigneur du tout. Aucun lieu, aucun nombre, aucune mesure exprimant l'ordre cosmique ne pourraient exister sans lui, qui leur a donné forme. Chaque ordre est le résultat d'une activité créatrice. L'absence de celle-ci se démontre dans ce qui n'a ni ordre ni mesure.

Or même cela ne peut exister sans lui, mon fils. Car si l'essence de l'ordre manque au désordre, le désordre n'en est pas moins soumis à celui qui n'y a pas encore établi son ordre.

Ô s'il pouvait t'être donné de t'élever dans l'air comme si tu avais des ailes et là, entre ciel et terre, de contempler le corps stable de la terre, le mouvement immense de la mer, le courant des rivières, la libre mobilité de l'air, la violence du feu, la marche des étoiles, la course du ciel et, tout autour, la révolution de l'univers.

Quelle grâce plus grande, mon fils, que cette contemplation quand l'homme perçoit tout cela au-dedans de lui comme dans un éclair : comment l'immuable est mis en mouvement et l'invisible rendu manifeste par les œuvres et dans les œuvres qu'il exécute. Tel est l'ordre de la création, et la création est la louange de l'ordre.

Si tu peux aussi percevoir Dieu dans les créatures mortelles et par les créatures mortelles qui sont sur la terre ou dans les profondeurs, réfléchis, mon fils à la manière dont l'homme se forme dans le sein de sa mère ; étudie avec soin l'art d'une telle formation et apprends qui est l'artisan de cette belle et divine image de l'homme.

Qui a modelé la sphère des yeux ? Qui a bordé les ouvertures des narines et des oreilles ? Qui a ouvert la bouche ? Qui a tendu le réseau des muscles et des nerfs et l'a fixé dans le corps ? Qui a posé les canaux des veines ? Qui a donné la dureté des os ? Qui a recouvert la chair de peau ? Qui a séparé les doigts ? Qui a élargi la plante des pieds ? Qui a creusé les voies de sortie ? Qui a dilaté le foie ? Qui a placé la rate ? Qui a donné au cœur sa forme pyramidale ? Qui a rendu les poumons poreux ? Qui a fait sa place à la cavité du ventre ? Qui a mis en évidence les parties nobles et caché les parties honteuses ?

Vois quel art et quelle diversité de méthodes pour une seule matière, combien de chefs-d'œuvre rassemblés en une seule œuvre ; le tout d'une extrême beauté, aux proportions parfaites et d'une diversité relative.

Qui a fait toutes ces choses ? Quelle autre Mère, quel autre Père que le Dieu invisible, a tout façonné selon sa volonté ?

Personne ne prétend qu'il y ait une statue ou une peinture sans sculpteur ou sans peintre : et cette création serait venue à l'existence sans Créateur , Ô suprême aveuglement, ô perte totale de Dieu, ô fermeture extrême !

Ô Tat, mon fils, ne conteste jamais au Créateur l'œuvre de ses mains. Donne-lui un nom meilleur et plus fort que Dieu pour exprimer sa grandeur : Père de toutes choses. L'état de Père revient à lui seul, oui, c'est en vérité son acte de manifestation.

Et s'il faut le dire de façon encore plus hardie : sa nature est de féconder et d'engendrer toutes choses ; et de même que sans Créateur rien ne peut venir à l'existence, de même le Créateur de l'éternité ne serait pas s'il ne créait pas éternellement : dans le ciel, dans l'air, sur terre, dans les profondeurs, dans toutes les parties de l'univers, dans le tout entier, dans ce qui est et dans ce qui n'est pas.

Il n'est rien dans l'univers entier qu'il ne soit. Il est aussi bien ce qui est que ce qui n'est pas. Car tout ce qui est, il le manifeste et tout ce qui n'est pas, il le contient en lui.

Lui, Dieu, est au-dessus de tout nom ; lui, l'invisible, pourtant des plus manifeste ; lui que voit l'âme-esprit mais que les yeux perçoivent aussi. Lui, l'incorporel, qui a beaucoup de corps, tous les corps plutôt : car il n'est rien qu'il ne soit, car il est tout ce qui est. C'est pourquoi il a donc aussi tous les noms puisqu'ils proviennent de l'unique Père. C'est pourquoi il n'a donc aucun nom puisqu'il est le Père de tout.

Qui peut te louer assez haut et selon ton mérite ? Où se tourneront mes yeux pour te louer ? en haut, en bas, en dedans, en dehors ? Il n'y a nulle voie, nul lieu, pas la moindre créature qui soit hors de toi ; tout est en toi, tout vient de toi. Tu donnes tout et tu ne prends rien : car tu possèdes tout, et il n'y a rien qui ne t'appartienne.

Quand chanterai-je ta louange ? Car on ne peut saisir ni ton temps ni ton heure.

Et pour quelles choses chanterai-je ta louange ? Pour ce que tu as créé ou pour ce que tu n'as pas créé ? Pour ce que tu as manifesté ou pour ce que tu tiens caché ?

Et avec quoi chanterai-je ta louange ? Comme si une chose m'appartenait, comme si je possédais une chose en propre, comme si j'étais un autre que toi !

Car tu es tout ce que je puis être, tu es tout ce que je puis faire. Tu es tout ce que je puis dire. Tu es tout et il n'y a rien que toi.

Tu es même ce qui n'est pas. Tu es tout ce qui est né, et tout ce qui n'est pas né. Esprit, quand c'est l'âme-esprit qui te contemple ; Père, quand tu donnes forme à l'univers entier ; Dieu, quand tu te révéles force active universelle, le bien, parce que tu as façonné toutes choses.

La matière la plus subtile est l'air, l'air le plus subtil est l'âme, l'âme la plus subtile est l'esprit, l'esprit le plus subtil est Dieu.

Ce traité, qui ressortit au genre de la diatribe, se distingue des autres traités du *Corpus* par son inspiration proprement stoïcienne, en opposition avec les écrits gnostiques tournés vers l'immortalité de l'âme. C'est un manifeste pour l'éternité de Dieu et du monde qu'il a engendré. L'axiome de la conservation de l'énergie et de la transformation de la matière constitutive de l'Univers, doué de vie par Dieu (animal immortel), sans que rien ne se perde ni ne se crée, a une résonance particulièrement moderne. Cet acte de foi panthéiste dans lequel l'homme est intégré au cosmos divinisé, mais dont l'âme n'a pas un destin personnel, met particulièrement en relief la variété des visions des auteurs des traités mis sous le nom d'Hermès Trismégiste.

IX. Que rien de ce qui existe véritablement ne se perd

Que rien de ce qui existe véritablement ne se perd, mais que c'est par erreur que l'on appelle les changements morts et anéantissement.

Hermès : Parlons maintenant, mon fils, de l'âme et du corps, de la façon dont l'âme est immortelle et de la nature de la force de cohésion et de dissolution du corps.

Car la mort n'a rien à voir avec ces choses ! La mort, la mortalité, n'est qu'une fiction, un concept découlant du mot immortalité, dont on a laissé tomber la première syllabe. Ainsi donc, de mortalité, il n'est plus question.

Car la mort est anéantissement : or rien de ce qui est dans le monde n'est anéanti. En effet, le monde est le deuxième Dieu, un être immortel, il est exclu que la petite partie de cet être immortel périsse : tout dans le monde fait partie du monde et surtout l'homme, l'être pourvu d'intelligence.

En vérité, en premier et au-dessus de tout est Dieu : l'Éternel, le Non-créé, le Créateur de toute chose ; le deuxième Dieu, le Monde, est créé par lui à sa ressemblance, entretenu et nourri par lui, doté d'immortalité puisque ceux qui sont issus du Père éternel possèdent la vie éternelle en tant que créatures immortelles.

Il faut bien distinguer la vie éternelle de ce qu'est l'Éternel. En effet, l'Éternel n'est pas issu d'un autre être. Et se serait-il formé, ce serait de lui-même. Il ne s'est jamais formé mais se crée lui-même dans un éternel devenir. Ainsi l'univers est-il éternellement vivant de par l'Éternel, mais le Père est éternel de par lui-même : le monde est donc éternellement vivant et divin grâce au Père.

De toute la substance matérielle à cela destinée, le Père façonna le corps du Monde ; il lui donna une forme sphérique, détermina les qualités dont il l'orna, et lui conféra une matérialité éternelle puisque la substance matérielle était divine.

En outre, après que le Père eut répandu les qualités des espèces dans la sphère, il les enferma comme dans une caverne, voulant orner sa création de toutes les qualités.

Il enveloppa d'éternité le corps entier de la terre pour que la substance matérielle ne retournât pas au chaos qui lui est propre, au cas où elle voudrait rompre avec la force de cohésion du corps.

Lorsque la substance matérielle ne formait pas un corps, mon fils, elle était désordonnée. Et elle en possède toujours quelques traces dans son pouvoir de croître et décroître que l'homme appelle la mort.

Ce désordre, ce retour au chaos, ne se produit que chez les créatures terrestres ? Les corps des êtres célestes gardent l'ordre unique que le Père leur a donné dès l'origine ; et cet ordre est maintenu indestructible par le retour d'eux à l'état de perfection.

Le retour des corps terrestres dans leur état précédent consiste dans la dissolution de la force de cohésion, force qui retourne aux corps indestructibles, c'est-à-dire aux corps immortels. Ainsi y a-t-il perte de la conscience sensorielle mais non destruction des corps.

Le troisième être vivant, l'homme, formé à l'image du monde, qui à la différence des autres animaux possède l'intelligence selon la volonté du Père, n'est pas seulement lié par affinité au deuxième Dieu, mais approche aussi en une contemplation intérieure, l'être du premier Dieu : car il perçoit le deuxième Dieu avec les sens comme être corporel, tandis que sa vision intérieure lui fait connaître le premier Dieu comme être incorporel, comme esprit, comme le bien.

Tat : Cet être vivant n'est donc pas anéanti ?

Hermès : Que tes paroles soient bonheur et joie, mon fils, et comprends ce qu'est Dieu, ce qu'est le monde, ce qu'est un être immortel et ce qu'est un être soumis à la dissolution ; et vois : le monde, né de Dieu ; et Dieu, la source du tout, tient tout enfermé en lui et garde tout en lui.

Ce *court* discours à l'adresse d'un Asclépios qui reste passif, voire absent, s'attaque au problème du mal et le résout à la manière des gnostiques. Le Bien n'appartient qu'à Dieu, et le monde aussi bien que l'homme qui ont été créés par Dieu sont bons dans la mesure où ils participent de Dieu. Le mal réside dans ce qui ne participe plus de Dieu, ce qui est contingent et corruptible, ce qui est passager, et, pour *ce* qui regarde l'homme, dans ses passions qui l'éloignent de Dieu. Dieu étant le bien — identifié au beau selon une vision platonicienne, mais aussi égyptienne — il faut chercher le Bien et le Beau pour chercher Dieu, la voie conduisant à lui étant la piété.

X. Le bien ne se trouve qu'en Dieu et nulle part ailleurs

Hermès : Le Bien, Asclépios, n'est nulle part ailleurs qu'en Dieu ; plutôt, Dieu est de toute éternité le Bien. En conséquence le Bien est nécessairement la base et l'essence de tout mouvement et de tout devenir : rien n'existe qui en soit dépourvu. Le Bien est entouré d'une Force statique de Manifestation, en équilibre parfait : la Plénitude totale, la Source Universelle, l'Origine de toutes choses. Car lorsque je nomme "Bien" ce qui suffit à tout, j'entends le Bien éternel et absolu.

Or cette propriété n'est à personne d'autre qu'à Dieu. Car il n'est rien qui lui manque, de sorte qu'un désir de possession ne peut l'avilir ; il n'est rien qu'il saurait perdre et dont la perte puisse l'affliger (car souffrance et douleur font partie du mal) ; il n'est rien de plus fort que Lui et qui puisse lutter contre Lui (car plus qu'il n'est conforme à Son essence qu'il soit possible de lui faire injure) ; rien ne Le surpasse en beauté et ne peut donc l'enflammer de l'amour des sens ; rien ne peut Lui refuser obéissance et ainsi exciter son courroux ; il n'est rien qui soit plus sage que Lui et qui puisse éveiller Son envie.

Aucun de ces mouvements émotionnels ne se trouvant donc dans l'Être Universel, il n'y a rien en Lui que le bien. Et de même qu'aucune autre propriété ne se trouve en un tel Être, de même le Bien ne se trouve en personne d'autre.

Car toutes les autres propriétés se trouvent dans tous les êtres, petits ou grands, en chacun d'une manière particulière et même dans le Monde, le plus grand et le plus puissant de toute la vie manifestée : or tout ce qui est créé est plein de souffrance puisque la génération même est une souffrance. Là où est la souffrance (pathos), le Bien est incontestablement absent. Là où est le Bien, aucune souffrance n'existe, incontestablement. Car là où est le jour, il n'y a pas de nuit et là où est la nuit, il n'y a pas de jour. C'est pourquoi le Bien ne réside pas dans le créé mais seulement dans l'incrée. Mais la matière de toutes choses étant une part de l'incrée, elle est aussi, comme telle, une part du Bien. En ce sens le Monde est bon : en tant qu'il produit aussi toutes choses, comme tel il est bon. Mais sous tous les autres rapports il n'est

pas bon : parce qu'il est lui aussi sujet à la souffrance, qu'il est changeant et qu'il est Mère de créatures soumises à la souffrance.

Quant à l'homme, il arrive à des normes de bonté par comparaison au mal. Car ici-bas ce qui n'est pas trop mauvais vaut comme bon, et ce qui est jugé bon est un moindre mal. Il est donc impossible que le bien, ici-bas, ne soit pas entaché de mal. Le bien, ici-bas, est toujours touché par le mal et cesse d'être le bien. C'est ainsi que le bien dégénère en mal. Donc le bien est en Dieu seul, oui, Dieu est le bien.

Chez les hommes, Asclépios, le bien n'existe que de nom et nulle part en tant que réalité : ce qui serait d'ailleurs impossible. Car le Bien ne peut trouver de place dans un corps matériel en proie de tous côtés aux tourments, aux tensions insupportables, aux douleurs et aux désirs, aux instincts, aux erreurs et aux perceptions des sens.

Mais le pire, Asclépios, c'est que tout ce vers quoi les choses que j'ai citées poussent les hommes, est considéré ici-bas comme le plus grand bien et non comme le mal extrême. Le désir instinctif du ventre, cause de toutes les actions mauvaises, voilà l'erreur qui, ici-bas, nous tient éloignés du Bien.

C'est pourquoi je remercie Dieu de ce qu'Il a révélé à ma conscience la connaissance du Bien, qu'il est impossible de trouver dans le monde. Car le monde est empli de la plénitude du mal, comme Dieu de la plénitude du Bien, ou le Bien de la plénitude de Dieu.

Autour de l'Essence divine rayonne la Beauté qui, en vérité, habite l'être de Dieu en pureté suprême et immaculée. Osons le dire, Asclépios, l'être de Dieu, s'il est permis d'en parler, c'est le Beau et le Bien.

Le Beau et le Bien ne se trouvent pas en ceux qui sont dans le monde. Toutes choses perceptibles à l'œil sont des apparences, semblables à des ombres. Mais tout ce qui échappe aux sens approche le mieux l'essence du Beau et du Bien. Et l'œil, de même qu'il n'a pas le pouvoir de voir Dieu, ne voit pas non plus le Beau et le Bien. Le Beau et le Bien sont, en toute perfection, une partie de Dieu, de Lui et de lui seul en propre, inséparables de Son Essence et l'expression du plus haut Amour de Dieu envers Dieu.

Si tu peux comprendre Dieu, tu comprendras aussi le Beau et le Bien, dans la suprême splendeur de leur rayonnement, entièrement illuminés par Dieu. Car cette Beauté est incomparable, cette Bonté, inimitable, comme Dieu lui-même. Dans la mesure où tu comprends Dieu, tu comprends aussi le Beau et le Bien. Ils ne peuvent se transmettre à d'autres êtres parce qu'ils sont inséparables de Dieu.

Quand tu cherches Dieu, tu cherches également le Beau. Car il n'y a qu'une seule voie qui puisse y revenir : une vie d'action au service de Dieu à la main de la Gnose.

De là vient que ceux qui sont sans Gnose et ne suivent pas le Chemin fructueux en Dieu, osent nommer l'homme beau et bon, lui qui n'a jamais vu, même en rêve, ce qu'est le Bien, lui qui est sous l'emprise de toutes espèces de mal, qui prend le mal pour le bien, qui s'empare du mal sans jamais s'en rassasier, craignant qu'on le lui dérobe et luttant de toutes ses forces pour le conserver, et même l'augmenter.

Ainsi en est-il, Asclépios, de la bonté et de la beauté humaines. Nous ne pouvons ni les fuir ni les haïr, car le plus dur est qu'elles nous sont nécessaires et que nous ne saurions vivre sans elles.

Ce traité théologique met en scène l'Intelligence, en grec *Noûs*, et Hermès. Mais ici, ce n'est plus Hermès qui enseigne, c'est Noûs, dont Hermès se présente comme l'auditeur. Il est consacré à Dieu, son existence, son activité créatrice, ses relations avec le monde et les questions posées par le temps et le devenir du monde.

XI L'Intelligence à Hermès

L'INTELLIGENCE : Mets fin à tes discours, Trismégiste Hermès, et rappelle-toi ce qui a été dit. Je ne tarderai pas à m'expliquer.

HERMÈS : Les opinions sur l'univers et sur Dieu sont nombreuses et différentes, et je ne connais pas la vérité. Éclaire-moi, ô maître. car je n'en croirai que ta révélation.

L'INTELLIGENCE : Apprends, mon fils, ce que c'est que Dieu et l'univers. Dieu, l'éternité, le monde, le temps, la génération (le devenir) ; Dieu fait l'éternité, l'éternité fait le monde, le monde fait le temps, le temps fait la génération. Dieu a pour essence, en quelque sorte, le bien, le beau, le bonheur, la sagesse. L'essence de l'éternité est l'identité, celle du monde est l'ordre, celle du temps est le changement, celle de la génération est la vie et la mort. Les énergies de Dieu sont l'intelligence et l'âme, celles de l'éternité la permanence et l'immortalité, celles du monde la composition et la décomposition, celles du temps l'augmentation et la diminution, celle de la génération est la qualité. L'éternité est Dieu, le monde dans l'éternité, le temps dans le monde, la génération dans le temps. L'éternité se tient fixe en Dieu, le monde se meut dans l'éternité, le temps s'accomplit dans le monde, la génération se produit dans le temps. La puissance de Dieu est l'éternité, l'œuvre de l'éternité est le monde, qui n'a pas été produit une fois, mais qui est toujours produit par l'éternité. Aussi ne périra-t-il jamais, car l'éternité est impérissable, et rien ne se perd dans le monde, parce que le monde est enveloppé par l'éternité.

HERMÈS : Et la sagesse de Dieu, quelle est-elle ?

L'INTELLIGENCE : Le bien, le beau, le bonheur, toute vertu et l'éternité. En pénétrant la matière, l'éternité lui donne l'immortalité et la permanence. car sa génération dépend de Dieu. La Génération et le temps sont de deux natures différentes dans le ciel et sur la terre, immuables et incorruptibles dans le ciel, mobiles et périssables sur la terre. L'âme de l'éternité est Dieu, l'âme du monde est l'éternité, l'âme de la terre est le ciel. Dieu est dans l'intelligence, l'intelligence dans l'âme, l'âme dans la matière, et tout cela à travers l'éternité. L'âme remplit ce corps universel qui contient tous les corps ; l'intelligence et Dieu remplissent l'âme. Remplissant l'intérieur, enveloppant l'extérieur, l'âme vivifie l'univers : au-dehors, ce grand et parfait animal, le monde ; au-dedans, tous les êtres vivants. Là-haut, dans le ciel, elle demeure dans l'identité ; ici-bas, sur la terre, elle transforme la génération. L'éternité soutient le monde par la nécessité. par la providence, par la nature ; peu importe l'explication qu'on en peut donner. Dieu agit dans tout l'univers. Son énergie est une puissance souveraine à

laquelle rien d'humain ou de divin ne peut se comparer. Ne crois donc pas, Hermès, que rien, ni en bas ni en haut, soit semblable à Dieu ; tu serais hors de la vérité. Rien ne ressemble au dissemblable, au seul, à l'unique. Et ne crois pas qu'un autre partage ta puissance. A quel autre attribuer la vie, l'immortalité, le changement, la qualité ? Que ferait-il autre chose ? Car Dieu n'est pas oisif, autrement tout serait en repos. puisque Dieu remplit tout. L'inertie n'existe ni dans le monde, ni nulle part. ni dans le créateur, ni dans la création ; c'est un mot vide. Il faut que toutes choses deviennent, et toujours et partout. Car le créateur est dans tout. il n'a pas de résidence particulière ; il ne crée pas une chose ou Vautre. mais toutes sa puissance créatrice ne demeure pas dans les êtres qu'il crée, ils restent sous sa dépendance.

Contemple par moi le monde qui s'offre à tes regards. considère avec soin sa beauté, son corps impérissable, plus ancien que tout, sa vigueur toujours rajeunie et toujours croissante. Regarde aussi les sept mondes disposés dans un ordre éternel, poursuivant éternellement leurs courses différentes. La lumière partout, le feu nulle part, car de la concorde et de la combinaison des contraires et des dissemblables est née la lumière allumée par l'énergie du Dieu générateur de tout bien, chef de tout ordre, conducteur des sept mondes. La lune, qui leur sert d'avant-garde, instrument de la naissance, transformant la matière inférieure. La terre, centre immobile de ce centre magnifique, nourrice et aliment de tout ce qu'elle porte. Contemple la multitude des êtres vivants, mortels et immortels, et la lune qui marque la limite entre les uns et les autres ³/₄ ; et l'âme qui remplit tout, qui met tout en mouvement dans le ciel et sur la terre, sans pousser la gauche sur la droite, ni la droite sur la gauche, ni le haut sur le bas, ni le bas sur le haut.

Que tout cela ait été engendré, ô mon cher Hermès, je n'ai pas besoin de te le dire ; car ce sont des corps, ils ont une âme, ils sont en mouvement. Pour concourir à l'unité, il leur faut un guide. Il existe donc, et il est absolument unique ; car les mouvements sont différents et multiples, les corps sont dissemblables, et pourtant la vitesse totale est une ; il ne peut donc y avoir deux ou plusieurs créateurs, car plusieurs ne maintiendraient pas l'unité d'ordre. Il y aurait jalousie et lutte entre le plus faible et le plus fort. Et si l'un d'eux était créateur des êtres changeants et mortels, il voudrait créer des êtres immortels, et réciproquement. Suppose qu'ils soient deux : la matière est une, l'âme est une, qui dirigera la création ? S'ils possèdent quelque chose à deux, qui en aura la plus grande part ? Comprends donc que tout corps vivant est composé d'âme et de matière, qu'il soit immortel, mortel ou privé de raison. Tous les corps vivants sont animés, ceux qui ne vivent pas ne sont que matière. De même l'âme seule, entre les mains du créateur, est cause de la vie. Le principe de toute vie produit des êtres immortels. Comment donc les animaux mortels diffèrent-ils les uns des autres ? Comment l'être immortel, qui fait l'immortalité, ne ferait-il pas les animaux ?

Il y a donc évidemment un créateur, et il est très clair qu'il est un. car l'âme est une, la matière est une, la vie est une, la matière est une. Et qui peut-il être, si ce n'est le Dieu unique ? Quel autre pourrait créer les êtres animés, sinon Dieu seul ? Quoi ! lorsqu'il

n'y a qu'un monde, un soleil, une lune. une divinité, tu voudrais que Dieu fût multiple N'est-ce donc pas même qui agit de plusieurs manières ? Quoi d'étonnant que Dieu fasse la vie, l'âme, l'immortalité, le changement. quand toi-même tu fais tant d'actions différentes ? Car tu vois, tu parles. tu entends, tu perçois les odeurs, les saveurs, tu touches les objets, tu marches, tu respirez. Et il n'y a pas un être qui voit, un autre qui parle, un autre qui touche, un autre qui flaire, un autre qui marche, un autre qui pense et un autre qui respire : c'est le même qui fait tout cela. Si quelqu'une de ces fonctions se reposait. l'animal vivant ne serait plus ; de même, si Dieu se reposait de ses fonctions divines, ce qui ne peut se supposer, il ne serait plus Dieu. Car s'il est démontré que rien ne peut être inerte et oisif, à plus forte raison Dieu. Si on pouvait supposer quelque chose qu'il ne fît pas, il serait incomplet. Mais il n'est pas oisif. il est complet, donc il fait tout.

Prête-moi ton attention. Hermès, tu comprendras mieux que l'œuvre de Dieu est une, c'est de faire naître ce qui naît, ce qui est né et ce qui naîtra. Cette œuvre, ô mon cher, c'est la vie, c'est le beau, c'est le bien, c'est Dieu. Si tu veux comprendre par un exemple, vois ce qui t'arrive quand tu veux engendrer ; sauf une différence, c'est qu'il n'y a pas pour lui de plaisir, car personne n'est associé à son œuvre ; il est à la fois le créateur et la création'. S'il se séparait de son œuvre, tout s'écroulerait, tout périrait fatalement, car la vie serait retirée. Mais si tout est vivant, et si la vie est une, Dieu est donc un. Et si tout est vivant. dans le ciel et sur la terre, si dans tout il y a une vie unique qui est Dieu, tout vient donc de Dieu.

La vie est l'union de l'intelligence et de l'âme la mort n'est pas la destruction de ce qui était uni, mais la rupture de l'unité. L'image de Dieu est l'éternité, de l'éternité le inonde, du monde le soleil, du soleil l'homme 4'. Les peuples appellent la mort la transformation parce que le corps se décompose et que la vie cesse d'être apparente. Mais, de la même manière, mon cher Hermès, tu peux entendre dire que le monde lui-même se transforme continuellement ; chaque jour quelque Partie de lui disparaît sans que jamais il se décompose. Ces révolutions et ces disparitions sont les passions (les phases) du Inonde. La révolution est un retour, la disparition un renouvellement. Le monde a toutes les formes ; elles ne sont pas hors de lui, il se transforme en elles. Mais si le monde a toutes les formes, que sera son créateur ? Il ne peut être sans forme, et Si lui les a toutes, il sera semblable au monde. S'il a une seule forme, il sera en cela inférieur au monde. Que dirons-nous de lui, pour ne rien dire d'imparfait ? Car on ne peut rien penser d'incomplet sur Dieu. Il a une seule forme, qui lui est propre. qui ne se montre pas aux yeux du corps et qui les manifeste toutes par les corps. Et ne t'étonne pas qu'il y ait une forme incorporelle. Il en est ainsi de la forme d'un discours ou des marges d'un manuscrit, qui dépassent les lignes et sont lisses ou égaies.

Réfléchis sur une parole plus hardie et plus vraie ; de même que l'homme ne peut vivre sans la vie, ainsi Dieu ne peut vivre sans faire le bien. La vie et le mouvement de Dieu c'est de faire mouvoir et de faire vivre. Quelques paroles ont un sens particulier ; ainsi, réfléchis à ce que je te dis : Tout est en Dieu. non comme ce qui est placé dans

un lieu, car le lieu est corporel et immobile, et les choses qui sont en place n'ont pas de mouvement. Il est dans l'incorporel autrement que dans l'apparence. Songe qu'il enveloppe tout, songe que rien n'est plus rapide, plus vaste, plus fort que l'incorporel ; il dépasse tout en capacité, en vitesse, en puissance. Réfléchis d'après toi-même ; ordonne à ton âme d'aller en Inde, et elle y est plus vite que ton ordre ; ordonne-lui d'aller vers l'Océan, et elle y sera aussitôt. non en passant d'un lieu à un autre, niais instantanément. Ordonne-lui de monter dans le ciel, et elle n'aura pas besoin d'avoir des ailes ; rien ne l'arrêtera, ni le feu du soleil, ni l'éther, ni le tourbillon, ni les corps des astres ; elle traversera tout et volera jusqu'au dernier corps. Veux-tu franchir cette limite et contempler ce qui est hors du monde, s'il y a quelque chose, tu le peux. Vois quelle puissance, quelle vitesse tu possèdes. Et ce que tu peux, Dieu ne le pourrait pas ?

Conçois Dieu comme ayant en lui-même toutes ses pensées, le monde tout entier. Si tu ne peux t'égaliser à Dieu, tu ne peux le comprendre. Le semblable comprend le semblable. Augmente-toi d'une grandeur immense, dépasse tous les corps, traverse tous les temps, deviens l'éternité et tu comprendras Dieu. Rien ne t'empêche de te supposer immortel et connaissant tout. les arts, les sciences, les mœurs de tous les animaux. Élève-toi au-dessus de toute hauteur, descends au-dessous de toute profondeur ; rassemble en toi toutes les sensations des choses créées, de l'eau, du feu, du sec, de l'humide. Suppose que tu es à la fois partout, sur la terre, dans la mer, dans le ciel ; que tu n'es jamais né, que tu es encore embryon, que tu es jeune, vieux. mort, au-delà de la mort. Comprends tout à la fois : les temps, les lieux, les choses, les qualités, les quantités, et tu comprendras Dieu. Mais si tu enfermes ton âme dans le corps, si tu l'abaisse et si tu dis : Je ne comprends rien, je ne puis rien", je ne sais ni ce que je suis ni ce que je serai, qu'as-tu de commun avec Dieu ? Si tu es mauvais et attaché au corps, que peux-tu comprendre des bonnes et belles choses ? La perfection du mal c'est de méconnaître le divin ; mais pouvoir le connaître, et le vouloir, et l'espérer, c'est le moyen d'arriver au bien par une route directe, unie et facile. En la suivant tu le rencontreras partout, tu le verras partout, dans le lieu et à l'heure où tu t'y attends le moins, dans la veille, dans le sommeil, en mer, en voyage, la nuit, le jour, en parlant, en gardant le silence. Car il n'est rien qui ne soit l'image de Dieu.

HERMÈS : Dieu est-il invisible ?

L'INTELLIGENCE : Ne dis pas cela ; qui est plus apparent que lui ? S'il a tout créé ; c'est pour que tu puisses le voir à travers toutes choses. C'est là le bien de Dieu, c'est là sa vertu, d'apparaître dans tout. Rien n'est invisible même parmi les incorporels. L'intelligence se voit dans la pensée, Dieu dans la création.

Voilà ce que j'avais à te révéler, ô Trismégiste : quant au reste, réfléchis-y en toi-même, tu ne t'égareras pas.

Le sous-titre : « le beau et le bien sont en Dieu seul et nulle part ailleurs » a été placé sous le titre de ce traité par erreur dans les manuscrits, car il n'y est nullement question du Beau et du Bien. thèmes abordés dans la deuxième partie du traité VI. C'est un exposé de caractère philosophique sur la sensation et la pensée, comme l'indique son titre. Dès le départ l'auteur met en évidence la différence entre la pensée et l'intelligence (*noûs et noêsis*, que Festugière traduit par « intellect » et « intellection ») avant d'établir les rapports existant entre la pensée et la sensation chez l'homme, d'où il applique cette dialectique de la sensation et de la pensée au monde, instrument de la volonté divine, et enfin à Dieu lui-même. Ce traité est aussi influencé par les conceptions des stoïciens.

XI. De l'intellect et des sens

Hermès : Hier, Asclépios, j'ai apporté la parole de la maturité. Et à ce propos je juge maintenant nécessaire de parler en détail de la perception sensorielle. On pense qu'il existe une différence entre la perception sensorielle et l'activité intellectuelle, que l'une serait matérielle et l'autre, spirituelle.

Mais je suis d'avis que les deux sont étroitement liées et nullement distinctes, tout au moins chez l'homme : car si, chez l'animal, la perception sensorielle est liée à la nature, chez l'homme, l'intellect l'est également.

Entre le pouvoir de penser et l'intellect, il y a le même rapport qu'entre Dieu et la nature divine. Car la nature divine est créée par Dieu et l'activité de l'intellect l'est par le pouvoir de penser associé à la Parole.

Ou plutôt : l'activité de l'intellect et la Parole sont l'instrument l'un de l'autre : car la Parole ne s'énonce pas sans activité de l'intellect et l'activité de l'intellect ne se manifeste pas sans la Parole.

La perception sensorielle et l'activité de l'intellect pénètrent donc simultanément dans l'homme, comme enlacées l'une à l'autre. Car il n'y a pas d'activité de l'intellect sans perceptions sensorielles, ni de perception sensorielle sans activité de l'intellect.

Cependant on peut concevoir l'activité de l'intellect sans perception sensorielle directe, comme les représentations qui ont lieu en rêve.

Je suis d'avis que ces deux activités, quand elles sont excitées, s'éveillent à l'apparition des images du rêve.

Car le corps astral et le corps matériel interrogent la perception. Et lorsque ces deux parties de la perception s'associent, la pensée, évoquée par l'intellect, s'exprime par la conscience.

L'intellect enfante toutes les images de la pensée : les bonnes quand il reçoit les semences de Dieu, les impies quand elles proviennent de l'un des démons. Car il n'y a nul lieu au monde où les démons ne soient, j'entends les démons privés de la lumière de Dieu ? Ils s'insinuent en l'homme et y sèment les germes de leur propre activité ;

l'intellect est fécondé par cette semence et engendre : impudicité, crime, irrespect filial, sacrilège, impiété, suicide par pendaison ou en se jetant du haut des rochers et une foule d'autres choses, qui sont l'œuvre des démons.

Quant aux semences de Dieu, elles sont moins nombreuses mais grandes, belles et bonnes ! Ce sont la vertu la Tempérance et la Béatitude en Dieu. La Béatitude en Dieu, c'est la Gnose, la Connaissance qui est de Dieu et en Dieu. Qui possède cette connaissance est rempli de tout le Bien et reçoit de Dieu ses pensées, très différentes de celle de la foule.

De là vient que ceux qui marchent dans la Gnose ne plaisent pas à la foule et que la foule ne leur plaît pas. Ils sont considérés comme insensés, objet de moquerie et de raillerie, haïs et méprisés, parfois même mis à mort. Car, je l'ai dit, c'est ici-bas que le mal doit habiter parce que c'est ici-bas qu'il est né. Aussi la terre est-elle son domaine et non le Monde, comme le prétendent certains blasphémateurs.

Mais celui qui se tient devant Dieu dans le respect et l'amour, supportera tout parce qu'il a part à la Gnose. Tout lui devient bon, même ce qui est mauvais pour autrui. Et si on lui dresse des embûches, il donne tout en offrande à la Gnose et fait, à lui seul, tourner le mal en Bien.

Je reviens maintenant à mon discours sur la perception. Le propre de l'homme est donc l'association entre perception et intellect. Mais, je l'ai déjà dit, tout homme ne fait pas forcément fructifier son intellect ; en effet, il y a l'homme matériel et il y a l'homme véritable, spirituel. L'homme matériel lié au mal, reçoit des démons, ai-je dit, le germe de ses pensées. L'homme spirituel, lié au Bien, est sauvé par Dieu dans son salut.

Dieu, le Démonstrateur de l'Univers, façonne toutes Ses créatures à Sa ressemblance. Mais celles-ci, bonnes selon leur principe, mésusent de leur force active. De là le tribut que doit payer la terre qui, broyant tout, produit des espèces aux caractères divers, souillant les unes par le mal, purifiant les autres par le Bien. Car, asclépios, le Monde possède lui aussi un pouvoir de perception et un pouvoir de penser, non pas à la manière des hommes, ni aussi diversifiés, mais supérieurs, plus simples et plus vrais.

Car la perception et le pouvoir de penser du Monde, outil créé à cette fin par la volonté de Dieu, donnent forme à toutes choses et les font disparaître ensuite eux-mêmes afin que, gardant en Eux toutes les semences reçues de Dieu, ils créent toutes choses conformément à leur tâche et vocation propres, et, les dissolvant à nouveau, les renouvellent toutes ; c'est pourquoi, en habiles Jardiniers de la Vie, Ils les renouvellent après les avoir dissoutes en les faisant se manifester différemment.

Il n'est rien qui, du monde, n'ait reçu la vie. en même temps que le Monde fait tout venir à l'existence, Il emplit tout de vie. Il est à la fois le lieu et le créateur de la vie.

Les corps sont constitués de matières de nature diverse : Partie de terre, partie d'eau, partie d'air, partie de feu. Tous sont des corps plus ou moins composés ; les plus complexes sont les plus lourds, les plus simples les plus légers.

La vitesse de manifestation des formes produit ici-bas la variété bigarrée de ces espèces ; car le souffle continuellement actif du monde transmet sans cesse aux corps de nouvelles propriétés ainsi que la plénitude de la vie.

C'est ainsi que Dieu est le Père du Monde, et le créateur de tout ce qu'il contient ; le monde est le fils de Dieu, et tout ce qui est dans le Monde est formé par le Monde.

Aussi le Monde est-il à juste titre appelé "Cosmos", c'est-à-dire : ordre, parure, ornement ; en effet il ordonne l'Univers et l'orne grâce à la diversité du créé, à la continuité de la vie, à l'ardeur infatigable de la force de manifestation, à la diligence du Destin, à la combinaison des éléments et à l'ordonnance de tout ce qui vient à l'existence. Le Monde est donc appelé "Cosmos" tant en raison de ses lois fondamentales que de son ordonnancement.

Ainsi, chez tous les êtres vivants, la perception et l'activité de l'intellect pénètrent en eux de l'extérieur, comme sur le souffle qui les entoure. Mais le Monde les a reçus de Dieu une fois pour toutes à Sa naissance.

Dieu n'est pas, comme certains le pensent, dépourvu de perception et d'intellect. Ceux qui le disent lui font injure par un faux respect. Car toutes les créatures, Asclépios, sont en Dieu ! Elles sont formées par Dieu et dépendent de Lui : qu'elles se manifestent comme corps matériels, qu'elles s'élèvent comme être-âmes, qu'elles soient vivifiées par l'Esprit ou admises dans le domaine des morts, toutes sont en Dieu.

Ou plutôt : Dieu ne contient pas en Lui toutes les créatures, Il est Lui-même toutes les créatures ! Il ne Se les adjoint pas de l'extérieur, mais c'est de son Être propre qu'il les procrée et Lui-même qu'il les fait se manifester.

Et la perception et le pouvoir de penser de Dieu c'est le mouvement perpétuel de l'Univers ; et jamais il n'arrivera que la moindre chose existante, c'est-à-dire que la plus infime partie de Dieu, ne se perde. Car Dieu contient tout en Lui ; Rien n'est en dehors de Lui, et Il est en tout.

Si tu peux concevoir ces choses, Asclépios, tu les reconnaîtras comme vraies ; si tu ne les comprends pas, elles te paraîtront peu dignes de foi. Car comprendre vraiment, c'est posséder la Foi Vivante, tandis que manquer de Foi, c'est manquer de pénétration intérieure. Ce n'est donc pas l'intellect qui atteint la Vérité, mais c'est l'Âme reliée à l'Esprit qui a le pouvoir, une fois guidée dans cette voie par l'intellect, d'avancer en hâte vers la Vérité ; et quand, dans une vision universelle, Elle médite sur l'Univers entier et découvre combien tout est conforme à ce que l'intellect éclairé par la pénétration intérieure lui suggérerait, sa Foi s'élève jusqu'à la Connaissance, et dans ce sublime savoir de la foi, Elle trouve son repos.

À ceux qui saisissent intérieurement les paroles que j'énonce ici, et qui sont de Dieu, elles seront objets de foi ; mais à ceux qui manquent de compréhension vivante, elles seront objets d'incrédulité.

Voilà ce que j'avais à dire sur l'intellect et les sens.

L'importance de ce traité tient au fait que, comme le déclare Hermès lui-même dans son adresse à Asclépios, c'est un résumé des *Généralité*° qu'il a exposées à Tat. Et, en effet, on y trouve des développements sur Dieu, son essence, la manière de le connaître, le monde, sa nature, sa forme, son principe moteur, l'homme, son intellect, la nature de son âme, sa chute et sa remontée vers Dieu. Sa place au milieu des autres traités met en évidence la manière arbitraire dont le compilateur antique, auteur de la réunion des traités hermétiques, les a copiés à la suite les uns des autres. Son titre de *La CM* se réfère précisément à cette importance qui aurait dû le faire placer soit en tête. soit en deuxième position dans la séquence des traités.

XII. La clé d'Hermès Trimégiste

Hermès : Hier je t'ai exposé mes réflexions, Asclépios, et il est juste que je consacre celles d'aujourd'hui à Tat car elles sont la synthèse des explications plus générales que je lui avais données.

Dieu, le Père et le Bien ont la même nature ou plutôt la même force active.

Car le mot "nature" englobe tout ce qui naît à l'existence et croît selon la volonté de Dieu, aussi bien les choses mobiles et changeantes que les choses immobiles et immuables ; les choses divines que les choses humaines.

La force active des choses divines et des choses humaines est cependant différente comme nous l'avons démontré ailleurs ; ne perds jamais cela de vue.

Car Sa Volonté est la Force active divine et son Principe est le Désir de donner l'existence à toutes choses. En effet, qui est Dieu, le père, le Bien, sinon la raison d'être de toutes choses, même de celles qui n'existent pas encore ? En vérité : la raison d'être de l'univers. Tel est dieu, le père, le Bien, et aucun autre nom ne peut lui être donné. Car si le Monde et le Soleil sont les communs procréateurs des êtres vivants, ils ne le sont cependant pas dans la même mesure que Dieu, Cause du Bien et de la vie. Et pour autant qu'ils sont la cause pleine et entière, ils le sont exclusivement par l'inéluctable action de la volonté du Bien, sans laquelle rien ne peut exister ou venir à l'existence.

Le Père est la Cause de ses enfants, de leur naissance, de leur croissance et de leur développement, et ceux-ci reçoivent du Soleil le désir du Bien. Car le Bien est l'artisan de l'univers. On ne peut dire ceci de personne d'autre que de lui, qui ne reçoit jamais rien, mais désire que tout existe.

Je ne dis pas, O Tat, "qui fait toute chose". Car celui qui fait quelque chose varie parfois par instabilité quant à la qualité et à la quantité, ou tantôt fait une chose et tantôt une autre tout à fait différente. Cependant, Dieu, le père, le Bien, est lui-même l'existence de l'univers.

Pour qui est capable de voir, il en est donc ainsi :

Dieu veut l'existence et Il est l'existence. Et tout ce qui est, Tat, n'existe que pour une seule raison : que le Bien se fasse connaître conformément à la nature de son principe.

Tat : O Père, tu nous as si totalement comblés de cette belle et merveilleuse vision que l'œil de mon cœur tourné vers elle approche la sanctification.

Hermès : Assurément, car une telle vision intérieure du bien n'est pas comme le rayonnement fulgurant du soleil, dont la lumière aveugle et contraint de fermer les yeux. La méditation intérieure illumine, et d'autant plus qu'on devient davantage réceptif au courant des rayons offrant la compréhension. Elle agit avec une grande force au plus profond de nous et ne nous portera jamais tort, tout emplie qu'elle est de divin.

Ceux qui peuvent puiser à une telle vision intérieure s'absorbent souvent dans de merveilleuse contemplation, le corps totalement immobile, tels nos ancêtres Ouranos et Kronos.

Tat : Puisse-t-il en être de même pour nous, Père !

Hermès : Que Dieu te l'accorde, mon fils. Quant à nous, nous ne sommes pas encore parvenus à cette contemplation. Nous ne sommes pas encore capables d'ouvrir les yeux de notre Nous et d'entrer dans la contemplation de l'immuable et inimaginable beauté du Bien. Tu ne la verras pas avant d'avoir désappris à parler d'elle : car la Gnose du bien est silence divin comme apaisement de tous les sens.

Qui l'a trouvée une fois ne peut plus s'intéresser à autre chose. Qui l'a une fois contemplée n'a plus d'yeux pour rien d'autre, n'a plus d'oreilles pour rien d'autre ; car son corps même partage l'immuabilité. En effet, toutes perceptions et incitations du corps ayant disparu, il demeure en repos.

Lorsque la Gnose illumine toute la conscience, Elle enflamme de nouveau l'Âme entière et l'élève en la détachant du corps. Ainsi transforme-t-elle l'homme entier en lui transmettant sa nature fondamentale. C'est que la divinisation de l'âme qui accompagne la vision de la beauté du Bien, ne peut s'accomplir dans le corps mortel.

Tat : Qu'entends-tu par divinisation, Père ?

Hermès : Chaque âme isolée subit des changements, mon fils.

Tat : Et que signifie "isolée" ?

Hermès : N'as-tu pas appris par mes explications générales que toutes âmes qui tournoient partout dans le monde, comme si chacune avait été semée à une place assignée, se sont détachées de l'Âme universelle ? Ces âmes subissent de nombreuses transformations, tantôt dans une élévation pleine de grâce, tantôt en sens contraire.

Celles qui rampent se changent en habitants des eaux, les habitants des eaux en habitants de la terre, les habitants de la terre en habitants de l'air et les habitants de

l'air en hommes. Enfin les hommes entrent dans l'immortalité en se changeant en Démons et en s'élevant dans le chœur des Dieux.

Il y a deux chœurs des dieux ; le chœur des dieux mobiles ou changeants, et le chœur des dieux immobiles ou immuables.

Ce dernier état est la plus parfaite et la plus haute gloire de l'âme.

Si l'âme qui est entrée dans un corps humain demeure dans le péché, elle ne goûte pas l'immortalité et n'a aucune part au Bien, mais elle revient précipitamment en arrière sur le chemin du retour à l'état de bête rampante. Tel est le châtiment de l'âme qui pêche.

Le mal de l'âme est son ignorance. Son manque de Gnose, la Connaissance qui vient de Dieu. Car lorsque l'âme ignore les choses essentielles et leur nature ainsi que le Bien, et qu'en conséquence elle est complètement aveugle, elle est prise au piège et violemment saisie par les passions charnelles.

Donc l'âme sous l'emprise du mal est, par manque de connaissance de son propre principe, soumise à un corps étranger indigne de l'homme. Elle peine sous le fardeau du corps, qu'elle ne domine pas mais qui la domine. Tel est le mal de l'âme.

La vertu de l'âme, au contraire, est la Gnose, la vivante connaissance de Dieu. Car celui qui possède cette connaissance est bon ; il est consacré à Dieu et déjà divin.

Tat : Quel homme est-ce donc, Père ?

Hermès : c'est un homme qui parle peu et qui écoute peu.

En effet, celui qui passe son temps à tenir ou écouter des discussions combat contre les ombres. Car Dieu, le Père, le Bien, ne se laisse pas exprimer par la parole ni comprendre par l'oreille.

Tous les êtres, il est vrai, ont des sens, faute de quoi ils ne pourraient exister, mais la Connaissance vivante de Dieu est nettement distincte de la perception sensorielle ? C'est que la perception sensorielle naît d'influences et d'impressions ayant prise sur nous. Or la gnose est la plénitude de la connaissance, la Connaissance qui est un don de Dieu.

Car toute Gnose est immatérielle. Le véhicule dont elle se sert est le Nous qui, à son tour, a pour véhicule le corps. Ainsi deux activités ont lieu dans le corps : celle qui opère au moyen du Nous, et celle qui opère au moyen de la matière. Car tout doit naître de l'opposition et de la contradiction. Il ne peut pas en être autrement.

Tat : Qui est donc le Dieu matériel ?

Hermès : le Monde, lequel est beau et plein d'efficacité mais n'est pas bon. Car il est matériel et très sujet à la souffrance. Il est le premier de tout ce qui est soumis à la souffrance, et second de tous les êtres, mais il n'existe pas par lui-même. Sa genèse a un commencement, mais il est éternel parce que, de part sa nature, c'est un éternel

devenir. Et le mobile de cet éternel devenir est la création des qualités et quantités, car tout mouvement de la matière est naissance, devenir.

L'Immuabilité divine fait naître le mouvement de la matière de la façon suivante : Le Monde est sphérique, comparable à une tête. I n'y a rien de matériel au-dessus de cette tête, ni rien de spirituel en dessous de ses pieds : tout est matière. Or l'Esprit aussi est sphérique, comme une tête qui est mue à la façon d'une sphère. Dans la tête, tout ce qui touche l'enveloppe à l'intérieur de laquelle se trouve l'âme est immortel, parce que le corps a été pour ainsi dire formé à l'intérieur de l'âme et que l'âme est supérieure au corps. Cependant, tout ce qui est éloigné de cette enveloppe est mortel parce que tenant plus du corps que de l'âme. Ainsi donc, tout ce qui vit, même l'univers, est composé de matière et d'esprit.

Le monde est la première créature : Après le monde, l'homme est le deuxième être vivant, mais le premier parmi les mortels. Il a en commun avec les autres êtres vivants l'élément animateur. Non seulement il n'est plus bon, mais il est même dans le mal en raison de son état mortel.

Le Monde n'est pas bon parce qu'il est mobile, mais il n'est pas dans le mal parce qu'il est immortel.

L'homme est donc doublement dans le mal : parce qu'il est mobile et parce qu'il est mortel.

L'âme de l'homme se manifeste de la façon suivante : la conscience dans l'intellect, l'intellect dans la force de désir, la force de désir dans le fluide vital ; le fluide vital se répand par les artères, les veines et le sang, il anime la créature animale et la porte pour ainsi dire.

C'est pourquoi certains, pensent que l'âme est le sang. Ils méconnaissent ainsi la nature de l'âme et du sang. Ils ignorent que le fluide vital se retire d'abord dans le corps du désir, qu'ensuite le sang se coagule et que, lorsque les artères et les veines se sont vidées, c'est alors que meurt la créature. Ainsi à lieu la mort du corps.

Tout repose sur ce principe, lui-même encore issu du Seul et unique.

Ce principe est mis en mouvement afin d'être à son tour le moteur de l'Univers. L'Unique, cependant, est immobile et immuable.

Ainsi, il y a donc ces trois : Dieu, le Père, le Bien, le Monde, et l'homme. Dieu contient le Monde, le Monde contient l'homme. Le Monde est fils de Dieu, l'homme est le fils du monde, petit-fils de Dieu pourrait-on dire.

Dieu n'ignore pas l'homme ; Il le connaît au contraire parfaitement et veut être connu de lui.

Une seule chose libère, sauve et guérit l'homme : la Gnose, la connaissance de Dieu. C'est Elle le chemin de l'ascension de l'Olympe. C'est par Elle seulement que l'âme devient vraiment bonne ; non pas tantôt bonne, tantôt mauvaise, mais Bonne par nécessité intérieure.

Tat : Que veux-tu dire par là, O Trimégiste ?

Hermès : Pense donc à l'âme d'un enfant, mon fils. Quand la séparation entre elle et le Soi n'est pas encore complète, que le corps est encore petit et n'a pas atteint sa pleine croissance, qu'elle est alors belle à voir ! Elle n'est pas encore souillée par les passions du corps et, dans une grande mesure, elle est encore unie à l'Âme du Monde.

Cependant lorsque le corps atteint sa pleine croissance et que l'âme est attirée vers le bas par le fardeau du corps, elle se sépare du Soi et tombe dans l'oubli. Elle ne participe plus alors au Beau et au Bien. Et l'oubli engendre le mal.

La même chose arrive à ceux qui quittent le corps terrestre. Lorsque l'âme rentre en elle-même, le souffle vital se retire dans le sang et le moi dans le souffle vital. Mais lorsque l'Ame-Esprit s'est purifiée de ses voiles et, divine de nature, a pris un corps de feu, elle parcourt l'espace entier et abandonne la matière au jugement.

Que veux-tu dire, père ? Tu as dit que le Nous était séparé de l'âme et l'âme du souffle vital, et tu as dit aussi que l'âme était le vêtement du Nous, et le souffle vital le vêtement de l'âme ?

Hermès : Celui qui écoute, mon fils, doit être en union de conscience avec celui qui parle et le suivre dans ses pensées. Son oreille doit même être plus fine et plus rapide que la voix de celui qui parle.

Tous ces voiles, mon fils, se constituent dans le corps terrestre. Car il est impossible au Nous, de par son essence, d'habiter nu un corps terrestre : c'est que le corps terrestre ne peut porter une aussi grande divinité et qu'une Force de cette splendeur et de cette pureté ne peut supporter d'être liée par un attouchement direct à un corps soumis aux passions.

C'est pourquoi l'Esprit s'enveloppe dans les voiles de l'Âme ; l'âme qui, à certains égards, est aussi divine, se fait la servante du souffle vital tandis qu'enfin le souffle vital gouverne la créature.

Lorsque l'Ame-Esprit s'est détachée du corps terrestre, elle s'enveloppe immédiatement du vêtement qui lui est propre, la robe de Feu, impossible à porter tant qu'elle habitait le corps terrestre. Car la terre ne supporte pas le Feu ; une seule étincelle suffirait à la mettre tout entière en flammes. De là vient que la terre est entièrement entourée d'eau comme d'une sphère, pour la protéger, comme un rempart, contre les flammes du Feu.

L'Esprit, la plus rapide de toutes les créations de la pensée divine, a aussi pour corps le plus rapide de tous les éléments : le feu. Car l'esprit, Créateur de toutes choses, utilise le feu comme véhicule pour l'œuvre de la création.

La Pensée universelle crée donc l'Univers. La pensée de l'homme crée seulement ce qui est terrestre. Car si le pouvoir de penser de l'homme n'est pas revêtu de feu, il est incapable de donner l'existence à des choses divines et ses véhicules le retiennent dans les limites de l'humain.

L'âme humaine (non pas n'importe laquelle, mais l'âme vraiment consacrée à Dieu) est dans un certain sens un bon démon, elle est divine. Lorsqu'une telle âme se sépare du corps après avoir suivi le chemin de la véritable piété. (Chemin qui conduit à la naissance du Divin et à l'abstention de tout préjudice et injustice envers le prochain) elle devient une Ame-esprit parfaite.

L'âme impie, au contraire, ne change pas de nature, se réprimande et se punit elle-même, et cherche un nouveau corps terrestre qu'elle puisse habiter ; mais uniquement un corps humain, car aucun autre corps ne saurait abriter une âme humaine. Par décret divin, aucune âme humaine ne doit s'abaisser jusqu'à habiter le corps d'un animal sans raison. Voici en vérité une loi de Dieu qui protège l'âme humaine d'une grande honte.

Mais comment l'âme humaine est-elle châtiée, Père ?

Hermès : y a-t-il, mon fils un châtiment plus grand que l'impiété pour l'âme humaine ? Quel feu plus dévorant que la flamme de l'impiété ? Quelle bête sauvage tue le corps comme l'impiété mutile l'âme ? Ne vois-tu pas quelle souffrance doit endurer l'âme impie lorsque, implorant de l'aide, elle s'écrie : " je brûle, les flammes me dévorent ! Je ne sais ce que je dois dire ou faire ! Moi, misérable, consumée par les vices qui me gouvernent, je ne vois plus rien, je n'entends plus rien !"

Ne sont-ce pas là les cris d'une âme qui subit le châtiment ? Toi, mon fils, tu ne crois tout de même pas, comme la masse, que l'âme après avoir quitté le corps adopte la forme d'un animal ? C'est là une profonde erreur.

L'âme est châtiée de la façon suivante : Quand l'esprit devient démon, il est obligé de prendre un corps de feu pour le service de Dieu ; et quand ce démon entre dans une âme profondément impie, il la flagelle avec le fouet des péchés. Sous cette flagellation, l'âme impie se précipite dans tous les vices humains, tels que meurtres, bassesses, blasphèmes, et violences de toutes sortes.

Cependant, quand l'esprit pénètre dans une âme pleine de piété, il la conduit vers la lumière de la Gnose ; une telle âme n'est jamais lasse de chanter les louanges de Dieu et, en imitation du Père, de faire du bien à tous les hommes par l'acte et la parole de diverses manières.

C'est pourquoi, mon fils, dans tes actions de grâce à Dieu, tu dois prier de recevoir un noble esprit. L'âme s'élève alors vers un bien supérieur et sa chute devient impossible.

Il existe une communauté des âmes : Les âmes des Dieux sont en liaison avec celles des hommes, les âmes des hommes commercent avec celles des êtres sans raison. Les êtres supérieurs sont placés au-dessus des êtres inférieurs, Les dieux au-dessus des hommes, les hommes au-dessus des entités dépourvues de raison. Et Dieu prend soins de tous. Car Il se tient au-dessus de tous ; tous Lui sont inférieurs.

Ainsi donc, le Monde est soumis à Dieu, l'homme au Monde, et les entités dépourvues de raison à l'homme : et Dieu est au-dessus de tout et de tous et englobe tout dans Sa Sollicitude.

Les forces divines se manifestant activement sont les rayons de Son Soleil. Les forces de la nature sont les activités rayonnantes du monde. L'habilité manuelle et le désir de connaissance sont les activités rayonnantes de l'homme.

Les forces de rayonnement divines se manifestent par le Monde et agissent sur l'homme au moyen des rayonnements naturels du monde ; les forces de la nature se manifestent au moyen des éléments ; les hommes au moyen de leur habilité manuelle et de leur désir de connaissance.

L'Univers est gouverné de la même façon, conformément à l'essence de l'Unique, dont l'Esprit pénètre tout.

Il n'est rien de plus sublime et de plus actif que son Esprit, rien qui stimule davantage l'union des hommes avec les dieux, et des dieux avec les hommes. Son Esprit est le Bon Démon. Bienheureuse l'âme tout entière emplie de Lui ; misérable l'âme privée de Lui.

Tat : Que veux-tu dire par là, Père ?

Hermès : penses-tu, mon fils, que toute âme possède l'Esprit du Bien ? Car c'est de cet Esprit que je parle maintenant, et non de l'esprit inférieur cité précédemment, et que la justice divine abaissa.

Sans l'Esprit l'âme ne peut ni s'exprimer ni agir. Souvent l'Esprit s'enfuit, alors l'âme ne voit ni n'entend plus rien ; elle est semblable à un animal sans raison, tant est grand le pouvoir virtuel de l'Esprit. Mais l'Esprit ne supporte aucune âme impuissante à comprendre ; il abandonne celle qui est soumise au corps et que le corps prive ici-bas de sa voix.

Une telle âme, mon fils, ne possède aucun lien avec l'Esprit : on ne peut plus la qualifier d'humaine. Car l'homme est un être divin qui ne saurait être comparé à aucune créature vivant sur terre, mais seulement aux créatures supérieures, les créatures célestes qu'on appelle dieux.

Ou plus justement, si nous osons exprimer la vérité : l'homme qui est un Homme véritable est au-dessus des dieux, il leur est tout au moins parfaitement semblable en pouvoir.

En effet, aucun des dieux célestes ne franchira les limites des cieux pour descendre sur terre. L'homme, cependant, s'élève jusqu'au ciel et embrasse son étendue ; il connaît aussi bien la sublimité des cieux que les choses qui sont en dessous. Il assimile tout avec exactitude, et, par-dessus tout, il n'a pas besoin de quitter la terre pour s'élever dans les cieux. Telle est l'ampleur et l'étendue de ce que sa conscience saisit.

C'est pourquoi, osons le dire : l'homme terrestre est un dieu mortel, le dieu céleste est un homme immortel.

Et c'est pourquoi : tout se manifeste au moyen de ces deux entités : le Monde et l'homme, mais toutes choses émanent de l'Unique.

Consacré au *Noûs*, traduit par Ménard par Intelligence, ce traité est un dialogue philosophique consacré à la nature du *Noûs* et à de hautes considérations sur le monde, la nature, la providence. L'aspect gnostique se manifeste plus particulièrement dans la dernière partie où il est question de l'immortalité de l'âme de l'homme et de la nécessité de chercher à connaître Dieu à travers le monde et le mouvement universel.

XIII. Hermès Trimégiste à Tat : Le Noûs universel ou l'Esprit sanctifiant

Hermès : Le Noûs, ô Tat, procède de l'Être même de Dieu, pour autant que l'on puisse parler de l'Être de Dieu ; quoi qu'il en soit, Seul le Noûs se connaît lui-même intégralement.

C'est pourquoi le Noûs n'est pas distinct de l'Être de Dieu ; il émane de cette Source, comme la lumière émane du Soleil.

Le Noûs des hommes est bon : c'est pourquoi certains hommes sont des dieux ; leur état humain est très proche de l'état divin. Le Bon Démon a donc nommé les dieux, hommes immortels, et les hommes, dieux mortels. Chez les êtres dépourvus de raison, le Noûs est la nature. Là où il y a une âme, il y a un Noûs, de même que partout où il y a la vie, il y a une âme. Mais l'âme des êtres dépourvus de raison n'est que vie sans Noûs. Or le Noûs est le Bienfaiteur des âmes humaines, Il les travaille et les forme en vue du Bien.

Chez les êtres dépourvus de raison, le Noûs agit en accord avec le caractère naturel ; dans les âmes des hommes, cependant, Il agit en opposition.

Souffrance et désir tourmentent l'âme dès son entrée dans le corps ; en effet souffrance et désir se répandent dans le corps densifié comme un feu, où sombre l'âme, submergée.

Si le Noûs peut prendre la direction de l'âme, il projette sa lumière sur elle et s'oppose ainsi à ses penchants naturels. De même qu'un bon médecin cautérise ou retranche du corps ce qui est malade, ainsi le Noûs fait souffrir l'âme, en extirpant la convoitise, cause de son état morbide.

La grande maladie de l'âme provient de ce qu'elle renie Dieu, de là son penser erroné qui fait naître le mal sans rien susciter de bon. C'est pourquoi, en combattant la maladie, le Noûs redonne le Bien à l'âme comme le médecin rend la santé au corps.

Les âmes humaines que ne guide pas le Noûs sont dans la même situation que les animaux dépourvus de raison. En effet, le Noûs agit en accord avec elles et laisse libre cours à leurs désirs, dont la violence les entraîne et les maintient dénuées de raison. Ainsi, comme les êtres dépourvus de raison, ne cessent-elles de s'abandonner à leurs

passions et convoitises débridées, et elles ne sont jamais rassasiées de leurs péchés ; or les effets déraisonnables des passions et des désirs sont un mal incommensurable.

Dieu a placé ces âmes sous l'implacable rigueur de la Loi, afin qu'elles deviennent conscientes de leur méchanceté.

Tat : Tout cela, ô Père, n'est-il pas en contradiction avec ce que tu m'as déjà dit du Destin ? Si un homme est prédestiné à commettre adultère, sacrilège ou tout autre crime, sera-t-il donc puni alors qu'il n'agit que sous l'impérieuse contrainte de la Fatalité ?

Hermès : Tout, mon fils, est l'œuvre du Destin et rien de ce qui concerne les choses matérielles, ni bien ni mal, n'advient en dehors de lui. C'est également par le Destin que quiconque accomplit le beau et le bien en éprouve les conséquences ; c'est pourquoi chacun agit et acquiert l'expérience selon la nature de ses actes.

Mais laissons le péché et le Destin, dont nous nous sommes déjà entretenus. Parlons maintenant du Noûs : de ses pouvoirs, de la façon dont il opère différemment dans les hommes et dans les êtres dépourvus de raison, chez qui ses effets bienfaisants ne peuvent se manifester tandis qu'Il éteint les passions et les désirs des hommes. Parmi ces derniers, il faut distinguer ceux qui possèdent le Noûs et ceux qui n'y sont pas reliés. Tous les hommes sont soumis au destin, soumis à la naissance et au changement, qui en sont le commencement et la fin.

Tous les hommes subissent donc les impératifs de leur destinée, mais ceux qui suivent la raison et que guide le Noûs ne les subissent pas de la même façon ; comme ils se sont détachés de ce qui est mauvais, ils ne les éprouvent pas comme un mal.

Tat : Que veux-tu donc dire, Père : celui qui commet l'adultère n'est-il pas mauvais ? Le meurtrier n'est-il pas mauvais ? Et tous les autres non plus ?

Hermès : Mon fils, celui qui a la raison pour guide connaîtra la souffrance liée à l'adultère et à la mort comme l'adultère et le meurtrier bien qu'il ne commette ni adultère ni meurtre. Il est impossible d'échapper au changement non plus qu'à la naissance : mais qui possède le Noûs peut se libérer du mal.

C'est pourquoi, mon fils, j'ai écouté de tout temps la parole du bon Démon. S'il l'avait écrite, il aurait rendu un grand service au genre humain. Car Lui seul, mon fils, pénétrant toutes choses comme Fils unique de Dieu, a prononcé des paroles véritablement divines. Ainsi je l'entendis une fois dire que tout le créé est un, en particulier les êtres incarnés, dotés d'intelligence, et que nous vivons d'une force potentielle, d'une force active, et du principe d'éternité. C'est pourquoi le Noûs est bon, de même que l'âme qui en émane.

En conséquence, les choses de l'Esprit ne sont divisées, et le Noûs, qui est l'âme de Dieu et règne sur toutes choses, peut accomplir ce qu'Il veut. Réfléchis à cela, et rapporte ce que je viens de dire à la question que tu m'as posée auparavant sur le Destin et le Noûs. Si tu renonces à la vaine polémique, tu comprendras, mon fils, que

le Noûs, l'Âme de Dieu, règne en vérité sur tout : sur le Destin, sur la loi, sur le reste, et que rien ne Lui est impossible ; il peut soustraire l'âme humaine au Destin, comme l'y soumettre si elle manque à son devoir. Telles sont les excellentes paroles qu'a prononcées le Bon Démon.

Tat : Ce sont des paroles divines, vraies et lumineuses, Père. Mais veuille encore m'éclairer sur ce qui suit : Tu as dit que le Noûs des êtres dépourvus de raison agit selon leur nature et en accord avec leurs instincts. Je pense que l'instinct des êtres dépourvus de raison est passion (pathos). Si le Noûs opère en accord avec les instincts et que ce sont là des passions, le Noûs ne devient-il pas lui aussi passion, puisqu'il est affecté par le pathos ?

Hermès : Très bien, mon fils, Ta question est subtile, et il est juste que j'y réponde. Tout ce qui, dans le corps, est immatériel est soumis au pathos (souffrance) et est, au sens strict, lui-même passion (pathos). Tout ce qui engendre le mouvement est immatériel. Tout ce qui est mû est corps. L'immatériel est lui-même mû par le Noûs. et ce mouvement est passion (pathos). Les deux sont donc soumis à la souffrance (pathos), aussi bien ce qui engendre le mouvement que ce qui est mû, le premier parce qu'il impose le mouvement, le deuxième parce qu'il est soumis à l'impulsion du mouvement. Lorsque le Noûs se détache du corps, il se détache aussi de la souffrance (pathos, passion). Il vaut peut-être mieux dire, mon fils, que rien n'est sans pathos (souffrance), que tout y est soumis. Le terme "pathos" (souffrance) ne correspond en rien à "souffrance subie". Le premier concept est actif, le second est passif. Les corps ont aussi une activité propre. Ou ils sont sans mouvement, ou ils sont mus. Dans les deux cas, il y a pathos (souffrance).

L'immatériel, toujours poussé à l'action, est par conséquent soumis à la souffrance. Mais ne te laisse pas tromper par ces mots : force active et pathos (souffrance) sont une seule et même chose. Mais rien n'empêche d'employer le terme le plus exact et le plus approprié.

Tat : Père, Ton explication est très claire.

Hermès : Pense ensuite, mon fils, que c'est à l'homme seul parmi les êtres mortels que Dieu a fait un double don : le Noûs et la Parole, lesquels équivalent à l'immortalité. Si l'homme emploie ces deux dons de la juste manière, il ne différera en rien des immortels. Mieux, il se libérera du corps et sera, par ces dons, admis au rang des dieux et des bienheureux.

Tat : N'y a-t-il pas d'autres êtres vivants qui utilisent la parole, Père ?

Hermès : Ils disposent seulement du son, de la voix. La Parole, le langage, diffère beaucoup de la voix, car tous les hommes ont en commun la Parole, mais chaque être vivant a sa propre voix, ou son.

Tat : Mais la langue des hommes ne diffère-t-elle pas selon les peuples ?

Hermès : Les langues diffèrent en effet, mon fils, mais l'humanité est une. La Parole aussi est une. Lorsqu'elle est traduite d'une langue dans une autre, elle demeure la

même, aussi bien en Égypte, en Asie ou en Grèce. Il me semble, mon fils, que tu ne comprends pas encore la merveille et la puissante signification de la Parole. Le Dieu bienheureux, le Bon Démon, a dit que l'âme est dans le corps, que le Nous est dans l'âme, que la Parole est dans le Nous, et que Dieu est le Père de tout. La Parole est donc l'Image et le Nous de Dieu, le corps est l'image de l'Idée et l'Idée est l'image de l'âme.

Ainsi ce que la matière a de plus subtil est l'air (l'éther), ce que l'air a de plus subtil est l'âme, ce que l'âme a de plus subtil est le Nous, et ce que le Nous a de plus subtil est Dieu.

Dieu entoure et pénètre tout, le Nous entoure l'âme, l'âme entoure l'air (l'éther), l'air entoure la matière.

Le Destin, la Providence et la Nature sont des instruments de l'Ordre cosmique et de l'ordonnance de la matière. Tout ce qui est doté d'esprit est principe, et le principe de toute chose est identique. Cependant, chacun des corps qui compose l'Univers est multiple par nature : la caractéristique des corps composés est de conserver invariablement leur essence tandis qu'ils passent d'une forme dans l'autre.

De plus, les corps composés ont un nombre qui leur est propre. Sans ce nombre rien ne pourrait être constitué, ni assemblé, ni dissocié ; les unités engendrent le nombre qui rend ces corps multiples, et quand le nombre se décompose, elles réabsorbent les parties constituantes, tandis que la matière demeure simple et une.

Eh bien, ce Monde entier, cette grande Divinité à l'image de Celui qui est encore plus grand, qui ne fait qu'un avec Lui et qui garde l'Ordre et la Volonté du Père, est la plénitude de la vie. Il n'est rien en Lui, soit dans sa totalité, soit en une seule de ses parties, qui n'ait la vie, et cela tout au long de la marche de retour séculaire que le Père a ordonnée. Dans le monde, il n'y eut jamais, il n'y a pas et il ne saurait y avoir une chose comme la mort.

Car le Père veut que le Monde soit vivant aussi longtemps qu'il conserve sa cohésion ; c'est pourquoi il est nécessairement Dieu.

Comment serait-il possible, mon fils, qu'existât en Dieu, en Lui qui est l'image de l'Univers, en Lui qui est plénitude de la vie, une chose comme la mort ? Car la mort est décomposition, et la décomposition, anéantissement. Comment penser qu'une partie de ce qui est incorruptible puisse se décomposer, ou que quelque chose de Dieu puisse être anéanti ?

Tat : Père, les êtres vivants qui sont en Lui et une partie de Lui, ne meurent-ils pourtant pas ?

Hermès : ne t'exprime pas ainsi, mon fils, car ce serait te méprendre sur les faits. Les êtres vivants ne meurent pas, mais leurs corps, qui sont composés, se dissocient. Cette dissociation n'est pas la mort mais la fin d'une cohésion. En réalité cette décomposition ne signifie pas destruction mais possibilité d'un avenir nouveau, d'un

renouvellement. Car quelle est la force active de la vie ? N'est-ce pas le mouvement ? Et qu'y a-t-il qui soit sans mouvement sur terre ? Rien, mon fils.

Tat : Mais alors, tu ne considères pas la Terre comme sans mouvement, Père ?

Hermès : Non, mon fils ; elle seule est à la fois multiple dans son mouvement et pourtant durable. Ne serait-il pas risible de supposer que la Mère nourricière de l'Univers, qui fait naître et croître toute chose, soit sans mouvement ?

Car sans mouvement rien ne peut naître. Il est insensé de demander, comme tu le fais, si la quatrième partie du Monde est active, car un corps sans mouvement ne signifie rien d'autre qu'un corps inactif.

Sache donc, mon fils que tout ce qui est dans le monde, absolument tout, est mû, soit pour croître, soit pour décroître. Ce qui est en mouvement vit, et la sainte Loi veut que rien de ce qui vit ne demeure semblable à lui-même, donc ne reste inchangé. Car, vu dans sa totalité, le monde est sans mouvement, mais toutes ses créations changent, sans toutefois périr ou être anéanties ; ce sont les mots, les noms qui jettent l'homme dans la confusion et l'inquiétude.

Car la vie n'est pas naissance mais conscience, et le changement n'est pas mort mais oubli.

Considéré ainsi, tout est immortel : la matière, la vie, le souffle, l'âme, l'esprit, l'intelligence, l'instinct, tout ce qui constitue chaque être vivant.

En ce sens, chaque être vivant est immortel, mais plus que tout autre, celui qui est en état de recevoir Dieu et de s'unir à Lui. Car c'est le seul parmi les êtres vivants avec lequel la Divinité commerce. Elle lui prédit l'avenir de diverses façons, la nuit par les songes, le jour par des signes : par les oiseaux, les entrailles, l'air, le chêne, de sorte qu'il est donné à l'homme de connaître le passé, le présent et l'avenir.

Sois attentif aussi, mon fils, au fait que chaque être vivant ne séjourne que dans une partie du monde : les habitants de l'eau, dans l'eau, ceux de la terre, sur la terre ferme, les bêtes ailées, dans l'air. L'homme cependant, a commerce avec tous les éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu, et même le ciel. Il entre en contact avec lui et le perçoit avec une connaissance et une compréhension croissantes.

Dieu entoure et pénètre tout, car Il est Lui-même aussi bien la force active que la force passive de l'Univers. C'est pourquoi il n'est point difficile de Le comprendre.

Si tu souhaites approcher Dieu en pensée, alors contemple l'ordre du monde et sa beauté. Contemple la nécessité de tout ce que tu perçois ainsi, et la Providence qui règne sur le passé et le présent. Vois comme la matière est pleine de vie, et comment le mouvement de cette Divinité ineffable ouvre en tout ce qui est beau et bon : dieux, démons, hommes.

Tat : Mais ce sont là les effets d'une force, Père !

Hermès : Si ce sont seulement les effets d'une force, mon fils, alors, qui donc la met en ouvre. Une quelconque divinité ? Ne vois-tu pas que, de même que le ciel, la terre,

l'eau et l'air sont des parties du monde, de même la vie et l'immortalité, le sang, le destin, la providence, la nature, l'âme, l'esprit sont des aspects de Dieu, et que la pérennité de tout ceci est nommée Bien. Il n'est donc rien, ni dans le présent, ni dans le passé, où Dieu ne soit présent.

Tat : Dieu est-il dans la matière, père ?

Hermès : Si la matière existait en dehors de Dieu, mon fils, quelle place voudrais-tu lui donner ? Car tant qu'elle n'aurait pas été mise en activité, que serait-elle d'autre qu'une masse confuse ? Et si elle doit être mise en activité, par qui le serait-elle ? Car nous avons dit que les forces actives sont les créations de Dieu. De qui tous les êtres vivants reçoivent-ils la vie ? À qui les immortels doivent-ils leur immortalité ? Qui provoque le changement de tous ce qui est changeant ?

Que tu parles de la matière, ou du corps, ou du principe des choses, sache que ce sont-là des effets de la Force de Dieu ; l'effet de la force dans la matière forme la matérialité ; l'effet de la force dans les corps forme le corporel ; l'effet de la force dans le principe, détermine l'essence. Tout ceci est dieu, l'Univers.

Il n'est rien dans l'Univers qui ne soit Dieu. C'est pourquoi les concepts de grandeur, de lieu, de propriété, de forme ou de temps ne permettent pas de décrire Dieu ; car Dieu est l'Univers et, en tant que tel, il est tout et renferme tout. Adore cette parole, mon fils et vénère-la : il n'y a qu'une seule religion, qu'une seule façon de servir et d'honorer Dieu, c'est de ne pas faire le mal.

La traduction exacte du titre grec de ce traité est : « D'Hermès Trismégiste à son fils Tat, sur la montagne discours secret (ou caché), au sujet de la renaissance (*palingénésie*) et de la règle du silence ». C'est un dialogue de caractère initiatique par lequel une doctrine secrète est transmise de père à fils ou de maître à disciple. Le passage (ou mieux, la descente) de la montagne auquel fait allusion Tat dans l'ouverture du dialogue pourrait sembler justifier le titre, car le dialogue ne paraît pas se passer sur une montagne. On a pu voir là une influence du sermon de Jésus sur la montagne, laquelle, en l'occurrence, n'était jamais qu'une petite colline dominant la rive nord du lac Tibériade. Comme le suggère le père Festugière, il faudrait peut-être mieux y voir l'influence d'une tradition par ailleurs attestée dans laquelle les révélations se font sur une montagne. Celle que reçut Moïse sur le mont Sinaï est la plus connue, mais on peut aussi bien évoquer Zarathoustra dont la manière de prêcher (en Iran oriental) sur une montagne est évoquée aussi bien par Porphyre dans son traité sur *l'Antre des Nymphes* que Dion Chrysostome dans l'un de ses Discours. Le titre résume parfaitement le contenu du dialogue.

Le cours du dialogue est interrompu par un hymne à la gloire de Dieu, seigneur de la Création, auquel a été donné le titre (pense-t-on par le compilateur du corpus) *d'Hymnodie secrète*. On a pu noter les réminiscences bibliques, et il est vrai que, dans son aspect formel et dans son expression littéraire, cet hymne n'est pas sans rappeler certains *Psaumes*.

XIV. Entretien secret sur la montagne traitant de la renaissance et de la promesse de silence

Tat : dans ton discours général, Père, tu t'es exprimé comme par énigmes et de façon voilée en parlant de la nature divine. Tu ne m'en as rien révélé, disant que personne ne peut être sauvé s'il n'est rené.

Mais après les paroles que tu as prononcées en descendant de la montagne, alors qu'en te suppliant je t'interrogeais sur l'enseignement de la renaissance afin que je l'apprenne (car c'est le seul point de l'enseignement que j'ignore), tu m'as promis de me le transmettre dès que je serai détaché du monde.

Maintenant je l'ai fait et me suis intérieurement fortifié contre l'illusion du monde. Dès lors daigne donc compléter ce qui me manque, comme tu me l'as promis, et m'instruire sur la renaissance, soit en paroles, soit comme mystère. Car je ne sais, ô Trimégiste, ni de quelle matrice ni de quelle semence naît l'homme véritable.

Hermès : De la Sagesse qui pense dans le silence, et de la semence qui est l'Unique Bien, mon fils.

Tat : Qui la sème donc, Père ? Car cela m'est totalement incompréhensible.

Hermès : La Volonté de Dieu, mon fils.

Tat : Et quelle est la nature de celui qui vient à naître, Père ? Car il n'aura part ni à mon être terrestre ni à mon penser cérébral.

Hermès : Il renaîtra tout autre. Il sera dieu, un fils de Dieu, tout en tout, et doté de l'ensemble des pouvoirs.

Tat : Tu me parles par énigmes, Père, et non comme un père à son fils.

Hermès : De telles choses ne s'enseignent pas, mon fils. Mais si Dieu le veut, Il t'en fera lui-même ressouvenir.

Tat : Ce que tu me dis, Père, dépasse ma compréhension et me fait violence. C'est pourquoi je n'ai sur ce sujet que cette juste réponse : " Je suis un fils étranger à la race de son père !" Cesse de me repousser, Père, car je suis ton fils légitime ; explique-moi en détail de quelle manière s'opère la renaissance.

Hermès : Que te dirai-je, mon fils ? Seulement ceci : Quand je perçus en moi-même une vision indéfinie suscitée par la miséricorde de Dieu, je sortis de moi-même pour me fondre en un corps immortel. Ainsi je ne suis plus celui que je fus un jour, mais j'ai été façonné par l'Ame-Esprit. Or cela ne s'enseigne, ni ne se perçoit avec l'élément matériel permettant à l'homme de voir ici-bas. Voilà pourquoi je ne me soucie plus maintenant de la forme composée qui fut un jour la mienne. Je n'ai plus ni couleur, ni sens, ni mesure : tout ceci m'est étranger.

Tu me vois à présent avec tes yeux, mon fils, mais ce que je suis, tu ne saurais le comprendre en me regardant et voyant avec les yeux du corps. En fait, avec ces yeux-là tu ne vois pas, mon fils !

Tat : Tu m'as mis dans une grande confusion et rendu très perplexe, Père, car à présent je ne me vois même plus moi-même !

Hermès : Dieu t'accorde, mon fils, de sortir aussi de toi-même, comme ceux qui rêvent en dormant mais, dans ton cas, sans dormir.

Tat : Dis-moi encore ceci : qui est celui qui opère la renaissance ?

Hermès : Le Fils de Dieu, l'Homme unique, selon la Volonté de Dieu.

Tat : Maintenant, Père, tu me laisses vraiment muet, car à présent je ne comprends plus rien : en effet, je te vois toujours avec la même forme corporelle, avec la même apparence extérieure.

Hermès : Tu fais une erreur là aussi, car la forme mortelle change de jour en jour. Irréelle comme elle est, elle change au cours du temps, augmentant ou diminuant.

Tat : Mais qu'est-ce qui est vrai et réel, Trimégiste ?

Hermès : Ce qui n'est pas souillé, mon fils, ce qui est illimité, sans couleur, immuable, nu, sans forme, rayonnant, qui seul sonde soi-même, le Bien inaltérable, l'Incorporel.

Tat : Cela dépasse mon entendement, Père. Je pensais que tu m'avais rendu sage. Mais toutes ces notions bloquent ma compréhension.

Hermès : Il en est ainsi, mon fils, de ce qui se dirige vers le haut comme le feu, ou vers le bas comme la terre, ou s'écoule comme l'eau, ou souffle à travers l'Univers entier comme l'air. Mais comment saurais-tu percevoir par les sens ce qui n'est ni ferme, ni fluide, qui ne peut être ni rassemblé ni saisi, et se conçoit seulement par son pouvoir et par sa force active, chose qui n'est possible qu'à celui qui à une vue profonde de la naissance de Dieu ?

Tat : N'en suis-je donc pas capable, Père ?

Hermès : Je ne veux pas dire cela, mon fils. Mais rentre en toi-même et cela viendra. Désire-le et cela arrivera. Ramène au silence les activités sensorielles du corps, et la naissance du Divin se réalisera. Purifie-toi des châtiments irraisonnés de la matière.

Tat : Ai-je en moi des tortionnaires, Père ?

Hermès : Et ils sont en grand nombre, mon fils, un nombre hallucinant !

Tat : Je ne les connais pas, Père.

Hermès : Cette ignorance elle-même est le premier châtiment, mon fils, le deuxième est le chagrin et la souffrance, le troisième, le manque de mesure, le quatrième, la convoitise, le cinquième, l'injustice, le sixième, l'avarice, le septième, la fausseté, le huitième, la jalousie, le neuvième la ruse, le dixième la colère, le onzième, l'irréflexion, le douzième la méchanceté. Ces châtiments sont au nombre de douze, à la suite desquels s'en trouvent beaucoup d'autres qui, dans la prison du corps, contraignent l'homme, en raison de sa nature, à souffrir de l'activité des sens. Lorsque Dieu a pitié de quelqu'un, ces châtiments diminuent cependant, encore que ce ne soit pas complètement. Et c'est cela qui explique la nature et le sens de la renaissance !

Fais maintenant silence, mon fils, écoute avec respect et reconnaissance. La miséricorde divine ne tardera pas à devenir notre partage.

Réjouis-toi, mon fils, maintenant les Forces de Dieu te purifient pleinement pour la liaison avec les éléments de la Parole. La Connaissance de Dieu nous parvient et par elle l'ignorance est repoussée. La Gnose de la joie nous parvient et par elle la souffrance fuit. La Force que j'évoque après la Joie est l'Humilité. O Force merveilleuse ! Recevons-la dans l'allégresse, mon fils : vois comme en venant elle chasse le manque de mesure ! En quatrième lieu, je nomme la Maîtrise de soi, la Force qui s'oppose à la convoitise. Et cette étape, mon fils, est le soutien de l'honnêteté : car vois comme sans tarder elle repousse l'injustice. Ainsi nous devenons justes maintenant que l'injustice a disparu. La sixième Force que j'appelle sur nous est celle qui lutte contre l'avarice, à savoir la Bonté, qui se transmet aux autres. Et lorsque la fausseté a disparu, j'évoque encore la Vérité : car la jalousie s'écarte alors de nous et le Bien, accompagné de la Vie et de la Lumière, suit la Vérité ; et aucun châtiment de l'obscurité ne nous affecte plus ; repoussés, en effet, ils fuient à la hâte.

À présent, mon fils, tu connais la façon dont s'opère la Renaissance : la venue des dix aspects accomplit la naissance spirituelle et dissipe les douze aspects ; ainsi sommes-nous divinisés par le processus de cette naissance.

Tat : À présent que, selon les dispositions divines, j'en suis venu à la contemplation, ces choses ne me deviennent pas visibles par la vision ordinaire, mais grâce au pouvoir des forces reçues. Je suis dans le ciel, sur la terre, dans l'eau, dans l'air. Je suis dans les animaux et dans les plantes. Avant, pendant et après le stade prénatal, oui, partout ! Mais dis-moi encore ceci : comment les dix Forces repoussent-elles les châtements de l'obscurité, qui sont au nombre de douze ? De quelle manière cela se passe-t-il, Trimègiste ?

Hermès : Cette tente que nous avons quittée, est constituée par le Cercle du Zodiaque, qui à son tour comprend douze éléments : c'est une seule nature mais multiforme selon la représentation que s'en fait la pensée trompeuse de l'homme.

Parmi ces châtements, il y en a, mon fils, qui se manifestent ensemble. Ainsi la précipitation et l'irréflexion sont inséparables de la colère. On ne peut même pas les distinguer. Il est donc compréhensible et logique qu'ils disparaissent ensemble quand ils sont chassés par les dix Forces. Car ce sont ces dix Forces, mon fils, qui donnent naissance à l'Âme. La Vie et la Lumière sont unies. Ainsi, de l'Esprit, naît le Nombre de l'Unité. Or, selon la raison, l'Unité contient la Décade, et la Décade, l'Unité.

Tat : Père, je vois dans l'Ame-Esprit l'Univers entier et moi-même !

Hermès : C'est cela la renaissance, mon fils, on ne peut s'en faire aucune représentation tridimensionnelle. Tu connais et ressens cela maintenant grâce à l'Entretien sur la renaissance que j'ai écrit à ton seul profit, en sorte d'en faire part, non à la foule, mais uniquement à ceux que Dieu a choisis.

Tat : Dis-moi, Père, ce nouveau corps composé des dix Forces se désagrège-t-il jamais ?

Hermès : Tais-toi, ne dis pas des choses impossibles, car ainsi tu pêcherais et troublerais l'œil de l'Ame-Esprit. Le corps physique doté de sens est très éloigné de celui de la naissance divine fondamentale. Le premier se désagrège, le second est incorruptible ; le premier est mortel, le second est immortel. Ne sais-tu pas que tu es devenu un dieu, un fils de l'Unique, comme moi ?

Tat : Père, j'aimerais entendre le Chant de louange que, d'après ce que tu m'as rapporté, tu entendis les Puissances chanter lorsque tu atteignis l'ogdoade (Ogdoade signifie huitième ; c'est la phase de la rentrée en Dieu, l'Etre-Esprit absolu).

Hermès : conformément à ce que dévoila Pymandre dans l'Ogdoade, j'agréa ta hâte d'abattre cette tente, car à présent tu es pur. Pymandre, l'Esprit, ne m'a rien révélé de plus que ce que j'ai écrit, sachant bien que je suis en état de tout comprendre ; d'entendre et de voir tout ce que je désire ; et il m'a ordonné de faire tout ce qui est bien. C'est pourquoi les Forces qui sont en moi chantent en tout.

Tat : Père, moi aussi j'aimerais entendre et connaître tout cela.

Hermès : Alors soit silencieux, mon fils, et entends ce Chant de louange si à propos, l'Hymne de la Renaissance - Ce n'était pas mon intention de le faire ainsi connaître sans plus, excepté à toi qui es parvenu au terme de cette initiation. Ce Chant de

louange ne s'enseigne pas, il reste caché dans le silence. Place-toi donc dans un lieu à ciel ouvert, tourne ton regard vers le vent du sud, après le coucher du soleil, et là, adore ; fais de même au lever du soleil mais tourné vers l'orient. Et Maintenant, silence, mon fils.

LE CHANT DE LOUANGE SECRET : LA FORMULE SACRÉE.

" Que toute nature du cosmos écoute ce Chant de louange ! Ouvre-toi, ô terre ! Que les eaux du ciel ouvrent leurs sources à l'écoute de ma voix ! Restez immobiles, vous les arbres ! Car je veux chanter et louer le Seigneur de la Création, le Tout l'Unique ! Ouvrez-vous, cieus ! Vents, apaisez-vous ! Afin que l'immortel Cycle de Dieu puisse recevoir ma parole.

Car je vais chanter la Louange de Celui qui a créé l'Univers entier ; Qui a indiqué sa place à la terre et suspendu le firmament ; Qui a ordonné à l'eau douce de sortir de l'océan et de se répandre sur la terre habitée et inhabitée, au service de l'existence et pour la survie des hommes ; Qui a ordonné au feu de briller pour tout usage que voudraient en faire les dieux et les hommes. Rassemblons-nous pour chanter les louanges de Celui qui est élevé au-dessus de tous les cieus, le Créateur de la nature entière. Il est l'œil de l'Esprit : qu'à Lui soit la louange de toutes les Forces.

O vous, Forces qui êtes en moi : chantez la louange de l'Unique et du Tout ; chantez selon ma volonté, ô vous Forces qui êtes en moi. Gnose, ô sainte Connaissance de Dieu, par Toi illuminé, il m'est donné de chanter la Lumière du savoir et de me réjouir dans la joie de l'Ame-Esprit. O vous, toutes les Forces, chantez avec moi ce Chant de louange ! Et toi, ô Humilité, et toi, justice en moi, chantez pour moi ce qui est juste. O amour du Tout en moi, chante en moi le Tout. O vérité, loue la Vérité. O bonté, loue le Bien.

De Toi, ô Vie et Lumière, vient le Chant de Louange, et vers Toi il retourne. Je Te remercie, Père, qui manifeste les Puissances. Je Te remercie, Père, Toi qui pousse à l'action tout ce qui est potentiel. Ta Parole chante pour moi Ta Louange. Reçois par moi le Tout, en tant que Parole, en tant qu'offrande de la Parole.

Entends ce que proclament les Forces qui sont en moi : elles célèbrent le Tout, elles accomplissent Ta Volonté. Ta Volonté émane de Toi et Tout retourne à Toi. Reçois de tous l'offrande de la Parole !

Sauve le Tout qui est en nous. Illumine-nous, ô Vie, Lumière, Souffle, Dieu ! Car l'Ame-Esprit est le gardien de Ta Parole !

O Porteur de l'Esprit, ô Démiurge, Tu es Dieu ! L'homme qui T'appartient le proclame par le feu, par l'air, par la terre, par l'eau, par l'Esprit, par Tes créatures. J'ai reçu de Toi ce Chant de louange de l'Éternité comme j'ai trouvé, par Ta Volonté, le repos que je cherchais."

Tat : J'ai vu comment, par ta volonté, ce Chant de louange doit s'exprimer, Père, Et maintenant je l'exprime également dans le monde qui est le mien.

Hermès : Dis, mon fils, dans le monde essentiel, c'est-à-dire le monde divin.

Tat : Oui, dans le monde essentiel, Père, j'ai ce pouvoir. Par ton Chant de louange et l'expression de ta gratitude, l'illumination de mon Ame-Esprit est devenue parfaite. Maintenant je veux moi aussi rendre grâce à Dieu du plus profond de mon être.

Hermès : En cela ne soit pas imprudent, mon fils.

Tat : Entends, Père, ce que je dis dans l'Ame-Esprit : " A Toi, ô premier artisan de la Renaissance, à Toi, mon Dieu, je fais, moi Tat, l'Offrande de la Parole. O Dieu, Toi Père, Toi Seigneur, Toi Esprit : accepte de moi l'offrande que tu désires de moi. Car tout (le processus entier de la Renaissance) s'accomplit conformément à Ta Volonté."

Hermès : Mon fils, tu offres ainsi à Dieu, le père de toutes choses, une offrande qui lui est agréable. Mais ajoute ceci encore : par la Parole !

Tat : Je te remercie, Père, des conseils que tu m'as donnés.

Hermès : Je me réjouis, mon fils, de ce que tu aies gagné les bons fruits de la Vérité, une récolte immortelle assurément ! Promets-moi, maintenant que tu as appris cela de moi, d'observer le silence concernant ce merveilleux pouvoir et de ne transmettre à personne la manière dont s'accomplit la renaissance, afin que nous ne soyons pas comptés parmi ceux qui profanent l'Enseignement. Qu'il soit suffisant que nous l'ayons tous deux faits nôtre : moi en parlant, toi en écoutant. Dans la Lumière de l'Esprit tu te connais maintenant toi-même ; toi-même et notre Père à tous deux.

Ce traité se présente comme une lettre adressée par Hermès à son fils Tat. Son titre, *euphronéin*, traduit ici par « Sagesse », signifie plus précisément « santé de l'âme » ou « âme heureuse », et ne paraît pas idoine. En effet, on en attendrait une édification morale, des conseils pour une vie heureuse selon l'acception philosophique, alors qu'il se réduit à un enseignement sur Dieu en tant que créateur et père. Création de Dieu, les êtres sont à l'origine bons et beaux. C'est la durée des choses qui est cause de leur encrassement, c'est-à-dire du mal, comme vient la rouille dont le forgeron n'est pas responsable. Ainsi est résolu d'une manière simplificatrice le problème du mal et de ses rapports avec le créateur.

Il clôt le premier livre. Les *autres* traités *constituant le Corpus Hermeticum* ont été reportés par Ménard au livre IV.

XV. Hermès Trimégiste à Asclepios : Du penser juste

Hermès : Comme mon fils Tat, durant ton absence, désira recevoir des éclaircissements sur la nature de l'Univers, et ne voulut pas me permettre de différer son instruction (en effet, c'est mon fils et un jeune élève récemment parvenu à la connaissance des choses), j'ai été contraint de m'y attarder avec force détails afin de lui rendre l'Enseignement plus accessible.

Mais pour toi j'ai choisi les principaux chapitres de ce qui a été dit et les ai composés sur un mode plus mystique, eu égard à ton âge et à la connaissance de la nature des choses que tu as acquise.

Si toutes les choses qui se manifestent viennent à l'existence, ou y sont venues, non d'elles-mêmes mais par un autre ; et si toutes les choses venues à l'existence sont différentes et dissemblables, et doivent leur naissance à un autre, il existe bien quelqu'un qui soit leur Créateur. Mais ce dernier n'est lui-même pas né ; on dit qu'il était avant tout le créé. Car ce qui est créé naît d'un Autre, comme je l'ai dit, donc rien ne peut être avant que tout ne vienne à l'existence, excepté Cela même qui n'est jamais né : le Créateur.

Ce dernier est aussi le plus puissant et Il est l'Unique. Lui seul est véritablement sage en tout puisque rien n'existait avant Lui. Car Il est le Premier, aussi bien dans l'ordre numérique que par la grandeur, par la différence qui existe entre Lui et toutes les créatures, et par la continuité de Sa Création. En outre toutes les créatures sont visibles ; lui seul est invisible. C'est précisément pourquoi Il crée ; pour Se rendre Lui-même visible ! C'est ainsi qu'Il crée sans arrêt, et de la sorte Se rend visible.

Il faut penser ainsi, et de cette pensée en arriver à l'émerveillement, et s'estimer bienheureux d'avoir appris à connaître le Père. Qu'y a-t-il en effet de plus merveilleux qu'un Père véritable ? Qui est-Il et comment apprendre à le connaître ? Est-il juste de Lui donner seulement le nom de Dieu ? Ne Lui faudrait-il pas aussi celui de Créateur ?

De Père ? Ou peut-être les trois ? Créateur, par son activité ? Père, par sa Bonté ? Car Il est puissant, vu la diversité des choses manifestées ; et actif, puisqu'en effet tout vient à l'existence par Lui.

Sans ambages ni jeux de mots interminables, nous devons distinguer le créé et le Créateur ; car entre eux n'existe ni intermédiaire, ni tiers.

Distingue-les donc toujours, dans tout ce que tu comprends et apprends, et sois convaincu qu'ils contiennent et renferment tout. Ne laisse aucun doute s'insinuer en toi à ce propos : ni en ce qui concerne les choses qui sont au-dessus ou celles qui sont en dessous, ni au sujet des choses divines, ni quant à ce qui est changeant, ou appartient aux choses cachées. Tout ce qui existe se résume à ces deux : le créé et le Créateur, et rien ne peut les séparer, car le Créateur n'existe pas sans création. Chacun est ce qu'indique le mot et rien d'autre. C'est pourquoi on ne peut pas plus séparer l'un de l'autre que lui-même.

Si le Créateur est uniquement la fonction, simple, pure, non-composée, Il doit être nécessairement identique à Lui-même, car la création du Créateur est la naissance d'un état d'être, et ce qui est engendré ne peut exister comme s'étend engendré lui-même. Une création doit donc nécessairement être engendrée par un Autre : sans Créateur donc, rien n'est manifesté et rien n'existe. Si le Créateur et la créature sont séparés, chacun d'eux perd son identité propre, privé qu'il est de son complément. Si donc on reconnaît que la réalité se résume à ces deux, le Créateur et la création, on reconnaît qu'ils forment une unité de fait qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre : d'abord il y a la Divinité créatrice ; ensuite vient le créé, quel qu'il soit.

Ne craint pas que la distinction que j'ai faite diminue le respect dû à Dieu ou à sa gloire. Car il n'est pour Lui qu'une seule gloire : amener tous les êtres à la vie. Créer, donner forme et vie, tel est, à vrai dire, le Corps de Dieu. Ne crois jamais que le Créateur ait ordonné quelque chose de mauvais ou de laid. Car le mauvais et le laid sont des aspects indissolublement liés à la génération, comme la rouille l'est au fer et l'impureté au corps. Ce n'est pas le forgeron qui a fait la rouille, ce ne sont pas les parents qui ont causé la souillure du corps, ce n'est pas Dieu non plus qui a créé le mal. C'est l'usage, l'usure des choses créées qui produit l'effet annexe du mal. Et c'est précisément pour purifier le créé que Dieu a établi le changement.

Si n'importe quel peintre peut représenter le ciel et les dieux, la terre et la mer, l'homme et les animaux ainsi que les choses inanimées, Dieu ne serait pas capable de créer tout cela ! Quelle déraison, quelle ignorance de penser cela de Dieu ! Ceux qui ont de telles idées éprouvent les choses les plus étranges. Car alors qu'ils prétendent louer Dieu et Lui témoigner leur respect, ils refusent de Le reconnaître comme le Créateur de toutes choses et donnent ainsi la preuve, non seulement de ne pas Le connaître, mais de commettre le plus horrible blasphème en Lui imputant orgueil et impuissance. Car si Dieu n'était pas le créateur de tous les êtres, ce serait alors comme s'Il dédaignait de les amener à la vie ou n'en était pas capable : penser ainsi est impie, en vérité.

Car Dieu n'a qu'un seul attribut : le Bien. Et le Bien universel n'est ni orgueilleux, ni impuissant. Oui, voilà ce qu'est Dieu : le Bien, le Tout Puissant, qui crée l'universalité des choses. La totalité de ce qui est créé vient de Dieu, de Lui Qui est le Bien absolu et a le pouvoir de tout engendrer.

Si maintenant tu veux savoir comment Dieu crée et comment le créé vient à l'existence, voici une parabole juste et belle : Pense au laboureur qui sème la semence dans son champ : ici du blé, là de l'orge, ailleurs quelque autres graines. Vois comment il plante ici une vigne, là un pommier, ailleurs encore d'autres espèces d'arbres. De même Dieu sème l'Immortalité dans le ciel, le Changement sur la terre, la Vie et le Mouvement dans l'Univers. Ces aspects de Son activité sont donc restreints. Ils sont en petit nombre et faciles à compter : quatre en tout, plus Dieu Lui-même et le créé. Et ces six constituent ensemble l'universalité de ce qui existe.

XVI. Hermès à Ammon : De l'Âme

Hermès : L'âme est un être incorporel qui, même lorsqu'elle est dans le corps, ne perd rien de son essence propre. Car en vertu de son être même, elle est en perpétuel mouvement. Elle se meut elle-même par les activités de la pensée : elle n'est mue, ni dans quelque chose, ni par rapport à quelque chose, ni pour quelque chose. Car avant que les forces n'entrent en activité, elle "est", et ce qui précède n'a pas besoin de ce qui vient.

" Dans quelque chose " s'applique au lieu, au temps, au mouvement naturel de la croissance ; " par rapport à quelque chose " a trait à l'harmonie, à l'aspect particulier, à la forme ; " pour quelque chose " se rapporte au corps.

Car le lieu, le temps, le mouvement naturel de la croissance existent pour les besoins du corps. Une parenté originelle unit entre elles ces notions. Car il est pour le moins vrai : Qu'un corps a besoin d'un lieu (aucun corps ne peut s'édifier sans lieu, sans espace) ; qu'il est soumis à un changement naturel (il n'est aucun changement possible hors du temps et sans mouvement naturel) ; et enfin qu'aucun corps ne peut se former sans harmonie.

Espace, lieu existent donc pour les besoins du corps : car, puisque les changements du corps s'effectuent dans l'espace, ce dernier prévient la destruction de l'être qui change. Par le changement, le corps passe d'un état à l'autre. Il est alors privé de l'état d'être précédent, tout en restant un corps composé. Lorsqu'il est changé en quelque chose d'autre, il en possède l'état d'être. Ainsi le corps demeure un corps, mais l'état sans lequel il se trouve n'est pas durable. Le corps ne fait donc que changer d'état.

Lieu, espace sont donc incorporels ; de même le temps et le mouvement naturel.

Chacun d'eux a sa nature propre. Le propre du lieu est le pouvoir de contenir en soi ; Le propre du temps est d'annuler ou d'additionner ; Le propre de la nature est le mouvement ; Le propre de l'harmonie est la sympathie ; Le propre du corps est le changement ; Le propre de l'Âme est de pénétrer son être véritable par la pensée.

Ce qui est mû, l'est par la force motrice de l'Univers. Car la nature de l'Univers lui donne deux mouvements : l'un en raison de sa propre puissance, l'autre par son pouvoir d'action. Le premier pénètre le monde et en maintient la cohésion interne ; le second provoque son expansion tout en le contenant extérieurement. Ces deux mouvements s'effectuent toujours ensemble en tout.

La nature de l'univers fait venir toutes choses à l'existence et leur confère le pouvoir de croître ; d'un côté en leur faisant semer leurs propres semences, de l'autre en leur procurant une matière en mouvement. Ce mouvement chauffe la matière, qui devient feu et eau : le feu, plein de puissance et de force ; l'eau, passive. Le feu, hostile à l'eau, en assèche une partie. Et c'est ainsi que se forma la terre qui flotte sur

l'eau. L'assèchement continu de l'eau autour de la terre, libéra la vapeur hors des trois éléments : eau, terre et feu, et c'est ainsi qu'apparut l'air.

Ces éléments se combinèrent selon la loi d'Harmonie : le chaud avec le froid, le sec avec l'humide. De cette rencontre de tous les éléments naquit un souffle de vie et une semence correspondant au souffle de vie qui l'enveloppait. Quand ce dernier descend dans la matrice, il ne reste pas inactif dans la semence. Il la transforme, ce qui la fait croître et prendre de l'extension. Au cours de cette extension, tout se passe comme si la semence attirait à elle une forme extérieure et se façonnait en conformité. Cette forme sert à son tour de véhicule à la forme intérieure. C'est ainsi que chaque chose reçoit un aspect qui lui est propre.

Comme le souffle de vie n'avait pas reçu dans la matrice d'impulsion vitale, mais simplement une impulsion de croissance naturelle, il fit naître aussi, de façon harmonieuse, une impulsion vitale afin qu'y fût reçue la vie pensante indivisible et immuable, laquelle ne perd jamais son immuabilité.

C'est ainsi que, conformément aux nombres, ce qui est dans la matrice est conduit à naître, grâce au processus de la naissance, et fait paraître à l'extérieur ce qui devait naître. Et l'âme la plus proche s'y relie, non pas conformément à son propre caractère, mais selon les décrets du Destin. Car, par nature, l'âme ne désire aucunement demeurer dans le corps.

C'est uniquement par obéissance au Destin que l'âme confère à l'être qui vient à naître le mouvement de la pensée et la matière mentale de la vie intérieure : car l'âme pénètre le souffle de vie et s'y agit en éveillant la vie.

L'âme est un être incorporel ; si elle avait un corps, elle ne pourrait pas se maintenir elle-même. Tout corps a en effet besoin d'une existence : il a besoin de la vie qui a pour fondement l'Ordre.

Tout ce qui naît est aussi soumis au changement. Car tout ce qui naît a une certaine extension et croît. Quand une chose naît, elle croît ; or toute croissance passe à nouveau par une décroissance, une diminution ; puis vient la dissolution, la désagrégation.

Ce qui naît vit et, pour avoir part à la forme vitale, est relié à l'existence de l'âme. Mais la cause de l'existence, pour d'autres raisons, existe déjà antérieurement.

J'entends par avoir une existence : être doté de raison et avoir part à la vie pensante : c'est l'âme qui confère la vie pensante.

On qualifie ce qui naît d'être vivant à cause de la vie ; de raisonnable à cause du pouvoir de penser ; de mortel à cause du corps. L'âme est donc sans corps car elle conserve sa force sans défaillance. Mais comment parler d'être vivant s'il n'y a pas de principe conférant la vie ? On pourrait encore moins parler d'être raisonnable sans l'existence d'une nature pensante conférant la vie pensante.

Du fait que le corps est composé, la pensée ne parvient pas à l'harmonie chez tous les hommes. Car si le corps composé connaît un excédent de chaleur, l'homme

devient comme aérien, excité ; s'il y a excédent de froid, il s'alourdit et s'engourdit. C'est la nature qui ordonne la composition du corps au nom de l'harmonie.

Il y a trois sortes d'harmonie : selon la chaleur, selon le froid, et selon le tempéré. La nature ordonne en accord avec l'astre qui domine dans la constellation des étoiles. Et l'âme dotée d'un corps, par décret du Destin, l'accepte et confère la vie à cet ouvrage de la nature.

La nature fait donc aller l'harmonie du corps avec la position des astres ; elle combine les éléments distincts conformément à l'harmonie des astres, afin qu'il y ait concordance entre tout. Car tel est le but de l'harmonie des astres : tout accorder aux ordonnances du Destin.

L'âme est donc un être parfait en soi, qui s'est choisi, à l'origine, une vie conforme à la Destinée et s'est attiré une forme constituée de force vitale et de désir bouillonnant.

La force vitale est au service de l'âme en tant que matériau. Quand cette force vitale a engendré un état d'être conforme à l'image-pensée de l'âme, elle est pleine d'énergie et ne se laisse pas dominer par l'apathie. Le désir aussi se présente comme un matériau. Lorsqu'il a généré un état d'être en accord avec les idées de l'âme, il devient modéré et ne cède pas à la soif des jouissances. Car le pouvoir raisonnable de l'âme comble l'insatisfaction du désir.

Donc, quand la force vitale et le désir collaborent, qu'ils ont formé un état d'être équilibré, et qu'ils s'orientent sans cesse sur la raison de l'âme, ils créent une juste disposition intérieure ; car l'état d'être parfaitement équilibré qu'ils créent, réfrène l'excédent de force vitale et comble par ailleurs l'insatisfaction du désir.

Ce qui le guide alors, c'est le pouvoir du penser qui, s'appartenant à lui-même dans sa circonspection, a pouvoir sur sa propre raison.

L'être de l'âme gouverne et dirige en souverain, en guide ; la raison qui l'habite dirige en conseillère.

La circonspection de l'âme est donc cette connaissance des pensées qui confère à ce qui est dépourvu de raison et de compréhension un soupçon de pouvoir raisonnable, infime et insignifiant en comparaison de ce pouvoir, mais néanmoins raisonnable en regard du déraisonnable, comme l'écho par rapport à la voix, ou la lueur de la lune par rapport au soleil.

Une certaine réflexion raisonnable crée donc l'harmonie entre la force vitale et le désir, qui se maintiennent l'un l'autre en équilibre et attirent à eux un courant de pensée raisonnable doté d'un mouvement circulaire sans fin.

Toute âme est immortelle et toujours en mouvement. Nous avons déjà dit, en effet, que les mouvements procèdent soit des forces soit des corps.

Nous disons de plus que l'âme émane d'une autre essence que la matière, car elle est incorporelle, de même de ce dont elle provient : car tout ce qui vient à l'existence naît obligatoirement de quelque chose d'autre.

Tous les êtres qui naissent et sont par la suite soumis à la destruction, possèdent nécessairement deux mouvements : à savoir le mouvement de l'âme qui les meut, et le mouvement du corps qui les fait grandir et décroître puis se dissoudre par désagrégation. C'est ainsi que je décris le mouvement des corps mortels.

Or l'âme est toujours en mouvement ; elle existe elle-même par un mouvement continu et transmet un mouvement aux autres choses. Vue ainsi, toute âme est immortelle puisque c'est l'activité de sa nature propre qui la tient en mouvement.

Il y a des âmes divines, des âmes humaines et des âmes dénuées de raison. L'âme divine est la force active de son corps divin. Elle se meut dans ce corps et y engendre ainsi le mouvement.

Lorsque l'âme se libère des êtres mortels, ainsi délivrée de ce qui ne répondait pas en elle à la raison, elle entre dans le corps divin à l'intérieur duquel, dans un mouvement incessant, elle est emportée par l'Univers.

L'âme humaine a aussi quelque chose de divin, mais elle est de plus liée à des aspects déraisonnables, le désir et la force vitale. Sans doute, ces aspects sont-ils immortels, pour autant que ce soient des forces actives, mais se sont des forces du corps mortel et de ce fait très éloignées des parties divines de l'âme qui demeurent dans le corps divin.

L'âme des êtres dénués de raison consiste simplement en force vitale et en désir. On les dit dénués de raison parce que privés de l'aspect raisonnable de l'âme.

Pense enfin à l'âme des choses inanimées qui, bien qu'elle se trouve à l'extérieur des corps, les entraîne dans son mouvement. Celle-ci pourrait se mouvoir soi-même exclusivement dans le corps divin et mettrait ainsi ces choses en mouvement pour ainsi dire " de seconde main".

L'âme est donc un être éternel, doté d'intelligence, ayant pour pensée sa propre raison et qui, lorsqu'il est uni à un corps, attire à lui le mode de pensée de l'Harmonie. Cependant, une fois libérée du corps physique, l'âme, autonome et libre, appartient au monde divin. L'âme gouverne sa propre raison et confère à ce qui vient à la vie, un mouvement conforme à ses pensées, mouvement que l'on nomme vie. Car c'est l'apanage de l'âme de transmettre à d'autres quelque chose de son être propre.

Il y a donc deux sortes de vie et deux sortes de mouvement. L'un est le mouvement de l'être de l'âme, l'autre celui du corps de la nature : celui de l'âme est autonome, l'autre est imposé : tout ce qui est mû, en effet, reste soumis à la contrainte de ce qui engendre le mouvement. Mais le mouvement qui meut l'âme est indissolublement lié à l'Amour, lequel conduit à la réalité divine.

L'âme est en effet incorporelle, puisqu'elle ne fait pas partie du corps physique. Car si l'âme avait un corps, elle n'aurait ni raison, ni pensée (car tout corps est sans pensée). En revanche un être pensant doit son souffle de vie au fait qu'il a part à l'être de l'âme.

Le souffle de vie, ou esprit, appartient au corps ; la raison à l'être de l'âme. La raison prend le Beau comme sujet de contemplation ; l'esprit qui observe avec les sens perçoit les phénomènes. Cet esprit se diffuse dans tous les organes de la perception, qui en constituent les différentes parties et comprennent un esprit de la vue, un esprit de l'ouï, un esprit du goût et un esprit du toucher. Lorsque cet esprit de vie, ce souffle de vie du corps, devient une sorte d'intelligence, il perçoit sensoriellement. S'il ne le fait pas, il se représente simplement les choses.

Car il appartient au corps et est réceptif à tout. La raison, en revanche, appartient à l'essence la plus intime de l'âme, et juge avec compréhension et entendement. La raison possède en propre la connaissance des choses divines ; l'esprit de vie se fait des représentations (donc des images apparentes). L'esprit de vie puise sa force vitale du monde environnant ; l'âme puise la sienne en elle-même.

Il y a donc l'être de l'âme, la raison, les pensées et l'entendement (ou pouvoir de compréhension). Le pouvoir de représentation et la perception sensorielle contribuent à l'entendement (pouvoir de compréhension). La raison, qui est l'apanage de l'âme, crée les pensées, lesquelles se fondent dans l'entendement (pouvoir de compréhension). Ces quatre, qui s'interpénètrent, constituent une seule forme, la forme de l'âme.

À l'entendement (ou pouvoir de compréhension) de l'âme contribuent le pouvoir de représentation et la perception sensorielle. Ceux-ci cependant, ne sont pas constants et fonctionnent soit trop, soit trop peu, ou bien divergent l'un l'autre. Ils s'affaiblissent dans la mesure où ils s'écartent de l'entendement (pouvoir de compréhension). Mais lorsqu'ils le suivent et lui obéissent, ils s'accordent, par l'intermédiaire des sciences, à la raison supérieure.

Nous sommes en état de choisir : il est en notre pouvoir de choisir le meilleur, et aussi ce qui est mauvais, et cela malgré nous. Car le choix qui s'attache au mal participe de la nature du corps. C'est pourquoi le Destin domine celui qui fait un tel choix. Comme la raison supérieure, l'être pensant en nous, est autonome et demeure toujours identique à elle-même, le Destin n'a pas prise sur elle.

Toutefois, lorsque l'être pensant se détourne du Logos, dont la pensée pénètre tout et qui est le Premier après le Premier Dieu, il dépend alors du plan entier que la nature a établi pour le créé. Lorsque l'âme se relie donc au créé, elle dépend aussi du Destin, bien qu'elle ne participe pas de la nature des choses créées.

XVII. Hermès à Tat : de la Vérité

Hermès : Il n'est pas possible qu'un homme, créature imparfaite, composé de membres imparfaits et dont l'enveloppe est formée de nombreux éléments hétérogènes, puisse se hasarder à parler de la Vérité. Mais ce qui est possible et juste de dire , et que je dis, c'est que la Vérité réside seulement dans les corps éternels, dont tous les éléments sont vrais ; le feu qui, une fois pour toutes, est Feu et rien d'autre ; la terre qui, une fois pour toutes, est Terre et rien d'autre ; l'air qui, une fois pour toutes, est Air et rien d'autre ; l'eau qui, une fois pour toutes, est Eau et rien d'autre.

Par ailleurs, nos corps sont composés de tous ces éléments : ils renferment du feu, de la terre, de l'eau et de l'air, mais ils ne sont ni feu, ni terre, ni eau, ni air, ni quoi que ce soit de vrai.

Si donc, dès l'origine, notre constitution corporelle n'a pas reçu en elle la Vérité, comment donc pourrait-elle voir exprimer la Vérité ? Et elle ne la comprendra que si Dieu le veut.

Toutes les choses qui appartiennent à la terre, ô Tat, ne sont donc pas la Vérité, mais des imitation de la Vérité ; et même pas toutes, seulement un très petit nombre. Le reste est mensonge. Quand l'apparence reçoit l'effusion d'En Haut, elle est une imitation de la Vérité ; sans la force d'En Haut, elle reste mensonge, une non-vérité ? Il en est de même d'un tableau qui représente un corps : ce n'est pas le corps correspondant à la forme du sujet vu. On y voit des yeux, mais ils n'ont pas de regard ; des oreilles mais elles n'entendent rien. Tous les éléments que montre la peinture ne sont que des apparences destinées à tromper la Perception de l'observateur, qui croit voir la Vérité, alors que cette vérité n'est que mensonge.

Quand on voit quelque chose qui n'est pas un mensonge, on voit la Vérité ? Si donc nous voyons ou comprenons ces choses, telles qu'elles sont en réalité, nous voyons et comprenons des choses vraies ; si elles sont autres qu'elles ne sont, nous ne saisissons et ne savons rien de vrai.

Tat : La vérité est-elle donc aussi sur terre, Père !

Hermès : Tu fais erreur, mon fils, incontestablement, il n'y a aucune Vérité sur terre, et celle-ci ne peut pas s'y manifester. Toutefois il est possible que quelques hommes, auxquels Dieu donne la puissance de La voir, contemplent la Vérité.

Tat : N'y-a-t'il donc rien de vrai sur terre ?

Hermès : Je pense et je dis : "Tout n'y est qu'apparence et illusion !" Voilà les choses vraies que je pense et dis.

Tat : Ne doit-on pas alors appeler Vérité le fait de penser et dire des choses vraies ?

Hermès : Comment est-ce possible ? Il faut penser et dire ce qui est : " Rien n'est vrai sur la terre". Ce qui est vrai, c'est qu'ici bas rien n'est vrai. Comment pourrait-il en être autrement, mon fils ? La Vérité est la Magnificence parfaite, le Bien absolu, ni souillé par la matière, ni revêtu d'un corps. La Vérité est le Bien, nu, rayonnant, inviolable, sublime, immuable.

Mais vois, mon fils, combien les choses d'ici-bas sont impuissantes à recevoir ce Bien, car elles sont toutes périssables, sujettes à la souffrance, dissolubles, mouvantes, toujours changeantes et passant d'une forme à l'autre. Comment ces choses qui en elles mêmes ne sont pas vraies pourraient-elles être la Vérité ? Tout ce qui change est mensonge, parce que ne demeurant pas dans son essence, passant d'une forme à l'autre et nous présentant toujours de nouvelles apparences.

Tat : L'Homme lui-même n'est-il pas vrai, Père ?

Hermès : Pas en tant qu'homme, mon fils. Car, est vrai ce qui ne consiste qu'en soi-même et demeure soi-même tel qu'il est ; l'homme cependant est composé d'éléments multiples et ne demeure pas ce qu'il est. Au contraire, il change et se transforme d'un âge à l'autre et d'une forme à l'autre, aussi longtemps qu'il est dans son enveloppe. En très peu de temps, beaucoup de parents ne reconnaissent plus leurs enfants, ni les enfants, leurs parents.

Est-ce qu'un être qui change à tel point qu'il n'est plus reconnaissable peut être vrai, Tat ? N'est-il pas plutôt non-vrai puisque, au cours de ses changements, il passe par tant d'apparences différentes ? Comprends que seul est vrai ce qui est permanent et éternel. L'homme n'est pas éternel. Donc il n'est pas vrai non plus. L'homme est une forme apparente et, comme telles, tout à fait non-vrai.

Tat : Mais, Père, les corps éternels qui changent ne sont-ils pas vrais non plus ?

Hermès : Rien de ce qui est engendré est soumis au changement n'est vrai. Mais puisque ces corps ont été créés par le Premier Père, il est possible que la matière dont ils sont composés soit vraie. Ces corps n'ont pas de Vérité du fait de leurs changements : car il n'y a de vrai que ce qui reste identique à soi-même.

Tat : Mais Père, que peut-on alors qualifier de vrai ?

Hermès : Seul le Soleil (vulcain), peut être dit vrai ! Car tandis que tout le reste change, le Soleil ne change pas et reste identique à lui-même. Aussi Lui seul est-il chargé de donner forme à tout dans le monde, de régner sur tout et de tout générer : c'est Lui que je révère, la Vérité de Son Être que j'honore ; après l'Unique et Premier, je Le reconnais comme le Démonstrateur, le Constructeur du monde.

Tat : Et qui est la Vérité Première, Père ?

Hermès : Le Seul et Unique, ô Tat, Celui qui n'est pas constitué de matière, Qui n'est pas dans un corps, Qui n'a ni couleur ni forme, Qui ne change pas, Qui n'est pas changé, Qui est toujours. Par contre, tout ce qui est non-vrai est périssable. La providence de la Vérité maintient la décomposition de tout ce qui est sur la terre, elle l'y renferme et le fera éternellement. Car sans décomposition, pas de génération. À

chaque génération succède la décomposition, afin que de nouvelles créatures viennent à naître. Tout ce qui naît doit nécessairement naître de ce qui se décompose ; et ce qui naît doit nécessairement se décomposer afin que la génération des êtres ne connaisse aucun arrêt. Reconnais cela comme la Cause première et active de la génération des êtres.

C'est la raison pour laquelle ceux qui naissent de la décomposition ne peuvent être que non-vrai, car ils naissent une fois d'une sorte, et une fois d'une autre. Il est en effet impossible qu'ils renaissent exactement les mêmes. Comment donc ce qui ne renaît pas identique pourrait-il être vrai ?

On doit donc le qualifier d'apparence pour le désigner de la juste manière : l'homme, une apparence d'homme, l'enfant, une apparence d'enfant, le jeune homme, une apparence de jeune homme, l'adulte, une apparence d'adulte, le vieillard, une apparence de vieillard ; car l'homme n'est pas un homme vrai, l'enfant, un enfant vrai, l'adulte, un adulte vrai, le vieillard, un vieillard vrai. Dès que les choses changent, en effet, elles mentent, aussi bien les choses passées que présentes.

Pourtant, mon fils, comprend bien cela : même les phénomènes non-vrais d'ici-bas dépendent d'en haut, de la Vérité même. Et puisqu'il en est ainsi, je déclare que l'apparence est l'ouvrage de la Vérité.

et la crasse au corps. Ce n'est pas le forgeron qui fait la rouille, ni les parents qui font la crasse, ni Dieu qui fait le mal ; mais, par la durée et les vicissitudes des choses créées, ces efflorescences s'y produisent, et c'est pour cela que Dieu a fait le changement, comme pour purifier la création.

Le même peintre peut faire le ciel et les Dieux, la mer, les hommes et les animaux de toute espèce, les êtres immortels et les plantes, et Dieu ne pourrait pas créer tout cela ? Ô folie et ignorance de la nature divine ! Cette opinion est la pire de toutes. Se prétendre plein de religion et refuser à Dieu la création de toutes choses, c'est ne pas même le connaître, et c'est joindre à cette ignorance une souveraine impiété, car c'est le croire soumis à l'orgueil, à l'impuissance, à l'ignorance et à l'envie. Car s'il ne crée pas tout, c'est par orgueil qu'il ne crée pas, ou parce qu'il ne peut pas ou ne sait pas, ou parce qu'il envierait l'existence à ses créatures ; c'est une impiété de le penser. Car Dieu n'a qu'une seule passion, le bien, et la bonté exclut l'orgueil, l'impuissance et le reste. Voilà ce qu'est Dieu, le bien ayant toute puissance de tout créer. Toute créature est engendrée par Dieu, c'est-à-dire par le bien et la toute-puissance créatrice. Si tu veux savoir comment Dieu produit et comment naît la création, tu le peux ; tu en as la plus belle et la plus ressemblante image dans un laboureur jetant des semences dans la terre, ici de l'orge, là du blé, ailleurs quelque autre graine ; vois-le planter une vigne, un pommier, un figuier et d'autres arbres. C'est ainsi que Dieu sème au ciel l'immortalité, sur terre le changement, partout le mouvement et la vie. Ces principes ne sont pas nombreux, ils sont faciles à compter. Il y en a quatre en tout, et ce sont eux, Dieu lui-même, et la création, qui constituent tout ce qui existe.

LIVRE II

DISCOURS D'INITIATION ou ASCLÉPIOS

LIVRE II

Ce livre est consacré à l'*Asclepius*. J'ai donné dans la présentation quelques éléments relatifs à ce texte dont l'original grec a été perdu. Sa traduction en latin, qui nous a été heureusement conservée, témoigne de l'intérêt que portaient à ces textes hermétiques les lettrés de la partie occidentale de l'Empire romain. Lorsqu'on sait que les Romains cultivés d'Italie pratiquaient tous le grec, on incline à penser que ce n'est pas par hasard que la traduction a été intégrée dans les œuvres philosophiques d'Apulée : le grec n'était guère étudié par les Africains ; un homme de la culture de saint Augustin qui avait étudié à Carthage n'y apprit pas le grec, et il en allait ainsi de la majorité des Pères de l'Église africaine et des lettrés. Aussi, il semble que ce soit un Africain qui ait traduit ce traité, et peut-être d'autres, qui ont été perdus, à l'intention de quelques-uns de ses collègues. Comme celle de la composition du traité, la date de sa traduction reste hypothétique. Si on la date du II^e siècle, qui est celui où vivait Apulée, il faut alors supposer que ce qu'on

est convenu d'appeler l'apocalypse, dans le chapitre IX de la présente traduction, a été ajouté plus tard, certainement pas avant le milieu du IV^e siècle voire après l'édit de Théodose de 392 interdisant les cultes dits païens, en suite de quoi les temples des anciens dieux furent détruits ou transformés en églises, les cultes domestiques interdits, et commença une persécution plus ou moins violente contre les anciens cultes et ceux qui s'obstinaient à les pratiquer. Il est cependant possible qu'on ait là l'un des plus récents traités hermétiques, rédigé au début du V^e siècle dans une Alexandrie où enseignaient encore des penseurs réfractaires à la religion chrétienne, poursuivant leurs travaux de commentateurs des grands textes platoniciens, tels Théon d'Alexandrie et sa fille, la pythagoricienne et mathématicienne Hypatie, massacrée par les moines chrétiens en 415.

La division du traité en quinze sections ou chapitres est due au traducteur afin d'en rendre plus aisée la lecture.

I

[Cet Asclépios est pour moi le soleil]⁵². C'est un Dieu qui t'amène à nous, ô Asclépios, pour te faire assister à un sermon divin, à celui qui sera le plus vraiment religieux de tous ceux que nous avons faits jusqu'ici, ou qui nous ont été inspirés d'en haut. En le comprenant, tu seras en possession de tous les biens, si toutefois il y a plusieurs biens, et s'il n'est pas plus vrai qu'il n'y en a qu'un seul qui les contient tous. Car chacun d'eux est lié à un autre, tous dérivent d'un seul et n'en font qu'un, tant leurs liens réciproques en rendent la séparation impossible. C'est ce que tu comprendras en prêtant attention à ce que nous allons dire. Mais d'abord, Asclépios, retire-toi un instant, et va chercher un nouvel auditeur de nos discours.

Asclépios suggéra l'idée d'appeler Ammon.

Rien ne s'oppose, dit Trismégiste, à la présence d'Ammon parmi nous. Je n'ai pas oublié que je lui ai adressé, comme à un fils chéri, beaucoup d'écrits sur la nature, et d'autres relatifs à l'enseignement exotérique. Mais c'est ton nom, Asclépios, que j'inscrirai en tête du présent traité ; et n'appelle personne

d'autre qu'Ammon, car un sermon sur les matières les plus saintes de la religion serait profané par un auditoire trop nombreux ; c'est une impiété de livrer à la connaissance du grand nombre un traité tout rempli de la majesté divine.

Ammon entra dans le sanctuaire, et compléta ce quatuor sacré, rempli de la présence de Dieu. L'invitation au silence religieux sortit de la bouche d'Hermès, et devant les âmes attentives et suspendues à ses paroles le divin Amour commença en ces termes :

HERMÈS : Ô Asclépios, toute âme humaine est immortelle, mais cette immortalité n'est pas uniforme, elle varie dans le mode et le temps.

ASCLÉPIOS : C'est que les âmes, ô Trismégiste, ne sont pas toutes d'une même qualité.

HERMÈS : Que tu comprends vite la raison des choses, Asclépios ! Je n'ai pas encore dit que tout est un et que l'unité est tout, parce que toutes choses étaient dans le créateur avant la création, et on peut l'appeler le tout, parce que toutes choses sont ses membres. Souviens-toi donc, dans toute cette discussion, de celui qui est un et tout, du créateur de toutes choses.

Tout descend du ciel sur la terre, dans l'eau, dans l'air. Le feu seul est vivifiant, parce qu'il tend vers le haut ; ce qui tend vers le bas lui est subordonné. Ce qui descend d'en haut est générateur, ce qui émane et s'élève est nourrissant. La terre seule, appuyée sur elle-même, est le réceptacle de toutes choses et reconstitue les genres qu'elle reçoit. Cet ensemble, qui contient tout et qui est tout, met en mouvement l'âme et le monde, tout ce que comprend la nature. Dans l'unité multiple de la vie universelle, les espèces innombrables, distinguées par leurs différences, sont unies cependant de telle sorte que l'ensemble est un, et que tout procède de l'unité. Or, cet ensemble, qui constitue le monde, est formé de quatre éléments : le feu, l'eau, la terre, l'air ; un seul monde, une seule âme, un seul Dieu. Maintenant, prête-moi toute la puissance et toute la pénétration de ta pensée, car l'idée de la divinité, qui ne peut être conçue que par une assistance divine, ressemble à un fleuve rapide qui se précipite avec impétuosité ; aussi dépasse-t-elle souvent l'attention des auditeurs et même de celui qui enseigne.

II

Le ciel, Dieu visible, gouverne tous les corps ; leur accroissement et leur déclin sont réglés par le soleil et la lune ; mais celui qui dirige le ciel, l'âme elle-même et tout ce qui existe dans le monde, est le Dieu créateur lui-même. Des hauteurs où il règne descendent de nombreux effluves qui se répandent dans le monde, dans toutes les âmes générales et spéciales, et dans la nature des choses. Le monde a été préparé par Dieu pour recevoir toutes les formes particulières. Réalisant ces formes pour la nature, il a mené le monde jusqu'au ciel par les quatre éléments. Tout est conforme aux vues de Dieu, mais ce qui dépend d'en haut a été partagé en espèces de la manière suivante : les genres de toutes choses suivent leurs espèces, de telle sorte que le genre est un tout, l'espèce est une partie du genre. Ainsi les Dieux forment un genre, les démons aussi. De même, les hommes, les oiseaux et tous les êtres que le monde contient constituent des genres produisant des espèces semblables à eux. Il y a un autre genre, dénué de sensations, mais non pas d'âme ; c'est celui de tous les êtres qui entretiennent leur vie au moyen de racines fixées dans la terre ; les espèces de ce genre sont répandues partout.

Le ciel est plein de Dieu. Les gens dont nous avons parlé habitent jusqu'au lieu des êtres dont les espèces sont immortelles. Car l'espèce est une partie du genre, par exemple l'homme de l'humanité, et chacune suit la qualité de son genre. De là vient, quoique tous les genres soient immortels, que les espèces ne sont pas toutes immortelles. La divinité forme un genre dont toutes les espèces sont immortelles comme lui. Dans les autres êtres, l'éternité n'appartient qu'au genre ; il meurt dans ses espèces et se conserve par la fécondité reproductrice. Il y a donc des espèces mortelles ; ainsi l'homme est mortel, l'humanité est immortelle. Cependant les espèces de tous les genres se mêlent à tous les genres. Il en est de primitives ; d'autres sont produites par celles-ci, par les Dieux, par les démons, par les hommes, et toutes sont semblables à leurs genres respectifs. Car les corps ne peuvent être formés que par la volonté divine, les espèces ne peuvent être figurées sans le secours des démons, l'éducation et l'entretien des animaux ne

peuvent se faire sans les hommes. Tous les démons qui, sortant de leur genre, se sont par hasard unis en espèce à une espèce du genre divin sont regardés comme voisins et consorts des Dieux. Les espèces de démons qui conservent le caractère de leur genre, et qu'on nomme proprement les démons, aiment ce qui se rapporte à l'homme. L'espèce humaine est semblable, ou même supérieure, car l'espèce du genre humain est multiple et variée, et produite par le concours dont il a été question plus haut. Elle est le lien nécessaire de la plupart des autres espèces et de presque toutes. L'homme qui se réunit aux Dieux par l'intelligence, qu'il partage avec eux, et par la piété, est voisin de Dieu. Celui qui s'unit aux démons se rapproche d'eux. Ceux qui se contentent de la médiocrité humaine restent partie du genre humain ; les autres espèces d'hommes seront voisines des genres aux espèces desquels ils se seront unis.

III

C'est donc, ô Asclépios, une grande merveille que l'homme, un animal digne de respect et d'adoration. Car il passe dans la nature divine comme si lui-même était Dieu, il connaît la race des démons, et, sachant qu'il se rattache à la même origine, il méprise la partie humaine de son être pour ne s'attacher qu'à l'élément divin. Que la nature humaine est heureusement constituée et voisine des Dieux ! En s'unissant au divin, l'homme dédaigne ce qu'il y a en lui de terrestre, il se rattache par un lien de charité à tous les autres êtres, et par là il se sent nécessaire à l'ordre universel. Il contemple le ciel, et dans cet heureux milieu où il est placé il aime ce qui est au-dessous de lui, il est aimé de ce qui est au-dessus. Il cultive la terre, il emprunte la rapidité des éléments ; sa pensée pénétrante descend dans les profondeurs de la mer. Tout est clair pour lui ; le ciel ne lui semble plus trop haut, car la science l'en rapproche ; la lucidité de son esprit n'est pas offusquée par les épais brouillards de l'air, la pesanteur de la terre n'est pas un obstacle à son travail, la hauteur des eaux profondes ne trouble pas sa vue ; il embrasse tout et reste partout le même.

Tous les êtres appartenant à la même classe animée ont des [membres qui sont comme des] racines allant de haut en bas ; chez les êtres inanimés au contraire, une seule racine allant de bas en haut supporte toute une forêt de branches. Certains êtres se nourrissent de deux éléments, d'autres d'un seul. Il y a deux sortes d'aliments, pour les deux parties de l'animal, pour l'âme et pour le corps. L'âme du monde se nourrit par une agitation perpétuelle. Les corps se développent au moyen de l'eau et de la terre, aliments du monde inférieur. Le souffle qui remplit tout, se mêle et vivifie tout, ajoute le sentiment à l'intelligence que, par un privilège unique, l'homme emprunte au cinquième élément, à l'éther. Dans l'homme le sentiment est élevé jusqu'à la connaissance de l'ordre divin.

Puisque je suis amené à parler du sentiment, je vous en exposerai tout à l'heure la fonction, grande et sainte comme dans la divinité elle-même. Mais terminons d'abord l'explication commencée. Je parlais de cette union avec les Dieux, privilège qu'ils n'ont accordé qu'à l'humanité. Quelques hommes seulement ont le bonheur de s'élever jusqu'à cette perception du divin qui n'existe qu'en Dieu et dans l'intelligence humaine.

ASCLÉPIOS : Les hommes ne sentent donc pas tous de la même manière, ô Trismégiste ?

HERMÈS : Tous n'ont pas, ô Asclépios, la vraie intelligence. Ils sont trompés lorsqu'ils se laissent entraîner à la suite de l'image sans chercher la véritable raison des choses. C'est ainsi que le mal se produit dans l'homme et que le premier de tous les êtres descend presque à la condition des brutes. Mais je vous parlerai du sentiment et de tout de ce qui s'y rattache quand je m'expliquerai sur l'esprit. Car l'homme seul est un animal double. L'une des deux parties qui le composent est simple et, comme disent les Grecs, *essentielle*, c'est-à-dire formée à la ressemblance divine. La partie que les Grecs appellent cosmique, c'est-à-dire appartenant au monde, est quadruple et constitue le corps, qui, dans l'homme, sert d'enveloppe à l'élément divin. Cet élément divin et ce qui s'y rattache, les sens de l'intelligence pure, s'abritent derrière le rempart du corps.

IV

ASCLÉPIOS : Pourquoi donc, fallait-il, ô Trismégiste, que l'homme fût placé dans le monde, au lieu de jouir de la suprême béatitude dans la partie divine de son être ?

HERMÈS : Ta question est naturelle, ô Asclépios, et je prie Dieu de m'aider à y répondre, car tout dépend de sa volonté, surtout les grandes choses qui sont en ce moment l'objet de nos recherches ; écoute-moi donc, Asclépios. Le seigneur et l'auteur de toutes choses, que nous appelons Dieu, créa un second Dieu, visible et sensible ; je l'appelle ainsi non parce qu'il sent lui-même, car ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question, mais parce qu'il est perçu par les sens. Ayant donc créé cet être unique qui tient le premier rang parmi les créatures et le second après lui, il le trouva beau et rempli de tous les biens, et il l'aima comme son propre enfant. Il voulut donc qu'un autre pût contempler cet être si grand et si parfait, qu'il avait tiré de lui-même, et à cet effet il créa l'homme, doué de raison et d'intelligence. La volonté de Dieu, c'est l'accomplissement absolu ; vouloir et accomplir, c'est pour lui l'œuvre d'un même instant. Et comme il savait que l'essentiel ne pouvait connaître toutes choses sans être enveloppé par le monde, il lui donna un corps pour demeure. Il voulut qu'il eût deux natures, il les unit intimement et les mêla dans une juste mesure.

C'est ainsi qu'il forma l'homme d'esprit et de corps, d'une nature éternelle et d'une nature mortelle, afin qu'un animal ainsi constitué pût, en raison de sa double origine, admirer et prier ce qui est céleste et éternel, cultiver et gouverner ce qui est sur terre ; je parle ici des choses mortelles, non pas des deux éléments soumis à l'homme, la terre et l'eau, mais des choses qui viennent de l'homme, sont en lui ou dépendent de lui, comme la culture du sol, les pâturages, la construction, les ports, la navigation, les communications, les échanges réciproques qui sont le lien le plus fort entre les hommes. La terre et l'eau forment une part du monde, et cette part terrestre est entretenue par les arts et les sciences, sans lesquelles le monde serait imparfait aux yeux de Dieu. Or ce qui plaît à Dieu est nécessaire, et l'effet accompagne sa volonté ; on ne peut croire que ce qui lui a plu cesse de lui plaire, car il savait d'avance ce qui serait et ce qui lui plairait.

V

Mais je m'aperçois, ô Asclépios, que tu as hâte de savoir comment le ciel et ceux qui l'habitent peuvent être l'objet du choix et du culte de l'homme ; apprends-le donc, ô Asclépios. Choisir le Dieu du ciel et tous ceux qui sont en lui, c'est leur rendre de fréquents hommages ; or, de tous les êtres animés, divins et humains, l'homme seul est en état de les rendre. L'admiration, l'adoration, les louanges, les hommages de l'homme réjouissent le ciel et les célestes, et le chœur des Muses a été envoyé au milieu des hommes par la grande divinité pour que le monde terrestre ne fût pas privé de la douce culture des hymnes, ou plutôt, pour que la voix humaine célébrât celui qui seul est tout, puisqu'il est le père de toutes choses, et pour que les suaves harmonies de la terre s'unissent toujours aux célestes concerts. Quelques hommes peu nombreux et doués d'une intelligence pure sont chargés de cette sainte fonction de regarder le ciel. Ceux chez qui la confusion des deux natures enchaîne l'intelligence sous la masse du corps sont préposés à l'entretien des éléments inférieurs. L'homme n'est donc pas abaissé pour avoir une partie mortelle, au contraire cette mortalité augmente ses aptitudes et sa puissance ; ses doubles fonctions ne lui sont accessibles que par sa double nature ; il est constitué de manière à embrasser à la fois le terrestre et le divin. Je souhaite, ô Asclépios, que tu apportes à cette explication toute l'attention et toute l'ardeur de ton esprit, car plusieurs manquent de foi au sujet de ces choses. Et maintenant, je vais développer des principes vrais, pour l'instruction des plus saintes intelligences.

VI

Le maître de l'éternité est le premier Dieu, le monde est le second, l'homme est le troisième. Dieu, créateur du monde et de tout ce qu'il contient, gouverne tout cet ensemble et le soumet au gouvernement de l'homme. Celui-ci en fait l'objet de son activité propre, de sorte que le monde et l'homme sont

l'ornement l'un de l'autre, et c'est avec raison que le monde en grec s'appelle κόσμος. L'homme se connaît et connaît le monde ; il doit donc distinguer ce qui est en rapport avec lui, ce qui est à son usage et qui a droit à son culte ; en adressant à Dieu ses louanges et ses actions de grâces, il doit vénérer le monde, qui en est l'image, et se souvenir que lui-même est la seconde image de Dieu ; car Dieu a deux images, le monde et l'homme. La nature de l'homme étant complexe, cette part de lui qui se compose d'âme, de sentiment, d'esprit et de raison, est divine et semble pouvoir monter au ciel ; tandis que la partie cosmique, mondaine, formée de feu, d'eau, de terre et d'air, est mortelle et reste sur la terre, afin que ce qui est emprunté au monde lui soit restitué. C'est ainsi que l'humanité se compose d'une partie divine et d'une partie mortelle, le corps. La règle de cet être double, qui est l'homme, est la religion, qui a pour conséquence la bonté. La perfection est atteinte quand la vertu de l'homme le préserve des désirs et lui fait mépriser tout ce qui lui est étranger. Car les choses terrestres, dont le corps désire la possession, sont étrangères à toutes les parties de la divine pensée. On peut les appeler des possessions, car elles ne sont pas nées avec nous, elles ont été acquises plus tard. Elles sont donc étrangères à l'homme, et le corps lui-même nous est étranger, de telle sorte qu'il faut mépriser et l'objet du désir et ce qui nous rend accessibles au désir.

Donner à la raison la direction de l'âme, tel est le devoir de l'homme afin que la contemplation du divin lui fasse prendre en mépris et en dédain cette partie mortelle qui lui a été unie pour la conservation du monde inférieur. Pour que l'homme fût complet dans ses deux parties, remarque que chacune d'elles possède quatre subdivisions binaires, les deux mains et les deux pieds, qui, en rapport avec les autres organes du corps, le mettent en rapport avec le monde inférieur ou terrestre ; et, d'autre part, quatre facultés : le sentiment, l'âme, la mémoire et la prévoyance, qui lui permettent de connaître et de percevoir les choses divines. Il peut donc embrasser dans ses investigations les différences, les qualités, les effets, les quantités. Mais s'il est trop entravé par le poids du corps, il ne peut pénétrer la véritable raison des choses.

Quand l'homme, ainsi formé et constitué, ayant reçu pour fonction du Dieu suprême le gouvernement du monde et le culte de la divinité, s'est bien acquitté de cette double tâche et a obéi à la volonté divine, quelle doit être sa récompense ? Car si le monde est l'œuvre de Dieu, celui qui, par ses soins, en entretient et en augmente la beauté, est l'auxiliaire de la volonté divine, employant son corps et son travail de chaque jour au service de l'œuvre sortie des mains de Dieu. Quelle peut être sa récompense, si ce n'est celle qu'ont obtenue nos ancêtres ? Qu'il plaise à la bonté divine de nous l'accorder aussi ; tous nos vœux et toutes nos prières tendent à l'obtenir ; puissions-nous, délivrés de la prison du corps et de nos chaînes mortelles, être rendus, purs et sanctifiés, à la partie divine de notre nature.

ASCLÉPIOS : Ce que tu dis est juste et vrai, ô Trismégiste. Tel est le prix de la piété envers Dieu, des soins donnés à l'entretien du monde. Mais le retour au ciel est refusé à ceux qui ont vécu dans l'impiété ; une peine leur est imposée à laquelle échappent les âmes saintes : la migration dans d'autres corps. La suite de ce discours nous amène, ô Trismégiste, à l'espérance d'une éternité future de l'âme, conséquence de sa vie dans le monde⁵³. Mais cet avenir est difficile à croire pour les uns, pour les autres c'est une fable, pour d'autres peut-être un sujet de moqueries. Car c'est une douce chose que de jouir de ce qu'on possède dans la vie corporelle. Voilà le mal qui, comme on dit, tourne la tête à l'âme, l'attache à sa partie mortelle, l'empêche de connaître sa partie divine et lui envie l'immortalité. Car, je te le dis par une inspiration prophétique, nul après nous ne choisira la voie simple de la philosophie, qui est tout entière dans l'application à la connaissance du divin et dans la sainte religion. La plupart l'égarent dans des questions différentes⁵⁴. Comment donc y rattachent-ils une philosophie qui ne doit pas être comprise, ou comment y mêlent-ils des questions diverses ?

HERMÈS : Ô Asclépios, ils y mêlent, à force de subtilités, diverses sciences qui n'y sont pas comprises, l'arithmétique, la musique, la géométrie. Mais la pure philosophie, dont l'objet propre est la divine religion⁵⁵, ne doit s'occuper des autres sciences que pour admirer les phases régulières des astres, leurs positions et leurs courses réglées par les nombres. Qu'elle admire aussi les dimensions de la terre, les qualités, les quanti-

tés, la profondeur de la mer, la puissance du feu, et connaisse les effets de toutes ces choses et la nature ; qu'elle adore l'art, et l'ouvrier et sa divine intelligence. Quant à la musique, on la connaît quand on connaît la raison et la divine ordonnance des choses. Car cet ordre qui classe chacune d'elles dans l'unité de l'ensemble est vraiment un admirable concert et une divine mélodie.

ASCLÉPIOS : Que seront donc les hommes après nous ?

HERMÈS : Trompés par les subtilités des sophistes, ils se détourneront de la vraie, pure et simple philosophie. Adorer la divinité dans la simplicité de la pensée et de l'âme, vénérer ses œuvres, bénir sa volonté qui seule est la plénitude du bien, voilà la seule philosophie qui ne soit pas viciée par l'inutile curiosité de l'esprit. C'en est assez sur ce sujet.

VII

Commençons à parler de l'esprit et autres choses semblables. Il y avait Dieu et Hylè, c'est ainsi que les Grecs appellent la matière ou substance du monde. L'esprit était avec le monde, mais non de la même manière qu'avec Dieu. Ces choses dont se compose le monde ne sont pas Dieu, aussi n'existaient-elles point avant leur naissance, mais elles étaient déjà dans ce qui devait les produire. Car en dehors de la création il n'y a pas seulement ce qui n'est pas encore né, mais ce qui est privé de fécondité génératrice et ne peut rien faire naître. Tout ce qui a la puissance d'engendrer contient en germe tout ce qui peut en naître, car il est facile à ce qui est né de soi de faire naître ce qui produit tout. Donc le Dieu éternel ne peut et n'a pu naître ; il est, il a été, il sera toujours. La nature de Dieu est d'être son propre principe. Mais la matière ou la nature du monde et l'esprit, quoique paraissant nés dès l'origine, possèdent la puissance de naître et de procréer, la force féconde. Car le commencement est dans la qualité de la nature qui possède en elle-même la puissance de conception et de production. Elle est donc sans intervention étrangère, principe de création. Il en est autrement de ce qui possède seulement la force de conception

par le mélange avec une autre nature. Le lieu du monde et de tout ce qu'il contient semble n'être pas né, et il a en lui toute la nature en puissance. J'appelle lieu ce qui contient toutes choses, car elles n'auraient pu être sans avoir un lieu pour les contenir. Tout ce qui existe a besoin d'une place ; ni qualités, ni quantités, ni positions, ni effets ne pourraient se distinguer dans des choses qui ne seraient nulle part. Ainsi le monde, quoiqu'il ne soit pas né, a en lui le principe de toute naissance, puisqu'il offre à toutes choses un sein propre à leur conception. Il est donc la somme de qualités et de matière susceptible d'être créée, quoique non créée encore.

La matière, étant féconde en toute qualité, peut aussi engendrer le mal. J'écarte donc, ô Asclépios et Ammon, la question posée par plusieurs : « Dieu pouvait-il retrancher le mal de la nature des choses ? » Il n'y a absolument rien à leur répondre ; mais pour vous je poursuivrai le discours commencé et je donnerai des explications. Ils disent que Dieu aurait dû préserver le monde du mal ; or, le mal est dans le monde comme un membre qui en fait partie. Le souverain Dieu y a pourvu autant qu'il était raisonnable et possible, quand il a daigné accorder à l'humanité le sentiment, la science et l'intelligence. Par ces facultés qui nous placent au-dessus des autres animaux, nous pouvons seuls échapper aux pièges du mal et aux vices. L'homme sage et garanti par l'intelligence divine sait s'en préserver dès qu'il les voit et avant de s'y être laissé entraîner. Le fondement de la science est la souveraine bonté. L'esprit gouverne et fait vivre tout ce qui est dans le monde ; c'est un instrument ou une machine qu'emploie la volonté du souverain Dieu. Ainsi nous devons comprendre, par la seule intelligence, le suprême intelligible qu'on nomme Dieu. Par lui est dirigé cet autre Dieu sensible qui comprend tous les lieux, toutes les substances, la matière de tout ce qui engendre et produit, en un mot, tout ce qui est.

Quant à l'esprit, il fait mouvoir ou gouverne tous les êtres particuliers qui sont dans le monde, selon la nature que Dieu leur a assignée. La matière, Hylè, ou le monde, est le réceptacle, le mouvement, la répétition de toutes les choses que Dieu gouverne, dispensant à chacune d'elles ce qui lui est nécessaire, les remplissant d'esprit selon leurs qualités. La forme du monde est

celle d'une sphère creuse, ayant en elle-même la cause de sa qualité ou de sa forme entièrement invisible ; si, choisissant un point quelconque de sa surface, on voulait en regarder le fond, on ne pourrait rien voir. Elle ne paraît visible que par les formes spéciales dont les images semblent gravées sur elle ; elle se montre en effigie, mais en réalité elle est toujours invisible pour elle-même. C'est pourquoi le centre, la partie inférieure de la sphère, si toutefois c'est un lieu, s'appelle en grec ἄδης, invisible, de εἶδειν, voir, parce qu'on ne peut voir le centre d'une sphère. Aussi les espèces ou apparences s'appellent-elles idées, ἰδέαι, parce que ce sont les formes de l'invisible. Ce fond de la sphère, que les Grecs appellent Hadès, parce qu'il est invisible, les latins le nomment Enfer, à cause de sa position inférieure. Tels sont les principes primordiaux, les sources premières de toutes choses. Tout est en eux ou par eux, ou vient d'eux.

ASCLÉPIOS : Ces principes sont donc, ô Trismégiste, la substance universelle de toutes les apparences particulières ?

HERMÈS : Le monde nourrit les corps, l'esprit nourrit les âmes ; la pensée, don céleste qui est l'heureux privilège de l'humanité, nourrit l'intelligence ; mais un petit nombre seulement ont une intelligence capable de recevoir un tel bienfait. C'est une lumière qui illumine l'intelligence comme le soleil illumine le monde et plus encore, car la lumière du soleil est souvent interceptée par la lune, ou par la terre quand vient la nuit ; mais quand la pensée a pénétré une fois dans l'âme humaine, elle se mêle intimement à sa nature, et l'intelligence ne peut plus être obscurcie par aucun brouillard. C'est pourquoi on dit avec raison que les âmes des Dieux sont des intelligences ; pour moi, je ne dis pas cela de tous, mais des grands Dieux supérieurs.

VIII

ASCLÉPIOS : Quels sont, ô Trismégiste, les principes primordiaux des choses ?

HERMÈS : Je te révèle de grands et divins mystères, et au début de cette initiation j'implore la faveur du ciel. Il y a plusieurs classes de Dieux, et dans tous il y a une partie intelli-

gible. Ce n'est pas qu'on suppose qu'ils ne tombent pas sous nos sens ; nous les percevons, au contraire, mieux encore que ceux qu'on nomme visibles, comme cette discussion te l'enseigneras. Tu le reconnaîtras si tu y apportes toute ton attention, car cet ordre d'idées si sublime, si divin, si élevé au-dessus de l'intelligence de l'homme, exige une attention soutenue, sans laquelle les paroles s'envolent et traversent l'esprit, ou plutôt remontent à leur source et s'y perdent.

Il y a donc des Dieux supérieurs à toutes les apparences ; après eux viennent les Dieux dont l'essence est le principe ; ces Dieux sensibles, conformément à leur double origine, manifestent toutes choses par la nature sensible, chacun d'eux éclairant ses œuvres les unes par les autres. *L'Ousiarque*⁵⁶ du ciel, ou de tout ce qui est compris sous ce nom, est Zeus, car c'est par le ciel que Zeus donne la vie à toutes choses. *L'Ousiarque* du soleil est la lumière, car c'est par le disque du soleil que nous recevons le bienfait de la lumière. Les trente-six Horoscopes des étoiles fixes ont pour *Ousiarque*, ou prince, celui qu'on nomme *Pantomorphos*, ou omniforme, parce qu'il donne des formes diverses aux diverses espèces. Les sept planètes, ou sphères errantes, ont pour ousiarches la Fortune et la Destinée, qui maintiennent l'éternelle stabilité des lois de la nature à travers les transformations incessantes et l'éternelle agitation. L'air est l'instrument, la machine par laquelle tout se produit ; son *Ousiarque*⁵⁷... Ainsi du centre aux parties extrêmes tout se meut, et les rapports s'établissent d'après les analogies naturelles : ce qui est mortel se rapproche de ce qui est mortel, ce qui est sensible de ce qui est sensible. La direction suprême appartient au maître suprême, de sorte que la diversité se résout dans l'unité. Car toutes choses dépendent de l'unité ou en découlent, et comme elles semblent distantes les unes des autres, on croit qu'elles sont plusieurs, mais dans leur ensemble elles ne forment qu'un principe ou deux. Ces deux principes, d'où tout procède et par qui tout existe, sont la matière dont les choses sont formées et la volonté de celui qui les diversifie.

ASCLÉPIOS : Quelle est la raison de ceci, ô Trismégiste ?

HERMÈS : La voici, Asclépios : Dieu, le père, le seigneur universel, ou quel que soit le nom encore plus saint et plus reli-

gieux qu'on pourra lui donner, et qui, à cause de notre intelligence, doit être sacré entre nous ; mais en considérant sa divinité, nous ne pouvons le définir par aucun de ses noms. Car cette voix est un son provenant de la percussion de l'air et déclarant toute volonté de l'homme, ou la perception que son esprit a reçu par les sens. Ce nom, composé d'un nombre déterminé de syllabes pour servir de lien entre la voix et l'oreille, et de plus la sensation, le souffle, l'air, tout ce qui y est contenu, tout ce qui s'y rattache, voilà tout ce qu'exprime le nom de Dieu, et je ne crois pas qu'un nom, quelque complexe qu'il soit, puisse désigner le principe de toute majesté, le père et le maître de toutes choses. Mais il est nécessaire de lui donner un seul nom, ou plutôt tous les noms, puisqu'il est un et tout ; il faut, ou dire que toutes choses sont un nom, ou le nommer des noms de toutes choses. Lui donc qui est seul et tout, possédant la pleine et entière fécondité des deux sexes, toujours fécondé par sa propre volonté, enfante tout ce qu'il a voulu procréer. Sa volonté est la bonté universelle, la même bonté qui existe en toutes choses. La nature est née de sa divinité, afin que toutes choses soient comme elles sont, comme elles ont été, et que la nature suffise à faire naître d'elle tout ce qui naîtra dans l'avenir. Voilà, ô Asclépios, pourquoi et comment toutes choses ont les deux sexes.

ASCLÉPIOS : Tu le dis donc de Dieu, ô Trismégiste ?

HERMÈS : Non seulement de Dieu, mais de tous les êtres animés et inanimés. Car il est impossible que quelqu'une des choses qui existent soit stérile. Supprimons la fécondité de toutes les choses qui existent, il sera impossible quelles soient toujours ce qu'elles sont. Car je dis que cette [loi de génération] est contenue dans la nature, dans l'intelligence, dans le monde, et conserve tout ce qui est né. Les deux sexes sont pleins de procréation, et leur union, ou plutôt leur unification incompréhensible, peut être appelée Éros (Cupidon), ou Aphrodite (Vénus), ou de ces deux noms à la fois. Si l'esprit conçoit quelque chose de plus vrai et de plus clair que toute vérité, c'est ce devoir de procréer que le Dieu de l'universelle nature a imposé à jamais à tous les êtres, et auquel il a attaché la suprême charité, la joie, la gaieté, le désir et le divin amour. Il faudrait montrer la puissance et la nécessité de cette loi si

chacun ne pouvait la reconnaître et l'observer par le sentiment intérieur. Considère, en effet, qu'au moment où la vie descend du cerveau, les deux natures se confondent, et l'une saisit avidement et cache en elle-même la semence de l'autre. À ce moment, par l'effet de cet enchaînement mutuel, les femelles reçoivent la vertu des mâles, et les mâles reposent sur le corps des femelles. Ce mystère si doux et si nécessaire s'accomplit en secret, de peur que la divinité des deux natures ne fût contrainte de rougir devant les railleries des ignorants, si l'union des sexes était exposée aux regards irréligieux. Or, les hommes pieux ne sont pas nombreux dans le monde, ils sont même rares et on pourrait facilement les compter. Dans la plupart la malice demeure par défaut de prudence et de science des choses de l'univers.

L'intelligence de la divine religion, base de toutes choses, fait mépriser tous les vices qui sont dans le monde, et en fournit le remède ; mais quand l'ignorance se prolonge, les vices se développent et font à l'âme une blessure incurable. Infectée par les vices, l'âme est comme gonflée de poisons et ne peut être guérie que par la science et l'intelligence. Poursuivons donc cet enseignement, dût-il ne profiter qu'à un petit nombre, et apprends pourquoi à l'homme seul Dieu a donné une part de son intelligence et de sa science. Écoute donc, ô Asclépios.

Dieu, le père et le seigneur, après les Dieux forma les hommes par l'union en proportions égales de la partie corruptible du monde et de sa partie divine, et il arriva que les défauts du monde restèrent mêlés au corps. Le besoin de nourriture, qui nous est commun avec tous les animaux, nous soumet aux désirs et à tous les autres vices de l'âme. Les Dieux, formés de la partie la plus pure de la nature, n'ont pas besoin du secours du raisonnement et de l'étude ; l'immortalité et l'éternelle jeunesse sont pour eux la sagesse et la science. Cependant, en vue de l'unité d'ordre, et afin qu'ils ne fussent point étrangers à ces choses, Dieu leur a donné pour raison et pour intelligence la loi éternelle de la nécessité. Seul entre tous les animaux, pour éviter ou vaincre les maux du corps, l'homme a le secours de la raison et de l'intelligence, et l'espoir de l'immortalité. L'homme, créé bon et pouvant être immortel, a été formé de deux natures, l'une divine et l'autre mortelle, et en le formant ainsi, la volonté

divine l'a rendu supérieur aux Dieux qui n'ont que la nature immortelle, aussi bien qu'à tous les êtres mortels. C'est pourquoi l'homme, uni par un lien étroit avec les Dieux, leur rend un culte religieux, et les Dieux, à leur tour, veillent sur les choses humaines avec une douce affection. Mais je ne parle ici que des hommes pieux ; quant aux méchants, je n'en veux rien dire, pour ne pas souiller, en m'arrêtant sur eux, la sainteté de ce discours.

IX

Et puisque nous sommes amenés à parler de la parenté et de la ressemblance des hommes et des Dieux, connais, ô Asclépios, le pouvoir et la force de l'homme. Comme le seigneur et le père, ou, ce qui est le terme le plus élevé, Dieu, est le créateur des Dieux célestes, ainsi l'homme est créateur des Dieux qui sont dans les temples, contents de la proximité de l'homme, et non seulement sont illuminés, mais encore illuminent. Cela en même temps profite à l'homme et affermit les Dieux. Admires-tu, ô Asclépios, ou manques-tu de foi comme plusieurs ?

ASCLÉPIOS : Je suis confondu, ô Trismégiste ; mais, m'accordant volontiers à tes paroles, je juge très heureux l'homme qui a obtenu une telle félicité.

HERMÈS : Certes, il mérite qu'on l'admire, celui qui est le plus grand de tous les Dieux. Car leur race est formée de la partie la plus pure de la nature, sans mélange d'autres éléments, et leurs signes visibles ne sont pour ainsi dire que des têtes (les astres). Mais l'espèce de Dieux que forme l'humanité est composée de deux natures, l'une divine, qui est la première et de beaucoup la plus pure ; l'autre qui appartient à l'homme, c'est la matière dont sont fabriqués ces Dieux, qui n'ont pas seulement des têtes, mais des corps entiers avec tous leurs membres. Ainsi l'humanité, se souvenant de sa nature et de son origine, persévère en cela dans l'imitation de la divinité ; car de même que le père et le seigneur a fait les Dieux éternels semblables à lui-même, ainsi l'humanité a fait ses Dieux à sa propre ressemblance.

ASCLÉPIOS : Veux-tu dire les statues, ô Trismégiste ?

HERMÈS : Oui, les statues, ô Asclépios ; vois-tu comme tu manques de foi ? Les statues animées, pleines de sentiment et d'aspiration, qui font tant et de si grandes choses ; les statues prophétiques, qui prédisent l'avenir par les songes et toutes sortes d'autres voies, qui nous frappent de maladies ou guérissent nos douleurs selon nos mérites. Ignores-tu⁵⁸, ô Asclépios, que l'Égypte est l'image du ciel, ou plutôt, qu'elle est la projection ici-bas de toute l'ordonnance des choses célestes ? S'il faut dire la vérité, notre terre est le temple du monde. Cependant, comme les sages doivent tout prévoir, il est une chose qu'il faut que vous sachiez : un temps viendra où il semblera que les Égyptiens ont en vain observé le culte des Dieux avec tant de piété, et que toutes leurs saintes invocations ont été stériles et inexaucées. La divinité quittera la terre et remontera au ciel, abandonnant l'Égypte, son antique séjour, et la laissant veuve de religion, privée de la présence des Dieux. Des étrangers remplissant le pays et la terre, non seulement on négligera les choses saintes, mais, ce qui est plus dur encore, la religion, la piété, le culte des Dieux seront proscrits et punis par les lois. Alors, cette terre sanctifiée par tant de chapelles et de temples sera couverte de tombeaux et de morts. Ô Égypte, Égypte ! Il ne restera de tes religions que de vagues récits que la postérité ne croira plus, des mots gravés sur la pierre et racontant la piété. Le Scythe ou l'Indien, ou quelque autre voisin barbare, habitera l'Égypte. Le divin remontera au ciel, l'humanité abandonnée mourra tout entière, et l'Égypte sera déserte et veuve d'hommes et de Dieux.

Je m'adresse, à toi, fleuve très saint⁵⁹, et je t'annonce l'avenir. Des flots de sang, souillant tes ondes divines, déborderont tes rivages, le nombre des morts surpassera celui des vivants, et s'il reste quelques habitants, Égyptiens seulement par la langue, ils seront étrangers par les mœurs.

Tu pleures, ô Asclépios ! Il y aura des choses plus tristes encore. L'Égypte elle-même tombera dans l'apostasie, le pire des maux. Elle, autrefois la terre sainte, aimée des Dieux pour sa dévotion à leur culte ; elle sera la perversion des saints, l'école de l'impiété, le modèle de toutes les violences. Alors,

plein du dégoût des choses, l'homme n'aura plus pour le monde ni admiration ni amour. Il se détournera de cette œuvre parfaite, la meilleure qui soit dans le présent comme dans le passé et l'avenir. Dans l'ennui et la fatigue des âmes, il n'y aura plus que dédain pour ce vaste univers, cette œuvre immuable de Dieu, cette construction glorieuse et parfaite, ensemble multiple de formes et d'images, où la volonté de Dieu, prodigue de merveilles, a tout rassemblé dans un spectacle unique, dans une synthèse harmonieuse, digne à jamais de vénération, de louange et d'amour. On préférera les ténèbres à la lumière, on trouvera la mort meilleure que la vie, personne ne regardera le ciel.

L'homme religieux passera pour un fou, l'impie pour un sage, les furieux pour des braves, les plus mauvais pour les meilleurs. L'âme et toutes les questions qui s'y rattachent – est-elle née mortelle, peut-elle espérer conquérir l'immortalité ? –, tout ce que je vous ai exposé ici, on ne fera qu'en rire, on n'y verra que vanité. Il y aura même, croyez-moi, danger de mort pour qui gardera la religion de l'intelligence. On établira des droits nouveaux, une loi nouvelle, pas une parole, pas une croyance sainte, religieuse, digne du ciel et des choses célestes. Déplorable divorce des Dieux et des hommes ! il ne reste plus que les mauvais anges, ils se mêlent à la misérable humanité, leur main est sur elle, ils la poussent à toutes les audaces mauvaises, aux guerres, aux rapines, aux mensonges, à tout ce qui est contraire à la nature des âmes⁶⁰. La terre n'aura plus d'équilibre, la mer ne sera plus navigable, le cours régulier des astres sera troublé dans le ciel. Toute voix divine sera condamnée au silence, les fruits de la terre se corrompront et elle cessera d'être féconde ; l'air lui-même s'engourdira dans une lugubre torpeur. Telle sera la vieillesse du monde, irréligion et désordre, confusion de toute règle et de tout bien.

Quand toutes ces choses seront accomplies, ô Asclépios, alors le seigneur et le père, le souverain Dieu qui gouverne l'unité du monde, voyant les mœurs et les actions des hommes, corrigera ces maux par un acte de sa volonté et de sa bonté divine ; pour mettre un terme à l'erreur et à la corruption générale, il noiera le monde dans un déluge, ou le consu-

mera par le feu, ou le détruira par des guerres et des épidémies, et il rendra au monde sa beauté première, afin que le monde semble encore digne d'être admiré et adoré, et qu'un concert de louanges et de bénédictions célèbre encore le Dieu qui a créé et restauré un si bel ouvrage. Cette renaissance du monde, ce rétablissement de toutes les bonnes choses, cette restitution sainte et religieuse de la nature aura lieu après le temps fixé par la volonté divine et partout éternelle, sans commencement et toujours la même.

ASCLÉPIOS : En effet, la nature de Dieu est volonté réfléchie, bonté souveraine et sagesse, ô Trismégiste.

HERMÈS : Ô Asclépios, la volonté naît de la réflexion, et vouloir même est un acte de volonté. Car il ne veut rien au hasard, celui qui est la plénitude de toutes choses et qui possède tout ce qu'il veut. Mais tout ce qu'il veut est bon et il a tout ce qu'il veut ; tout ce qui est bon il le pense et il le veut. Tel est Dieu, et le monde est l'image de sa bonté.

ASCLÉPIOS : Le monde est-il bon, ô Trismégiste.

HERMÈS : Oui, le monde est bon, ô Asclépios comme je te l'enseignerai. De même que Dieu accorde à tous les êtres et à toutes les classes qui sont dans le monde les biens de toutes sortes, c'est-à-dire la pensée, l'âme et la vie, ainsi le monde partage et distribue tout ce qui semble bon aux mortels, les périodes alternées, les fruits de chaque saison, la naissance, l'accroissement, la maturité et autres choses semblables. Et c'est ainsi que Dieu est assis au-dessus du sommet du ciel, présent partout et voyant tout. Car il y a au-delà du ciel un lieu sans étoiles, en dehors de toutes choses corporelles. Entre le ciel et la terre règne le dispensateur de la vie que nous appelons Jupiter (Zeus). Sur la terre et la mer règne Jupiter Plutonius⁶¹ qui nourrit tous les animaux mortels, les plantes et les arbres qui portent des fruits sur la terre. Ceux qui doivent dominer la terre seront envoyés et établis à l'extrémité de l'Égypte, dans une ville qui sera bâtie vers l'occident et où, par mer et par terre, affluera toute la race mortelle⁶².

ASCLÉPIOS : Mais où sont-ils maintenant, ô Trismégiste ?

HERMÈS : Ils sont établis dans une grande cité, sur la montagne de Libye⁶³. Et en voilà assez.

X

Il nous faut parler maintenant de l'immortel et du mortel. La multitude, ignorante de la raison des choses, est troublée par l'attente et la crainte de la mort. La mort arrive par la dissolution du corps, fatigué de son travail. Quand le nombre qui maintient l'unité est complet, car le lien du corps est un nombre, le corps meurt. Cela arrive quand il ne peut plus supporter les charges de la vie. Voilà donc ce qu'est la mort, la dissolution du corps et la fin des sensations corporelles. Il est superflu de s'en inquiéter. Mais il est une autre loi nécessaire que méprise l'ignorance ou l'incrédulité humaines.

ASCLÉPIOS : Quelle est cette loi qu'on ignore ou à laquelle on ne croit pas ?

HERMÈS : Écoute, ô Asclépios. Quand l'âme s'est séparée du corps, elle passe, pour être jugée selon ses mérites, sous la puissance suprême du démon⁶⁴ : s'il la trouve pieuse et juste, il lui permet de demeurer dans le séjour qui lui appartient ; mais s'il la voit souillée de taches et de vices, il la précipite de haut en bas et la livre aux tempêtes et aux tourbillons contraires de l'air, du feu et de l'eau. Sans cesse agitée entre le ciel et la terre par les flots du monde, elle sera entraînée de côté et d'autre dans d'éternelles peines⁶⁵ ; son immortalité donne une éternelle durée au jugement porté contre elle. Tu comprends combien nous devons craindre et redouter un sort pareil. Ceux qui refusent d'y croire sont forcément convaincus alors, non par des paroles, mais par des exemples, non par des menaces, mais par les peines qu'ils souffriront.

ASCLÉPIOS : Les fautes des hommes, ô Trismégiste, ne sont donc pas punies seulement par la loi humaine ?

HERMÈS : Ô Asclépios, tout ce qui est terrestre est mortel. Ceux qui vivent selon la condition corporelle, et qui manquent pendant la vie aux lois imposées à cette condition, sont soumis après la mort à des châtiments d'autant plus sévères que plusieurs des fautes qu'ils ont commises ont pu rester cachées ; la prescience universelle de Dieu rendra la punition proportionnelle aux fautes.

ASCLÉPIOS : Quels sont ceux qui méritent les plus grandes peines, ô Trismégiste ?

HERMÈS : Ceux qui, condamnés par les lois humaines, périssent de mort violente, en sorte qu'ils semblent, non pas avoir payé leur dette à la nature, mais avoir reçu le prix de leurs actes. L'homme juste, au contraire, trouve dans la religion et la piété un grand secours, et Dieu le garantit contre tous les maux. Le père et le seigneur de toutes choses, qui seul est tout, se manifeste volontiers à tous ; non qu'il montre en quel lieu il réside, ni quelle est sa qualité ou sa grandeur, mais il éclaire l'homme par la seule intelligence, qui dissipe les ténèbres de l'erreur et découvre les lumières de la vérité. Par elle l'homme s'unit à l'intelligence divine ; en aspirant à elle, il se délivre de la partie mortelle de sa nature et conçoit l'espérance de l'immortalité. Telle est la différence des bons et des méchants. Celui qu'éclairent la piété, la religion, la sagesse, le culte et la vénération de Dieu voit, comme avec les yeux, la vraie raison des choses, et, par la confiance de sa foi, l'emporte autant sur les autres hommes que le soleil sur les autres astres du ciel. Car si le soleil illumine le reste des étoiles, ce n'est pas tant par sa grandeur et sa puissance que par sa divinité et sa sainteté. Il faut voir en lui, ô Asclépios, un second Dieu qui gouverne le reste du monde et en éclaire tous les habitants, animés ou inanimés.

Si le monde est un animal qui est, qui a été et qui sera toujours vivant, rien en lui n'est mortel. Chacune de ses parties est vivante ; car dans un seul et même animal toujours vivant il n'y a pas de place pour la mort. Ainsi Dieu est rempli de vie et d'éternité, puisqu'il vit nécessairement toujours ; le soleil est éternel comme le monde, il gouverne à jamais les êtres vivants, il est la source et le distributeur de toute vitalité. Dieu donc est le gouverneur éternel de tout ce qui reçoit la vie et de tout ce qui la donne, le dispensateur éternel de la vie du monde. Or, il a dispensé une fois la vie à tous les vivants par une loi éternelle que je vais expliquer : le mouvement du monde est la vie de l'éternité ; le lieu où il se meut est l'éternité de la vie. Il ne s'arrêtera jamais ; il ne se corrompra jamais ; la permanence de la vie éternelle l'entoure et le protège comme un rempart. Il dispense la vie à tout ce qui est en lui ; il est le lien de tout ce qui est ordonné sous le soleil. L'effet de son mouvement est double ; il est vivifié par l'éternité qui l'enveloppe, et il vivifie à son tour tout ce qu'il contient, diversifiant toutes choses

selon des nombres et des temps fixes et déterminés. Par l'action du soleil et des étoiles, tout est classé dans le temps d'après une loi divine. Le temps terrestre se distingue par l'état de l'atmosphère, par les alternatives de chaleur et de froid ; le temps céleste par les révolutions des astres qui reviennent périodiquement aux mêmes lieux. Le monde est le réceptacle du temps, dont la course et le mouvement entretiennent la vie. L'ordre et le temps produisent le renouvellement de tout ce qui est dans le monde, par des périodes alternées.

XI

Puisque tel est l'état de l'univers, il n'y a rien de fixe, rien de stable, rien d'immobile dans la nature, ni dans le ciel, ni sur la terre. Car Dieu seul, et justement seul, est totalement plein et parfait en soi, de soi, et autour de soi. Lui-même est sa ferme stabilité ; il ne peut être mû par une impulsion quelconque, puisque tout est en lui et que lui seul est tout. À moins qu'on n'ose dire que son mouvement est dans l'éternité ; mais c'est, au contraire, cette éternité elle-même qui est immobile, puisque tout le mouvement des temps revient à elle et prend en elle sa forme. Dieu a donc été et est à jamais stable ; avec lui est l'éternité immobile, ayant en soi le monde incréé, qu'on peut appeler sensible (?). Le monde, image de Dieu, est l'imitation de l'éternité. Le temps, malgré son perpétuel mouvement, possède, par ses retours nécessaires sur lui-même, la force et la nature de la stabilité.

Ainsi, quoique l'éternité soit fixe et immobile, cependant, comme le mouvement du temps se replie dans l'éternité, et que cette mobilité est la condition du temps, il semble que l'éternité, immobile par elle-même, se meuve par le moyen du temps qui est en elle et qui contient tout mouvement. Il en résulte que la stabilité de l'éternité se meut, et que la mobilité du temps devient stable par la loi fixe de sa course. Ainsi on peut croire que Dieu se meut en lui-même dans son immobilité. L'agitation immobile de sa stabilité est dans sa grandeur ; la loi de la grandeur est une agitation immobile.

Ce qui ne tombe pas sous les sens, l'infini, l'incompréhensible, l'inappréciable, ne peut être ni soutenu, ni porté, ni recherché. On ne peut dire d'où il vient, où il va, où il est, comment il est, ni qui il est. Il est porté en sa stabilité suprême, et sa stabilité est en lui, soit Dieu, soit l'éternité, soit l'un et l'autre, soit l'un dans l'autre, soit l'un et l'autre dans tous les deux. L'éternité est dans le temps indéfini, et le temps, qui peut se définir par le nombre, l'alternative, le retour périodique, est éternel. Ainsi l'un et l'autre paraissent infinis et éternels. La stabilité, étant un point fixe qui sert de base au mouvement, doit, en raison de cette fixité, occuper le premier rang. Dieu, avec l'éternité, est le principe de toutes choses ; le monde, qui est mobile, ne peut être mis en première ligne. En lui la mobilité vient avant la stabilité, par cette loi d'agitation éternelle dans une fermeté immobile. Tout le sentiment de la divinité est donc immobile et se meut dans sa stabilité ; il est saint, incorruptible, éternel, et pour le définir mieux encore, il est l'éternité, consistant dans la vérité du Dieu suprême, la plénitude de toute sensation et de toute science, consistant pour ainsi dire en Dieu. Le sentiment du monde est le réceptacle de toutes les choses sensibles, des espèces et des sciences. Le sentiment humain consiste dans la mémoire, par laquelle l'homme se souvient de tous ses actes.

Le sentiment de la divinité descend jusqu'à l'animal humain. Dieu n'a pas voulu répandre sur tous les êtres ce sens suprême et divin, de peur d'en abaisser la grandeur en le mêlant à d'autres animaux. L'intelligence du sens humain, quelles qu'en soient l'intensité et la force, est tout entière dans la mémoire du passé ; c'est par cette ténacité de la mémoire que l'homme est devenu le roi de la terre. L'intelligence de la nature et de la qualité, le sens du monde, peut se découvrir par les choses sensibles qui sont dans le monde. L'éternité, qui tient le second rang, son sens est donné et sa qualité se connaît d'après le monde sensible. Mais l'intelligence de la nature divine, la connaissance du souverain Dieu, est la seule vérité, et on ne peut découvrir cette vérité, ni même son ombre, dans ce monde plein de mensonges, d'apparences changeantes et d'erreurs.

Tu vois, ô Asclépios, à quelles hauteurs nous osons atteindre. Je te rends grâce, Dieu suprême ! qui m'as illuminé

des rayons de ta divinité. Pour vous, ô Tat, Asclépios et Ammon, gardez ces divins mystères dans le secret de vos cœurs et couvrez-les de silence. L'intelligence diffère du sentiment en ce que notre intelligence parvient par l'explication à comprendre et à connaître la nature du monde. L'intelligence du monde arrive jusqu'à la connaissance de l'éternité et des Dieux hypercosmiques. Nous autres hommes, c'est comme à travers un brouillard que nous voyons ce qui est dans le ciel, autant que le permet la condition du sens humain. Nos efforts sont bien faibles pour découvrir de si grands biens ; mais, quand nous y parvenons, nous en sommes récompensés par la félicité de la conscience.

XII

Quant au vide, auquel la plupart attachent tant d'importance, mon avis est qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais pu exister et qu'il n'existera jamais. Car tous les membres du monde sont parfaitement pleins, comme le monde lui-même est parfait et plein de corps différant de qualité et de forme, ayant leur apparence et leur grandeur : l'un plus grand, l'autre plus petit ; l'un plus solide, l'autre plus ténu. Les plus grands et les plus forts se voient facilement ; les plus petits et les plus ténus sont difficiles à apercevoir ou tout à fait invisibles. Nous ne connaissons leur existence que par le toucher ; aussi plusieurs les regardent-ils non comme des corps, mais comme des espaces vides, ce qui est impossible⁶⁶. Si on dit qu'il y a quelque chose hors du monde, ce que je ne crois pas, ce sera un espace rempli de choses intelligibles et analogues à sa divinité, de sorte que même le monde qu'on appelle sensible soit rempli de corps et d'êtres en rapport avec sa nature et sa qualité. Nous n'en voyons pas toutes les faces ; les unes sont très grandes, les autres sont très petites, ou nous semblent telles par l'effet de l'éloignement ou par l'imperfection de notre vue ; leur extrême ténuité peut même faire croire à plusieurs qu'elles n'existent pas. Je parle des démons, que je crois habiter avec nous, et des héros qui habitent au-dessus de nous,

entre la terre et la partie la plus pure de l'air, où il n'y a ni nuages ni aucune trace d'agitation.

On ne peut donc pas dire, ô Asclépios, que rien soit vide, à moins qu'on ne dise de quoi telle ou telle chose est vide ; par exemple, vide de feu, d'eau ou autre chose semblable. S'il arrive même que ceci ou cela, petit ou grand, soit vide d'objets de ce genre, rien ne peut être vide de souffle ou d'air. On en peut dire autant du lieu ; ce mot seul ne peut se comprendre si on ne l'applique pas à quelque chose. En ôtant le terme principal, on mutile le sens ; aussi dit-on avec raison : le lieu de l'eau, le lieu du feu ou autre chose semblable. Comme il est impossible qu'il y ait quelque chose de vide, on ne peut comprendre un lieu seul. Si on suppose un lieu sans ce qu'il contient, ce doit être un lieu vide, ce qui selon moi n'existe pas dans le monde. Si rien n'est vide, on ne voit pas ce que serait le lieu en soi, si on n'y ajoute une longueur, une largeur, une profondeur, comme les corps humains ont des signes qui les distinguent.

Cela étant ainsi, ô Asclépios, et vous qui êtes présents, sachez que le monde intelligible, c'est-à-dire Dieu, qui n'est perçu que par le regard de l'intelligence, est incorporel, et qu'il ne peut se mêler à sa nature rien de corporel, rien qui puisse être défini par la qualité, la quantité ou le nombre, car il n'y a rien de pareil en lui. Ce monde, qu'on nomme sensible, est le réceptacle de toutes les apparences sensibles, des qualités des corps, et tout cet ensemble ne peut exister sans Dieu. Car Dieu est tout, et tout vient de lui et dépend de sa volonté ; il renferme tout ce qui est bon, convenable, sage, inimitable, sensible pour lui seul, intelligible pour lui seul. Hors de lui rien n'a été, rien n'est, rien ne sera ; car tout vient de lui, est en lui et par lui : les qualités multiples, les plus grandes quantités, les grandeurs qui dépassent toute mesure, les espèces de toutes formes. Si tu comprends ces choses, ô Asclépios, tu rendras grâce à Dieu ; en observant l'ensemble, tu comprendras clairement que ce monde sensible et tout ce qu'il contient est enveloppé comme d'un vêtement par le monde supérieur. Ô Asclépios, les êtres de tout genre, mortels, immortels, raisonnables, animés, inanimés, à quelque classe qu'ils appartiennent, offrent l'image de leur classe, et quoique chacun d'eux ait la forme générale de son genre, cependant tous ont entre eux des différences. Ainsi le

genre humain est uniforme et on peut définir l'homme par son type ; cependant les hommes, sous cette forme unique, sont dissemblables. Car l'espèce (le caractère individuel) qui vient de Dieu est incorporelle, comme tout ce qui est compris par l'intelligence. Puisque les deux éléments qui déterminent la forme sont les corps et les incorporels, il est impossible qu'il naisse une forme entièrement semblable à une autre, à des distances de temps et de lieu différentes. Les formes changent autant de fois que l'heure a de moments dans le cercle mobile où est ce Dieu omniforme dont nous avons parlé. L'espèce (l'individualité) persiste en produisant autant d'images d'elle-même que la révolution du monde a d'instant. Le monde change dans sa révolution, mais l'espèce n'a ni période ni changements. Ainsi les formes de chaque genre sont permanentes et dissemblables dans le même type.

ASCLÉPIOS : Le monde change-t-il aussi d'apparence, ô Trismégiste ?

HERMÈS : On dirait que tu as dormi pendant cette explication. Qu'est-ce que le monde, de quoi se compose-t-il, sinon de tout ce qui naît ? Tu veux donc parler du ciel, de la terre et des éléments, car les autres êtres changent fréquemment d'apparence ? Le ciel, pluvieux ou sec, chaud ou froid, clair ou couvert de nuages, voilà autant de changements successifs d'aspects dans l'apparente uniformité du ciel. La terre change continuellement d'aspect, et lorsqu'elle fait naître ses fruits et lorsqu'elle les nourrit, lorsqu'elle porte des produits si divers de qualité, de quantité : ici du repos, là du mouvement, et toute cette variété d'arbres, de fleurs, de graines, de propriétés, d'odeurs, de saveurs, de formes. Le feu a aussi ses transformations multiples et divines, car le soleil et la lune ont toutes sortes d'aspects comparables à cette multitude d'images que reproduisent nos miroirs. Mais en voilà assez sur ce sujet.

XIII

Revenons à l'homme et au don divin de la raison qui a fait appeler l'homme un animal raisonnable. Parmi toutes les mer-

veilles que nous avons observées dans l'homme, celle qui commande surtout l'admiration c'est que l'homme ait pu trouver la nature divine et la mettre en œuvre. Nos ancêtres qui ⁶⁷ [s'égarèrent dans l'incrédulité] sur ce qui touche aux Dieux [ne] tournant [pas] leur esprit vers le culte et la religion, trouvèrent l'art de faire des Dieux, et, l'ayant trouvé, ils y mêlèrent une vertu convenable tirée de la nature du monde. Comme ils ne pouvaient faire des âmes, ils évoquèrent celles des démons ou des anges et les fixèrent dans les saintes images et les divins mystères, seul moyen de donner aux idoles la puissance de faire du bien ou du mal. Ainsi, ton aïeul, ô Asclépios, le premier inventeur de la médecine, a un temple sur la montagne de Libye, au bord du fleuve des crocodiles, où est couché ce qui en lui appartenait au monde, c'est-à-dire son corps ; le reste, la meilleure partie de lui, ou plutôt lui-même, car le principe du sentiment et de la vie est l'homme tout entier, est remonté au ciel ⁶⁸. Maintenant il porte secours aux hommes dans leurs maladies, après leur avoir enseigné l'art de guérir. Hermès, mon aïeul, dont je porte le nom, établi dans la patrie à qui son nom a été aussi donné, exauce ceux qui y viennent de toutes parts pour obtenir de lui aide et salut ⁶⁹. Que de biens sur les hommes répand Isis, épouse d'Osiris, lorsqu'elle leur est propice ; que de maux lorsqu'elle est irritée ⁷⁰ ! Car les Dieux terrestres et mondains sont accessibles à la colère, parce qu'ils sont formés et composés par les hommes en dehors de la nature. De là vient en Égypte le culte rendu aux animaux qu'ils ont consacrés pendant leur vie ; chaque ville honore l'âme de celui qui lui a donné des lois et dont elle garde le nom. Et c'est pour cela, ô Asclépios, que ce qui est adoré par les uns ne reçoit aucun culte des autres, ce qui cause souvent des guerres entre les villes de l'Égypte.

ASCLÉPIOS : Quelle est la qualité de ces Dieux qu'on nomme terrestres ?

HERMÈS : Elle consiste dans la vertu divine qui existe naturellement dans les herbes, les pierres, les aromates ; c'est pourquoi ils aiment les sacrifices fréquents, les hymnes et les louanges, une douce musique rappelant l'harmonie céleste ; et ce souvenir du ciel, conforme à leur céleste nature, les attire et les retient dans les idoles et leur fait supporter un long séjour

parmi les hommes. C'est ainsi que l'homme fait des Dieux ; et ne crois pas, ô Asclépios, que ces Dieux terrestres agissent au hasard. Pendant que les Dieux célestes habitent les hauteurs du ciel, gardant chacun le rang qu'il a reçu, nos Dieux ont leurs fonctions particulières ; ils annoncent l'avenir par les sorts et la divination, ils veillent, chacun à sa manière, aux choses qui dépendent de leur providence spéciale et viennent à notre aide comme des auxiliaires, des parents et des amis.

XIV

ASCLÉPIOS : Quelle est donc, ô Trismégiste, la part d'action de la destinée ? Si les Dieux du ciel règlent l'ensemble, si les Dieux de la terre règlent les choses particulières, qu'appelle-t-on la destinée ?

HERMÈS : Ô Asclépios, c'est la nécessité générale, l'enchaînement des événements liés entre eux. C'est ou la cause créatrice, ou le Dieu suprême, ou le second Dieu créé par Dieu, ou la science de toutes les choses du ciel et de la terre établie sur les lois divines. La destinée et la nécessité sont liées entre elles par un lien indissoluble ; la destinée produit les commencements de toutes choses, la nécessité les pousse à l'effet qui découle de leurs débuts. La conséquence de cela est l'ordre, c'est-à-dire une disposition de tous les événements dans le temps ; car rien ne s'accomplit sans ordre. De là résulte la perfection du monde ; car le monde a l'ordre pour base, c'est dans l'ordre qu'il consiste tout entier. Ces trois principes, la destinée ou fatalité, la nécessité et l'ordre, dérivent de la volonté de Dieu qui gouverne le monde par sa loi et par sa raison divine. Ces principes n'ont donc aucune volonté propre ; inflexibles et étrangers à toute bienveillance comme à toute colère, ils ne sont que les instruments de la raison éternelle, qui est immobile, invariable et indissoluble. Ainsi la destinée vient la première, et, comme une terreensemencée, contient les événements futurs ; la nécessité suit et les pousse à leur accomplissement. En troisième lieu, l'ordre maintient le tissu des choses qu'établissent la destinée et la nécessité. C'est donc là

l'éternité sans commencement ni fin, maintenue dans un moment éternel par sa loi immuable. Elle s'élève et retombe alternativement, et, selon la différence des temps, ce qui avait disparu reparait. Car telle est la condition du mouvement circulaire : tout s'enchaîne sans qu'on puisse déterminer le commencement, et il semble que toutes choses se précèdent et se suivent sans cesse. Quant à l'accident et au sort, ils sont mêlés à toutes les choses du monde.

XV

Nous avons parlé de tout, autant qu'il est donné à l'homme et autant que Dieu nous l'a permis ; il ne nous reste plus qu'à bénir Dieu et à revenir aux soins du corps, après avoir rassasié notre intelligence en traitant des choses divines.

En sortant du sanctuaire, ils se mirent à prier Dieu en regardant vers le midi, car c'est de ce côté qu'on doit se tourner au déclin du soleil, de même que quand il se lève on doit se tourner vers l'orient. Tandis qu'ils prononçaient déjà leurs prières, Asclépios dit à voix basse : « Ô Tat, invitons notre père à faire accompagner nos prières d'encens et de parfums. » Trismégiste l'entendit et s'en émut : « Non, non, dit-il, Asclépios, c'est presque un sacrilège que de brûler l'encens ou un autre parfum pendant la prière ; rien ne manque à celui qui est tout et qui contient tout. Rendons grâces et adorons ; le parfum suprême, c'est l'action de grâces des mortels à Dieu ⁷¹.

« Nous te rendons grâces, ô souverain très-haut ; par ta grâce nous avons reçu la lumière de ta connaissance ; nom saint et vénérable, nom unique par lequel Dieu seul doit être béni selon la religion paternelle ! Puisque tu daignes nous accorder à tous la piété paternelle, la religion, l'amour et les plus doux bienfaits, quand tu nous donnes le sens, la raison, l'intelligence : le sens pour te connaître, la raison pour te chercher, l'intelligence pour avoir le bonheur de te comprendre. Sauvés par ta puissance divine, réjouissons-nous de ce que tu te montres à nous tout entier ; réjouissons-nous de ce que tu daignes, dès notre séjour dans ce corps, nous consacrer à

l'éternité. La seule joie de l'homme c'est la connaissance de ta grandeur. Nous t'avons connue, très grande lumière, toi qui n'es sensible qu'à la seule intelligence. Nous t'avons comprise, ô vraie voie de la vie ! Ô source féconde de toutes les naissances ! Nous t'avons connue, ô plénitude génératrice de toute la nature ! Nous t'avons connue, ô permanence éternelle ! Dans cette prière, adorant le bien de ta bonté, nous ne te demandons que de vouloir nous faire persévérer dans l'amour de ta connaissance, afin que nous ne quittions jamais ce genre de vie. Pleins de ce désir, nous allons prendre un repas pur et sans viandes d'animaux. »

LIVRE III

FRAGMENTS DU LIVRE SACRÉ INTITULÉ : *La Vierge du monde*

FRAGMENT I

Ce long fragment, emprunté à Stobée I, 49. 44, correspond à l'Excerptum XXIII de l'édition du père Festugière.

Le traité dont Stobée a extrait ce texte avait pour titre grec *korê kosmou*, qu'on traduit généralement par la *Vierge* (ou plutôt la *jeune fille*) *du monde*. À la lecture de ce texte, on s'explique difficilement un tel titre. Il semble que la bonne traduction doive être la « pupille du monde », *korê* pouvant avoir aussi le sens de pupille (voir, par exemple, Platon, *Alcibiade*, I. 133 a). On aurait alors là la traduction en grec du mot égyptien *hwnt* qui, comme pour le grec, signifie « jeune fille » et aussi « pupille » ; mais il s'agit de la pupille du ciel, c'est-à-dire la lune. Le titre pourrait alors être une allusion au monde sublunaire, celui des mortels.

Il s'agit d'un dialogue entre Isis et son fils Horus.

I

... Ayant ainsi parlé, Isis verse d'abord à Hôros le doux breuvage d'immortalité⁷² que les âmes reçoivent des Dieux, et commence ainsi le discours très sacré :

Le ciel couronné d'étoiles est superposé à l'universelle nature, ô mon fils Horôs, et il ne lui manque rien de ce qui compose l'ensemble du monde. Il faut donc que la nature entière soit ornée et complétée par ce qui est au-dessus d'elle, car cette ordonnance ne pouvait aller du bas vers le haut. La suprématie des plus grands mystères sur les plus petits est nécessaire⁷³. L'ordre céleste l'emporte sur l'ordre terrestre comme étant absolument fixe et inaccessible à l'idée de la mort. C'est pourquoi les choses d'en bas gémirent saisies de crainte devant la merveilleuse beauté et l'éternelle permanence du monde supérieur. Car c'était un spectacle digne de contemplation et de désir, que ces magnificences du ciel, révélations du Dieu encore inconnu, et cette somptueuse majesté de la nuit, éclairée d'une manière pénétrante quoique inférieure à celle du soleil, et tous ces autres mystères qui se meuvent dans le ciel en périodes cadencées, réglant et entretenant les choses d'ici-bas par d'occultes influences. Et tant que l'ouvrier universel ne mettait pas de terme à cette crainte incessante, à ces recherches inquiètes, l'ignorance enveloppait l'univers. Mais lorsqu'il jugea bon de se révéler au monde, il souffla aux Dieux l'enthousiasme de l'amour, et il versa dans leur pensée la splendeur que contenait sa poitrine, pour leur inspirer d'abord la volonté de chercher, puis le désir de trouver, et enfin la puissance de redresser.

Or, mon enfant merveilleux, Hôros, ce n'était pas dans la race mortelle que cela pouvait arriver, car elle n'existait pas encore, mais dans l'âme en sympathie avec les mystères du ciel. C'était Hermès, la pensée universelle⁷⁴. Il vit l'ensemble des choses, et ayant vu, il comprit, et ayant compris, il avait la puissance de manifester et de révéler. Ce qu'il pensa, il l'écrivit ; ce qu'il écrivit, il le cacha en grande partie⁷⁵, se taisant avec sagesse et parlant à la fois, afin que toute la durée du monde à venir cherchât ces choses. Et ainsi, ayant ordonné aux Dieux, ses frères, de lui servir de cortège, il monta vers les étoiles.

Mais il eut pour successeur Tat, son fils et l'héritier de ses sciences, et peu après Asclépios, fils d'Imouthè⁷⁶, par les conseils de Pan et d'Héphaïstos⁷⁶ ; et tous ceux à qui la souveraine Providence réservait une connaissance exacte des choses du ciel. Hermès donc s'excusa devant tout ce qui l'entourait de ne pas livrer la théorie intégrale à son fils, à cause de sa jeunesse. Mais moi, m'étant levée, j'observai de mes yeux, qui voient les secrets invisibles des origines, et j'ai appris à la longue, mais avec certitude, que les symboles sacrés des éléments cosmiques étaient cachés près des secrets d'Osiris. Hermès remonta au ciel après avoir prononcé une invocation et des paroles. Il ne convient pas, ô mon enfant, de laisser ce récit incomplet ; il faut te faire connaître les paroles d'Hermès lorsqu'il déposa ses livres ; les voici : « Ô livres sacrés des immortels, qui avez reçu de mes mains les remèdes qui rendent incorruptibles, restez à jamais à l'abri de la corruption et de la pourriture, invisibles et introuvables pour tous ceux qui parcourront ces plaines jusqu'au jour où le vieux ciel enfantera des instruments dignes de vous, que le créateur appellera les âmes. » Ayant prononcé ces imprécations sur ses livres, il les enveloppa dans leurs bandelettes, rentra dans la zone qui lui appartient, et tout resta caché pendant un temps suffisant.

Et la nature, ô mon fils, étant stérile jusqu'au moment où ceux qui ont reçu l'ordre de parcourir le ciel, s'avançant vers le Dieu roi de toutes choses, lui dénoncèrent l'inertie générale et la nécessité d'ordonner l'univers. Cette œuvre, nul autre que lui ne pouvait l'accomplir. « Nous te prions, disaient-ils, de considérer ce qui existe déjà et ce qui est nécessaire pour l'avenir. » À ces paroles, le Dieu sourit, et il dit à la nature d'exister. En sortant de sa voix, le Féminin s'avança dans sa parfaite beauté ; les Dieux avec stupeur contemplaient cette merveille. Et le grand ancêtre, versant un breuvage à la Nature, lui ordonna d'être féconde ; puis, pénétrant tout de ses regards, il cria : « Que le ciel soit la plénitude de toutes choses, et l'air et l'éther. » Dieu dit et cela fut. Mais la nature, se parlant à elle-même, connut qu'elle ne devait pas transgresser le commandement du père, et s'étant unie au Travail, elle produisit une fille très belle, qu'elle appela l'Invention, et à laquelle Dieu accorda l'être. Et ayant distingué les formes

créées, il les remplit de mystère et en accorda le commandement à l'Invention.

Et ne voulant pas que le monde supérieur fût inerte, il jugea bon de le remplir d'esprits, afin que nulle partie ne restât dans l'immobilité et l'inertie ; et il employa son art sacré à l'accomplissement de son œuvre. Car, prenant en lui-même ce qu'il fallait d'esprit et le mêlant d'un feu intellectuel, il y combina d'autres matières par des voies inconnues. Et ayant opéré l'union des principes par des formules secrètes, il mit ainsi en mouvement la combinaison universelle. Peu à peu, du sein du mélange sortit une matière plus subtile, plus pure, plus limpide que les éléments dont elle était née. Elle était transparente, et l'ouvrier seul la voyait. Bientôt elle atteignit sa perfection, n'étant ni liquéfiée par le feu, ni refroidie par le souffle, mais possédant la stabilité d'une combinaison particulière, ayant son type et sa constitution propres. Il lui donna son nom heureux, et d'après la similitude de ses énergies, il l'appela Animation. De ce produit il forma des myriades d'âmes, employant la fleur du mélange au but qu'il se proposait, procédant avec ordre et mesure, selon la science et sa raison. Elles n'étaient pas nécessairement différentes, mais cette fleur, exhalée du mouvement divin, n'était pas identique à elle-même ; la première couche était supérieure à la seconde, plus parfaite et plus pure ; la seconde, inférieure, à la vérité, à la première, était très supérieure à la troisième, et ainsi jusqu'à soixante degrés fut complété le nombre total. Seulement Dieu établit cette loi que toutes fussent éternelles, comme étant d'une essence unique, dont lui seul détermine les formes. Il traça les limites de leur séjour dans les hauteurs de la nature, afin qu'elles fissent tourner le cylindre selon des lois d'ordre et de sage direction pour la joie de leur père.

Alors, ayant convoqué dans ces magnifiques régions de l'éther les êtres de toutes natures, il leur dit : « Ô âmes, beaux enfants de mon souffle et de ma sollicitude, vous que j'ai fait naître de mes mains pour vous consacrer à mon monde, écoutez mes paroles comme des lois : Ne vous écarterez pas de la place qui vous est fixée par ma volonté. Le séjour qui vous attend est le ciel avec son cortège d'étoiles et ses trônes remplis de vertu. Si vous tentez quelque innovation contre mes

ordres, je jure par mon souffle sacré, par cette mixture dont j'ai formé les âmes, et par mes mains créatrices, que je ne tarderai pas à vous forger des chaînes et à vous punir. »

Ayant ainsi parlé, le Dieu mon maître mêla le reste des éléments congénères, la terre et l'eau, et prononçant quelques paroles mystiques et puissantes, quoique différentes des premières, souffla dans le mélange liquide le mouvement de la vie, le rendit plus épais et plus plastique, et en forma des êtres vivants de forme humaine. Ce qui restait du mélange, il le donna aux âmes plus élevées qui habitaient la région des Dieux, dans le voisinage des étoiles, et qu'on nomme les Démons sacrés. « Travaillez, leur dit-il, mes enfants, produits de ma nature ; prenez le résidu de mon œuvre, et que chacun de vous fabrique des êtres à son image ; je vous donnerai des modèles. » Et prenant le zodiaque, il ordonna le monde conformément aux mouvements animiques, plaçant les signes d'animaux après ceux de forme humaine. Et après avoir fourni les forces créatrices et le souffle générateur pour l'universalité des êtres à venir, il se retira, promettant de joindre aux œuvres visibles un souffle (in)visible et un principe reproducteur, afin que chaque être engendrât son semblable sans qu'il fût nécessaire d'en créer sans cesse de nouveaux⁷⁷.

— Et que firent les âmes, ô ma mère ?

Et Isis dit : Elles prirent le mélange de la matière, ô mon fils Hôros, et commencèrent à réfléchir et à adorer cette combinaison, œuvre du père, puis elles cherchèrent de quoi elle était composée, ce qui n'était pas facile à découvrir. Alors, craignant que cette recherche n'excitât la colère du père, elles se mirent à exécuter ses ordres. Elles prirent donc la couche supérieure de la matière, celle qui était la plus légère, et en formèrent la race des oiseaux. La combinaison étant devenue plus compacte et prenant une consistance plus épaisse, elles en firent les quadrupèdes. D'une partie plus dense, et qui avait besoin d'un milieu humide pour y nager, elles firent les poissons. Le résidu, étant froid et pesant, fut employé par les âmes à la formation des reptiles.

Alors, ô mon fils, fières de leur œuvre, elles ne craignirent pas de transgresser la loi, et, malgré la défense, elles s'écarterent des limites prescrites. Ne voulant plus rester dans le même lieu,

elles s'agitaient sans cesse, et le repos leur semblait la mort. Mais, ô mon fils, ainsi que me l'a dit Hermès, leur conduite ne put échapper aux regards du Dieu seigneur de toutes choses ; il songea à les punir et à leur préparer de dures chaînes. Le chef et le maître de l'univers résolut donc de fabriquer l'organisme humain pour la punition des âmes ; et m'ayant appelé près de lui, dit Hermès, il parla ainsi : « Ô âme de mon âme, pensée sainte de ma pensée, jusqu'à quand la nature d'en bas restera-t-elle triste ? Jusqu'à quand les créations déjà nées resteront-elles inertes et sans louanges ? Amène-moi donc tous les Dieux du ciel. » Ainsi parla Dieu, dit Hermès, et tous se rendirent à ses ordres. « Regardez la terre, leur dit-il, et toutes les choses d'en bas. »

Ils regardèrent aussitôt, et comprirent la volonté du prince, et lorsqu'il leur parla de la création de l'homme, leur demandant ce que chacun pouvait donner à ceux qui allaient naître, le Soleil répondit : « Je prodiguerai ma lumière. » La Lune promit d'éclairer le Soleil. Elle ajouta qu'elle avait déjà créé la Crainte, le Silence, le Sommeil, ainsi que la Mémoire, qui devait être utile aux hommes. Kronos⁷⁸ annonça qu'il était le père de la Justice et de la Nécessité. Zeus dit : « Pour épargner des guerres perpétuelles à la race future, j'ai engendré la Fortune, l'Espérance et la Paix. » Arès dit qu'il était déjà père de la Lutte, de l'Ardeur impétueuse et de l'Émulation. Aphrodite ne se fit pas attendre : « Pour moi, dit-elle, ô maître, je leur donnerai le Désir, et j'y joindrai la Volupté et le Sourire, afin que la punition destinée aux âmes nos sœurs ne soit pas trop dure. » Ces paroles d'Aphrodite furent accueillies avec joie, ô mon fils. « Et moi, dit Hermès, je donnerai à la nature humaine la sagesse, la tempérance, la persuasion et la vérité. Je ne cesserai de m'unir à l'Invention. Je protégerai toujours la vie mortelle des hommes nés sous mes signes ; car le créateur et le père m'a attribué dans le zodiaque des signes de sagesse et d'intelligence, surtout quand le mouvement qui y ramène les astres se trouve en rapport avec l'énergie physique de chacun. »

Le Dieu maître du monde se réjouit en entendant ces choses, et ordonna que la race humaine fût produite. « Pour moi, dit Hermès, je cherchai quelle matière il fallait employer, et j'invoquai le monarque. Il ordonna aux âmes de donner le

reste du mélange. Et l'ayant pris, je le trouvai absolument sec. Alors j'employai une grande surabondance d'eau, afin de renouveler la combinaison de matière, de façon que le produit fût résoluble, faible et impuissant, et que la force ne s'ajoutât pas en lui à l'intelligence. J'achevai mon ouvrage, et il était beau, et je me réjouissais de le voir ; et d'en bas j'appelai le monarque pour le contempler. Il le vit et fut réjoui. Et il ordonna que les âmes fussent incorporées. Et elles furent saisies d'horreur en apprenant leur condamnation. »

Leurs paroles m'ont frappée. Écoute, mon fils, Hôros, car je t'apprends un mystère. Notre aïeul Kaméphès⁷⁹ le tient d'Hermès, qui écrit le récit de toutes choses, et moi je l'ai reçu de l'antique Kaméphès, lorsqu'il m'admit à l'initiation par le noir⁸⁰ ; reçois-le de moi à ton tour, ô merveilleux et illustre enfant.

Les âmes allaient être emprisonnées dans les corps ; les unes gémissaient et se lamentaient : ainsi, quand des animaux sauvages et libres sont enchaînés, au moment de subir la dure servitude et de quitter les chères habitudes du désert, ils combattent et se révoltent, refusent de suivre ceux qui les ont domptés, et, si l'occasion s'en présente, les mettent à mort. La plupart sifflaient comme des serpents ; telle autre jetait des cris aigus et des paroles de douleur, et regardant au hasard en haut et en bas : « Grand ciel, disait-elle, principe de notre naissance, éther, air pur, mains et souffle sacré du Dieu souverain ; et vous, astres éclatants, regards des Dieux, infatigable lumière du soleil et de la lune, notre première famille, quel déchirement et quelle douleur ! Quitter ces grandes lumières, cette sphère sacrée, toutes les magnificences du pôle et la bienheureuse république des Dieux, pour être précipitées dans ces viles et misérables demeures ! Quel crime avons-nous donc commis, ô malheureuses ! Comment avons-nous mérité, pauvres pécheuses, les peines qui nous attendent ? Voilà le triste avenir qui nous est réservé, pourvoir aux besoins d'un corps humide et dissoluble. Nos yeux ne distingueront plus les âmes divines. À peine, à travers ces cercles humides⁸¹, apercevrons-nous en gémissant le ciel, notre ancêtre ; par intervalles même nous cesserons de le voir. [C'est la lumière qui fait voir ; les yeux par eux-mêmes ne voient rien, dit Orphée⁸².] Par notre funeste

condamnation, la vision directe nous est refusée ; car nous ne pouvons voir qu'à l'aide de la lumière ; ce sont des fenêtres que nous avons, et non des yeux. Ce sera aussi une peine pour nous d'entendre dans l'air le souffle fraternel des vents sans pouvoir y mêler le nôtre, qui aura pour demeure, au lieu de ce monde sublime, l'étroite prison de la poitrine. Mais toi, qui nous chasses et nous fais descendre si bas de si haut, mets un terme à nos peines, seigneur et père, devenu si vite indifférent à tes œuvres ; fixe-nous une limite, daigne nous adresser quelques dernières paroles, pendant que nous pouvons encore voir l'ensemble du monde lumineux. »

Cette prière des âmes fut exaucée, mon fils Hôros ; car le monarque était présent, et, s'asseyant sur le trône de la vérité, voici ce qu'il leur dit⁸³ : « Ô âmes, vous serez gouvernées par le Désir et la Nécessité ; ce seront après moi vos maîtres et vos guides. Âmes soumises à mon sceptre qui ne vieillit pas, sachez que tant que vous serez sans souillure, vous habiterez les régions du ciel. S'il en est parmi vous qui méritent quelque reproche, elles habiteront le séjour qui leur est destiné dans des organes mortels. Si vos fautes sont légères, délivrées du lien des chairs, vous retournerez au ciel. Si vous vous rendez coupables de quelques crimes plus graves, si vous vous détournez de la fin pour laquelle vous avez été formées, vous n'habitez ni le ciel ni des corps humains, mais vous voyagez désormais dans des animaux sans raison. »

Ayant dit ces choses, ô mon fils Hôros, il leur donna le souffle et parla ainsi : « Ce n'est pas au hasard que j'ai réglé votre destinée ; elle sera pire si vous agissez mal ; elle sera meilleure si vos actes sont dignes de votre naissance. C'est moi, et non un autre, qui serai votre témoin et votre juge. Reconnaissez que c'est pour vos fautes antérieures que vous allez être punies et enfermées dans les corps. La renaissance sera différente pour vous, comme je vous l'ai dit, dans des corps différents. La dissolution, c'est un bienfait, c'est le bonheur d'autrefois. Mais si votre conduite est indigne de moi, votre prudence devenue aveugle et vous guidant à contre sens vous fera prendre pour un bienfait ce qui est un châtiment, et redouter un sort meilleur comme une cruelle injure. Les plus justes parmi vous se rapprocheront du divin dans leurs trans-

formations, et seront parmi les hommes des rois justes, de vrais philosophes, des fondateurs et des législateurs, des devins véridiques, des collecteurs de plantes salutaires, des musiciens habiles, des astronomes intelligents, de savants augures, des sacrificateurs expérimentés, toutes fonctions belles et bonnes ; parmi les oiseaux, des aigles, qui ne chassent ni ne dévorent ceux de leur espèce et ne laissent pas attaquer devant eux les espèces les plus faibles, car la justice sera dans la nature de l'aigle ; parmi les quadrupèdes, des lions, car c'est un animal fort, qui n'est pas dompté par le sommeil, qui dans un corps mortel se livre à une gymnastique immortelle, et que rien ne fatigue ni n'endort ; parmi les reptiles, des dragons parce que c'est un animal puissant, vivant longtemps, innocent et ami des hommes ; il se laissera apprivoiser, n'aura pas de venin, et, quittant la vieillesse, se rapprochera de la nature des Dieux ; parmi les poissons, des dauphins, car cet animal, ayant pitié de ceux qui tombent dans la mer, les portera à terre s'ils vivent tencore, et s'abstiendra de les manger s'ils sont morts, quoique étant le plus vorace de tous les animaux aquatiques. » Ayant ainsi parlé, Dieu devint une intelligence incorruptible.

Après cela, mon fils Hôros, il s'éleva de terre un esprit très fort, dégagé de toute enveloppe corporelle et puissant en sagesse, mais sauvage et redoutable⁸⁴. Quoiqu'il n'ignorât pas ce qu'il demandait, voyant que le type du corps humain était beau et auguste d'aspect, et s'apercevant que les âmes allaient entrer dans leurs enveloppes : « Quels sont ceux-ci, dit-il, ô Hermès, secrétaire des Dieux ? — Ce sont les hommes, dit Hermès. — C'est une œuvre hardie de faire l'homme, avec ces yeux pénétrants, cette langue déliée, cette ouïe délicate pour entendre même ce qui ne le regarde pas, cet odorat subtil, et dans les mains ce toucher pour s'approprier toutes choses. Ô générateur, juges-tu bon qu'il soit libre de soucis, ce futur explorateur des beaux mystères de la nature ? Veux-tu le laisser exempt de peines, celui dont la pensée atteindra les limites de la terre ? Les hommes arracheront les racines des plantes, étudieront les propriétés des sucres naturels, observeront la nature des pierres, disséqueront non seulement les animaux, mais eux-mêmes, voulant savoir comment ils ont été formés. Ils étendront leurs mains hardies jusque sur la mer, et, coupant le bois

des forêts spontanées, ils passeront d'une rive à la rive opposée pour se chercher les uns les autres. Les secrets intimes de la nature, ils les poursuivront jusque dans les hauteurs et voudront étudier les mouvements du ciel. Ce n'est pas encore assez ; il ne reste plus à connaître que le point extrême de la terre, ils y voudront chercher l'extrémité dernière de la nuit. S'ils ne connaissent pas d'obstacles, s'ils vivent exempts de peine, à l'abri de toute crainte et de tout souci, le ciel même n'arrêtera pas leur audace et ils voudront étendre leur pouvoir sur les éléments. Apprends-leur donc le désir et l'espérance, afin qu'ils connaissent aussi la crainte des accidents et des difficultés, la douloureuse morsure de l'attente trompée. Que la curiosité de leurs âmes ait pour contrepoids le désir et la crainte, le souci et l'espérance vaine. Que leurs âmes soient en proie aux amours mutuels, aux espoirs, aux désirs variés, tantôt satisfaits, tantôt déçus, afin que la douceur même du succès soit un appât qui les attire vers de plus grands maux. Que le poids de la fièvre les accable et brise en eux le désir. »

Tu souffres, ô Hôros, en écoutant le récit de ta mère ? L'étonnement et la stupeur te saisissent devant les maux qui s'abattent sur la pauvre humanité ? Ce que tu vas entendre est plus triste encore. Les paroles de Mômos plurent à Hermès ; il trouva que l'avis était sage et il le suivit : « Ô Mômos, dit-il, la nature du souffle divin qui enveloppe tout ne sera pas inerte. Le maître de cet univers m'a chargé d'être son intendant et son pourvoyeur. Le Dieu au regard pénétrant observera et dirigera toutes choses ; [Adrastée⁸⁵] et moi je fabriquerai un instrument mystérieux, une règle inflexible et infranchissable à laquelle tout sera soumis, depuis la naissance jusqu'à la dernière destruction, et qui sera le lien des choses créées. Cet instrument gouvernera ce qui est sur la terre et tout le reste. » C'est ainsi, dit Hermès, que je parlai à Mômos, et déjà l'instrument agissait. Aussitôt après les âmes furent incorporées, et je fus loué pour mon œuvre.

Et le monarque convoqua de nouveau l'assemblée des Dieux. Ils se réunirent et il leur parla ainsi : « Dieux qui avez reçu une nature souveraine et impérissable, et la direction de la grande éternité, vous dont la fonction est de maintenir à jamais l'harmonie mutuelle des choses, jusqu'à quand ces choses

seront-elles invisibles au soleil et à la lune ? Que chacun de nous travaille pour sa part à la création. Effaçons par notre pouvoir cette cohésion inerte. Que le chaos devienne une fable incroyable pour la postérité. Commencez les grandes œuvres, je vous dirigerai. »

Il dit, et aussitôt l'unité cosmique, encore obscure, fut divisée, et dans les hauteurs apparut le ciel avec tous ses mystères. La terre, encore instable, s'affermir sous la lumière du soleil et apparut avec tous les riches ornements qui l'enveloppent. Car tout est beau aux yeux de Dieu, même ce qui semble laid aux mortels, parce que tout est fait d'après les lois de Dieu. Et Dieu se réjouit en voyant ses œuvres en mouvement, et saisissant à pleines mains les trésors de la nature : « Reçois-les, dit-il, ô terre sacrée, reçois-les, ô vénérable qui vas être la mère de toutes choses, et que rien ne te manque désormais ! » Il dit, et ouvrant ses mains divines, il répandit dans le réservoir universel tous ses trésors. Mais ils étaient encore inconnus ; car les âmes, nouvellement enchaînées et ne supportant pas leur opprobre, voulaient rivaliser avec les Dieux célestes, et fières de leur noble origine, se vantant d'avoir le même créateur qu'eux, se révoltaient, et prenant les hommes pour instruments, les opposaient les uns aux autres et suscitaient des guerres intestines. Et ainsi, la force opprimant la faiblesse, les forts brûlaient et massacraient les faibles, et les vivants et les morts étaient précipités des lieux sacrés.

Alors les éléments résolurent de se plaindre devant le monarque de l'état sauvage des hommes. Et le mal étant déjà très grand, les éléments s'avancèrent vers le Dieu créateur et se plaignirent en ces termes⁸⁶ ; le Feu fut admis à parler le premier : « Ô maître, dit-il, ouvrier de ce monde nouveau, toi dont le nom mystérieux parmi les Dieux a été jusqu'ici vénérable pour tous les hommes, jusques à quand, ô Démon, as-tu décidé de laisser la vie humaine sans Dieu ? Révèle-toi au monde qui t'appelle, corrige la vie sauvage par l'initiation de la paix. Accorde à la vie des lois, accorde à la nuit des oracles, remplis tout d'heureuses espérances ; que les hommes redoutent le jugement des Dieux, et nul ne péchera plus. Que les crimes reçoivent leur juste punition, et on s'abstiendra de l'injustice. On craindra de violer les serments, et la folie aura un terme.

Enseigne-leur la reconnaissance des bienfaits, afin que je fournisse ma flamme aux libations et aux sacrifices, et que de l'autel montent vers toi des fumées odorantes. Car maintenant je suis souillé, ô maître, et la témérité impie des hommes me contraint à brûler les chairs. Ils ne veulent pas me laisser dans ma nature, ils altèrent et corrompent ma pureté. »

L'air dit à son tour : « Je suis corrompu par les exhalaisons des cadavres, ô maître, je deviens pestilentiel et insalubre, et je contemple d'en haut des choses que je ne devrais pas voir. » L'eau reçut la parole, ô mon fils magnanime, et parla ainsi : « Ô père, créateur merveilleux de toutes choses, Démon incréé, auteur de la nature qui engendre tout par toi, ordonne aux eaux des fleuves d'être toujours pures ; car aujourd'hui les fleuves et les mers lavent les meurtriers et reçoivent les victimes. »

La terre parut enfin, ô mon glorieux fils, et parla ainsi : « Ô roi, chef des chœurs célestes et seigneur des orbites, maître et père des éléments qui font tout grandir et tout décroître, et dans lesquels tout doit rentrer, la foule impie et insensée des hommes me couvre, ô vénérable ; car je suis, par tes ordres, le siège de tous les êtres, je les porte tous et reçois en moi tout ce qui est tué. Tel est maintenant mon opprobre. Ton monde terrestre qui contient tout est privé de Dieu. Comme ils n'ont aucun sujet de crainte, ils transgressent toutes les lois et font passer sur mes épaules toutes sortes d'œuvres mauvaises. En moi rentre pour ma honte, ô seigneur, tout ce que produit la pourriture des corps. Moi qui reçois tout, je voudrais aussi recevoir Dieu. Accorde cette grâce à la terre, et si tu ne viens pas toi-même, car je ne puis te contenir, qu'il me vienne du moins un saint effluve de toi. Que la terre devienne le plus glorieux des éléments, et puisqu'elle seule donne tout à tous, qu'elle puisse s'honorer d'avoir reçu tes dons. »

Ainsi parlèrent les éléments, et Dieu, remplissant l'univers de sa voix sainte : « Allez, dit-il, enfants sacrés, dignes de la grandeur paternelle, n'essayez pas de rien innover, ne refusez pas à ma création votre ministère. Je vous enverrai un effluve⁸⁷ de moi-même, un être pur qui inspectera tous les actes, qui sera le juge incorruptible et redoutable des vivants ; la justice souveraine s'étendra jusque sous la terre, et chaque homme recevra ainsi la récompense méritée⁸⁸. » Et ainsi les éléments

mirent un terme à leurs plaintes et chacun d'eux reprit ses fonctions et son empire.

– Et ensuite, ô ma mère, dit Hôros, comment la terre a-t-elle obtenu cet effluve de Dieu ? – Je ne raconterai pas cette naissance, dit Isis ; je ne dois pas, ô puissant Hôros, exposer l'origine de ta race, de peur que les hommes ne connaissent dans l'avenir la génération des Dieux. Je dirai seulement que le Dieu souverain, le créateur et l'artiste du monde, lui accorda enfin, pour un temps, ton père Osiris et la grande déesse Isis⁸⁹, pour apporter les secours attendus. Par eux la vie atteignit sa plénitude, les guerres sauvages et meurtrières eurent un terme ; ils consacrèrent des temples aux Dieux leurs ancêtres et instituèrent des sacrifices. Ils donnèrent aux mortels la loi, la nourriture et le vêtement. Ils liront, dit Hermès, mes écrits mystérieux, et, en faisant deux parts, garderont les uns et graveront sur des colonnes et des obélisques ceux qui peuvent être utiles aux hommes. Instituteurs des premiers tribunaux, ils ont fait régner partout l'ordre et la justice. À eux se rattache la foi des traités et l'introduction dans la vie humaine de la grande religion du serment. Ils ont enseigné comment on doit ensevelir ceux qui ont cessé de vivre. Ils ont interrogé les horreurs de la mort ; ils ont reconnu que le souffle du dehors aime à revenir dans les corps humains, et si la voie du retour lui est fermée, il produit une défaillance de la vie. Instruits par Hermès, ils écrivirent sur des colonnes cachées que l'air est rempli de démons. Instruits par Hermès des lois secrètes de Dieu, eux seuls ont été les précepteurs et les législateurs des hommes et leur ont enseigné les arts, les sciences et les bienfaits de la vie policée. Instruits par Hermès des liens sympathiques que le créateur a établis entre le ciel et la terre, ils ont institué les représentations religieuses des mystères célestes. Considérant la nature corruptible de tous les corps, ils ont créé l'initiation prophétique, afin que le prophète qui va élever ses mains vers les Dieux fût instruit sur toutes choses, afin que la philosophie et la magie servissent à la nourriture de l'âme, et que la médecine guérît les souffrances du corps.

Ayant accompli toutes ces choses, ô mon fils, et voyant le monde arrivé à sa plénitude, Osiris et moi nous fûmes rappelés par les habitants du ciel. Mais nous ne pouvions y revenir sans

avoir évoqué le monarque, afin que cette vision remplît l'espace et que s'ouvrit pour nous la voie heureuse de l'ascension, car Dieu aime les hymnes. – Ô ma mère, dit Hôros, apprends-moi cet hymne, afin que moi aussi j'en sois instruit. – Écoute, mon fils, dit Isis.

FRAGMENT II

Ce fragment, extrait de Stobée I, 49. 45, correspond à l'Excerptum XXIV. En tête est écrit En *tautô* (dans le même) ce qui signifie qu'il provient du même traité que le précédent fragment. C'est bien la suite du dialogue entre Isis et son fils Horus, où il est question de la production des âmes.

II

Ô mon fils magnanime, si tu veux savoir autre chose, interroge-moi. Et Hôros dit : Ô ma mère vénérable, je veux savoir comment naissent les âmes royales. Et Isis dit : Voici quel est, mon fils Hôros, le caractère distinctif des âmes royales. Il y a dans l'univers quatre régions que gouverne une loi fixe et immuable : le ciel, l'éther, l'air et la terre très sainte. En haut, dans le ciel, habitent les Dieux, gouvernés, comme tout le reste, par le créateur de l'univers. Dans l'éther sont les astres que gouverne le grand flambeau, le soleil ; dans l'air, sont les âmes des démons gouvernés par la lune ; sur la terre sont les hommes et les autres animaux gouvernés par celui qui de son temps est le roi. Car les Dieux eux-mêmes engendrent les rois qui conviennent à la race terrestre⁹⁰. Les princes sont les effluves du roi, et celui qui s'en rapproche le plus est plus roi que les autres. Le soleil, plus près de Dieu que de la lune, est plus grand et plus fort qu'elle, et elle lui est inférieure par le rang comme par la puissance. Le roi est le dernier des Dieux et

le premier des hommes. Tant qu'il est sur la terre, il ne jouit pas d'une divinité véritable, mais il y a quelque chose qui le distingue des hommes et qui le rapproche de Dieu. L'âme qui est envoyée en lui vient d'une région supérieure à celle d'où partent les âmes des autres hommes. Les âmes destinées à régner descendent sur la terre pour deux raisons. Pour celles qui ont vécu sans reproche et qui ont mérité l'apothéose, la royauté est une préparation à la divinité. Pour les âmes divines qui ont commis une légère infraction à la loi intérieure et sainte, la royauté atténue le châtiment et la honte d'une incarnation ; leur condition, en prenant un corps, ne ressemble pas à celle des autres, elles sont aussi heureuses que lorsqu'elles étaient affranchies.

Quant aux variétés de caractères des rois, elles ne tiennent pas à leurs âmes, car toutes sont divines, mais à la nature des anges⁹¹ et des démons qui les assistent ; car les âmes destinées à de telles fonctions ne descendent pas sans cortège et sans escorte. La justice céleste sait les traiter comme il convient, tout en les éloignant du séjour de la béatitude. Lors donc, ô mon fils Hôros, que les anges et les démons conducteurs sont guerriers, l'âme prend leur caractère et oublie le sien propre, ou plutôt le laisse de côté jusqu'à un nouveau changement de condition. Si ses guides sont pacifiques, elle-même suit sa course en paix ; s'ils sont amis des jugements, elle aime juger ; s'ils sont musiciens, elle chante ; s'ils aiment la vérité, elle est philosophe. C'est une nécessité pour les âmes de suivre les goûts de ses conducteurs ; en tombant dans l'humanité, elles oublient leur propre nature, et en même temps qu'elles s'en éloignent elles se rapprochent de ceux qui les ont enfermées dans un corps.

– Ton explication est complète, ma mère, dit Hôros ; mais tu ne m'as pas encore appris comment naissent les âmes nobles.

– Il y a sur la terre, ô mon fils, des gouvernements différents : il en est ainsi parmi les âmes ; elles occupent des lieux différents, et celle qui sort d'un lieu plus glorieux est plus noble que les autres. De même, parmi les hommes, celui qui est libre est plus noble que l'esclave. Les âmes élevées et royales dominent nécessairement les autres.

– Comment les âmes naissent-elles mâles ou femelles ?

— Les âmes, mon fils Hôros, sont congénères entre elles, comme venant d'une même région où le créateur les a modelées ; il n'y a parmi elles ni mâles ni femelles, cette distinction n'existe qu'entre les corps et non entre les incorporels. Si les unes sont plus énergiques, les autres plus molles, cela tient à l'air où tout se forme ; cet air est le corps qui enveloppe l'âme ; c'est une combinaison formée de terre, d'eau, d'air et de feu. Dans les femelles le mélange contient plus de froid et d'humide que de sec et de chaud ; l'âme qui y est enfermée est humide et disposée à la mollesse. Le contraire arrive dans les mâles, il y a plus de sec et de chaud, moins de froid et d'humide ; aussi dans les corps ainsi formés les âmes sont-elles plus vives et plus énergiques.

— Comment naissent les âmes sages, ô ma mère ? Et Isis répondit : L'organe de la vue est enveloppé de tuniques ; quand ces tuniques sont épaisses et denses, la vue est obtuse ; si elles sont fines et subtiles, la vue est pénétrante. Il en est de même de l'âme ; elle a aussi ses enveloppes, qui sont incorporelles comme elle. Ces enveloppes sont des airs qui sont en nous ; quand ils sont subtils, clairs et transparents, alors l'âme est perspicace ; quand, au contraire, ils sont denses, épais et troubles, alors elle ne voit pas loin et ne distingue, comme dans les mauvais temps, que ce qui est devant les pieds.

Et Hôros dit : Pour quelle cause, ma mère, les hommes qui sont hors de notre terre très sainte ont-ils l'esprit moins ouvert que ceux de notre pays⁹² ? Et Isis répondit : La terre est au milieu de l'univers comme un homme couché sur le dos et regardant le ciel ; ses différentes parties répondent aux membres humains. Elle tourne ses regards vers le ciel comme son père, afin de suivre dans ses changements les changements du ciel. Elle a la tête placée du côté du midi, l'épaule droite vers le vent d'est, la gauche vers le vent libyen, les pieds sous l'Ourse, le pied droit sous la queue, le pied gauche sous la tête de l'Ourse, les cuisses sous les régions du ciel voisines de l'Ourse, le milieu du corps vers le milieu du ciel. La preuve, c'est que les Méridionaux qui habitent du côté de la tête ont une belle tête et de beaux cheveux ; les Orientaux ont les mains hardies à la lutte et sont de bons archers, ce qui tient à la main droite ; les Occidentaux sont fermes et se battent de la main

gauche, les fonctions que les autres attribuent au côté droit appartiennent chez eux au côté gauche ; ceux qui sont sous l'Ourse se distinguent par leurs pieds et par la beauté de leurs jambes. Ceux qui habitent un peu plus loin de l'Ourse, dans le climat de l'Italie et de la Grèce, sont remarquables par la beauté des cuisses et des reins, et de là vient la tendance qu'ils ont à préférer les mâles. Cette partie du corps étant la plus blanche produit aussi les hommes les plus blancs. La région sainte de nos ancêtres est au milieu de la terre, et le milieu du corps humain étant la cage du cœur, dans lequel réside l'âme, c'est pour cette raison, mon fils, que les hommes de ce pays, avec les mêmes qualités que tous les autres hommes, ont une intelligence et une sagesse très supérieures, parce que le cœur de la terre les engendre et les nourrit.

Outre cela, mon fils, le sud est le réservoir des nuages ; c'est là qu'ils se rassemblent et c'est de là, dit-on, que coule notre fleuve, quand les frimas sont devenus plus abondants. Or, là où tombent les nuages, l'air s'obscurcit et s'emplit d'une sorte de fumée qui s'étend comme un voile non seulement sur la vue, mais sur l'intelligence. L'orient, mon fils Hôros, est sans cesse troublé et échauffé par le lever du soleil, comme l'occident par son coucher ; les hommes de ces contrées ne peuvent avoir une perception bien claire. Le nord, par sa température froide, épaissit l'intelligence en même temps que le corps. La région moyenne, claire et calme, est privilégiée comme ceux qui l'habitent ; elle engendre dans une perpétuelle tranquillité, elle orne et développe ses produits, elle lutte seule contre tous, elle triomphe et, comme un bon satrape⁹³, elle fait partager aux vaincus les fruits de sa victoire.

— Explique-moi encore, mon auguste mère, pour quelle cause, dans les longues maladies, les hommes étant encore vivants, il y a une altération du discernement, de la raison et de l'âme elle-même. Et Isis répondit : Parmi les animaux les uns sont en rapport avec le feu, les autres avec l'eau, les autres avec la terre, les autres avec l'air, les autres avec deux ou trois de ces éléments, les autres avec tous les quatre. Réciproquement les uns ont de l'antipathie pour le feu, les autres pour l'eau, les autres pour la terre, les autres pour l'air, les autres pour deux, trois ou quatre éléments. Ainsi la sauterelle et toute espèce de

mouche fuient le feu ; l'aigle, l'épervier et tous les oiseaux au vol élevé craignent l'eau ; les poissons craignent l'air et la terre ; le serpent craint l'air pur, comme tous les animaux rampants, il aime la terre ; tous les poissons se plaisent dans l'eau, les oiseaux dans l'air, et ils y passent leur vie ; ceux qui volent le plus haut aiment le feu et vivent dans son voisinage. Il y a même certains animaux qui se plaisent dans le feu, par exemple les salamandres, qui y habitent. Chacun des éléments est l'enveloppe des corps, et toute âme qui est dans un corps est appesantie et enchaînée par les quatre éléments ; il est naturel qu'elle ait du goût pour les uns, de la répugnance pour les autres, et c'est pourquoi elle ne jouit pas d'un bonheur parfait. Cependant, comme elle est de nature divine, même sous cette enveloppe elle lutte et pense ; mais ce ne sont pas les pensées qu'elle aurait si elle était dégagée du corps. Et si ce corps est troublé et bouleversé par la maladie ou la frayeur, l'âme elle-même est ballottée comme un homme au milieu des flots.

FRAGMENT III

Fragment correspondant à l'Excerptum XXV, extrait de Stobée I, 49. 68. Il porte le titre indicatif : *D'Hermès, discours d'Isis à Horus*, que n'a pas traduit Ménard. Il provient aussi du même traité de la *Pupille du monde*. Ménard lui a uni directement l'Excerptum XXVI, qui provient de Stobée I, 49. 69. Il est en grande partie consacré à la question de la métensomatose.

III

— Tu m'as donné d'admirables explications, ô ma très puissante mère Isis, sur la merveilleuse création des âmes par Dieu, et je suis rempli d'admiration ; mais tu ne m'as pas encore appris où vont les âmes dégagées des corps ; je veux contem-

pler ce mystère et n'avoir que toi à remercier de cette initiation. Et Isis dit : Écoute, mon fils, car cette recherche très nécessaire tient une place importante et ne peut être négligée ; voici ma réponse :

Ô grand et merveilleux rejeton du grand Osiris, il ne faut pas croire que les âmes, en sortant des corps, se répandent confusément dans le vague de l'air et se dispersent dans l'ensemble du souffle infini, sans pouvoir revenir dans les corps en restant les mêmes, ni retourner dans leur premier séjour. L'eau puisée d'un vase ne peut retrouver le lieu qu'elle occupait, elle n'a pas une place particulière, elle se mêle à la masse de l'eau ; mais il n'en est pas ainsi des âmes, ô très sage Hôros. Je suis initiée aux mystères de l'immortelle nature, je marche dans le champ de la vérité⁹⁴ et je te révélerai tout sans rien omettre. Je te dirai d'abord que l'eau est un corps sans raison, composé d'une foule de particules fluides, tandis que l'âme, mon fils, est une chose personnelle, œuvre royale des mains et de l'intelligence de Dieu, marchant par elle-même dans l'intelligence. Ce qui vient de l'unité et non de la différence ne peut se mêler à autre chose, et pour que l'âme soit unie au corps, il faut que Dieu soumette cette union harmonique à la nécessité.

Les âmes ne retournent donc pas confusément et au hasard dans un seul et même lieu, mais chacune est envoyée à la place qui lui appartient. Cela résulte même de ce qu'elle éprouve lorsqu'elle est encore dans l'enveloppe du corps, chargée d'un poids contraire à sa nature. Écoute cette comparaison, ô très cher Hôros : suppose qu'on enferme dans une même prison des hommes, des aigles, des colombes, des cygnes, des éperviers, des hirondelles, des moineaux, des mouches, des serpents, des lions, des léopards, des loups, des chiens, des lièvres, des bœufs, des moutons, et aussi quelques-uns des animaux amphibies, comme les phoques, les hydres, les tortues et nos crocodiles ; puis, que tous soient mis en liberté au même instant. Tous s'échapperont à la fois : les hommes iront vers les maisons et les places publiques, l'aigle dans l'éther, où sa nature le porte à vivre, les colombes dans l'air voisin, les éperviers dans l'air supérieur, les hirondelles dans les lieux habités par les hommes, les moineaux vers les arbres fruitiers, les cygnes dans les lieux où ils pourront chanter, les mouches à proximité de la

terre, jusqu'où s'étend l'odeur de l'homme, car le propre de la mouche est de vivre de l'homme et de voler près de la terre ; les lions et les léopards vers les montagnes, les loups dans les solitudes ; les chiens suivront la piste des hommes, les lièvres gagneront les bois, les bœufs iront dans les champs et les prairies, les moutons dans les pâturages, les serpents dans les cavernes de la terre ; les phoques et les tortues rejoindront leurs semblables dans les gouffres et les courants, pour jouir à la fois, conformément à leur nature, du voisinage de la terre et de celui de l'eau. Chaque animal retournera, conduit par son discernement intérieur, dans le séjour qui lui convient. C'est ainsi que chaque âme, qu'elle soit humanisée ou qu'elle habite la terre dans d'autres conditions, sait où elle doit aller ; à moins que quelque fils de Typhon⁹⁵ ne vienne dire qu'un taureau peut vivre dans les eaux ou une tortue dans les airs. Si donc, même plongée dans la chair et le sang, elles ne s'écartent pas de la règle, quoiqu'elles soient punies, car l'union avec le corps est une punition, combien s'y conformeront-elles davantage, une fois délivrées de leurs chaînes et rendues à la liberté !

Or, voici quelle est la règle très sainte, qui s'étend jusque sur le ciel, ô très illustre enfant : Contemple la hiérarchie des âmes ; l'espace entre le sommet du ciel et la lune est occupé par les Dieux, les astres et le reste de la providence. Entre la lune et nous, mon fils, est le séjour des âmes. L'air immense, que nous nommons le vent, a en lui-même une route d'une certaine grandeur dans laquelle il se meut pour rafraîchir la terre, comme je le dirai plus tard. Mais ce mouvement de l'air sur lui-même ne gêne en rien les âmes et ne les empêche pas de monter et de descendre sans obstacle ; elles coulent à travers l'air sans se mêler et sans se confondre avec lui, comme l'eau à travers l'huile. Cet espace, mon fils, est partagé en quatre parties et en soixante subdivisions. La première partie, à partir de la terre, comprend quatre régions et s'étend jusqu'à certains sommets ou promontoires au-dessus desquels sa nature l'empêche de s'élever. La seconde partie comprend huit régions dans lesquelles se produisent les mouvements des vents. – Sois attentif, mon fils, car tu entends les mystères ineffables de la terre, du ciel et de tout le fluide sacré du milieu. – C'est dans la région des vents que volent les oiseaux ; au-dessus il n'y a pas

d'air mobile et il n'existe aucun animal. Cet air néanmoins a le privilège de s'étendre avec tous ses animaux dans les régions qui lui sont propres et dans les quatre régions de la terre, tandis que la terre ne peut s'élever dans celles de l'air. La troisième partie comprend seize régions remplies d'un air subtil et pur ; la quatrième en comprend trente-deux, dans lesquelles l'air, tout à fait subtil et transparent, laisse distinguer au-dessus la nature ignée. Tel est l'ordre établi en ligne droite de haut en bas sans confusion ; quatre divisions générales, douze intervalles, soixante régions, et dans ces soixante régions habitent les âmes, chacune selon sa nature. Elles sont constituées de même, mais il y a entre elles une hiérarchie ; plus une région est éloignée de la terre, plus les âmes qui l'habitent sont élevées en dignité.

Il me reste à t'expliquer, ô très glorieux Hôros, quelles sont les âmes qui se répandent dans chacune de ces régions, ce que je ferai en commençant par les plus élevées.

[De l'Empsychose et de la Métempsychose⁹⁶]

L'espace qui s'étend entre la terre et le ciel est partagé en régions, mon fils Hôros, selon la mesure et l'harmonie. Ces régions ont reçu de nos ancêtres différents noms ; les uns les appellent des zones, les autres des firmaments, d'autres des enveloppes. C'est là qu'habitent les âmes dégagées des corps et celles qui n'ont pas encore été incorporées. Les places qu'elles occupent répondent à leur dignité ; dans la région supérieure sont les âmes divines et royales. Les âmes inférieures, celles qui volent près de la terre, sont tout à fait dans le bas, les âmes moyennes dans les régions moyennes. Ainsi, mon fils, les âmes destinées au commandement partent des âmes supérieures, et quand elles sont délivrées c'est là qu'elles retournent, ou même plus haut encore, à moins qu'elles n'aient agi contrairement à la dignité de leur nature et aux lois de Dieu ; dans ce cas, la providence d'en haut les fait descendre dans les régions inférieures selon la mesure de leurs fautes, de même qu'elle conduit d'autres âmes, moindres en puissance et en dignité, des zones inférieures vers un séjour plus élevé. Car là-haut sont deux ministres de la providence universelle, l'un est le gardien

des âmes, l'autre leur conducteur, celui les envoie et les classe dans les corps. L'un les garde, l'autre les relâche, selon l'ordre de Dieu.

Ainsi une loi d'équité préside aux changements qui s'accomplissent là-haut, de même que sur la terre elle modèle et construit les vases dans lesquels sont enfermées les âmes. Elle est assistée de deux énergies, la mémoire et l'expérience. La mémoire veille à ce que la nature conserve et maintienne chacun des types originels tel qu'il a été établi là-haut ; l'expérience a pour fonction de fournir à chacune des âmes qui descendent le corps qui lui est approprié, de façon que les âmes vives aient des corps vifs, les âmes lentes des corps lents, les âmes actives des corps actifs, les âmes molles des corps mous, les âmes puissantes des corps puissants, les âmes rusées des corps rusés, enfin que chaque âme ait le corps qui lui convient ; car ce n'est pas sans but que les animaux ailés sont couverts de plumes, que les animaux raisonnables sont doués de sens supérieurs et plus fins, que les quadrupèdes sont munis de cornes, de dents, de griffes ou d'autres armes, que les reptiles ont reçu des corps onduleux et flexibles et, de peur que l'humidité de leurs corps ne les rendît trop faibles, ont été armés soit de dents, soit d'écaillés pointues ; aussi résistent-ils mieux que les autres à la crainte de la mort. Quant aux poissons, qui sont timides, ils ont reçu pour demeure un élément où la lumière est privée de sa double activité ; car dans l'eau le feu ne peut ni éclairer ni brûler. Chacun d'eux, nageant à l'aide d'écaillés ou d'épines, fuit où il veut, et sa faiblesse est défendue par l'opacité de l'eau. Ainsi les âmes sont enfermées dans des corps semblables à elles : dans les hommes les âmes douées de jugement, dans les volatiles les âmes sauvages, dans les quadrupèdes les âmes sans jugement dont la force est la seule loi, dans les reptiles les âmes rusées, car ils n'attaquent pas l'homme en face, mais en se plaçant en embuscade ; les poissons reçoivent des âmes timides et tout ce qui ne mérite pas de jouir des autres éléments.

Dans chaque classe d'animaux il s'en trouve qui transgressent les lois de leur nature. – Comment ma mère ? dit Hôros. Et Isis répondit : Par exemple, un homme qui agit contre la raison, un quadrupède qui se soustrait à la nécessité, un reptile qui oublie

sa ruse, un poisson qui perd sa timidité, un oiseau qui renonce à son caractère sauvage. Voilà ce qu'il y avait à dire sur la hiérarchie des âmes, sur leur descente, et sur la création des corps.

Ô mon fils, il se trouve dans chacune des classes quelques âmes royales ; il en descend de divers caractères, les unes ignées, les autres froides, les unes orgueilleuses, les autres douces, les unes habiles, les autres maladroites, les unes paresseuses, les autres actives. Cette diversité tient aux lieux d'où elles partent pour descendre et s'incorporer. De la zone royale partent les âmes royales ; il y a plusieurs royautés : celles des âmes, celles des corps, celles de l'art, celle de la science, celles des vertus. – Comment, dit Hôros, appelles-tu ces rois ? – Ô mon fils, le roi des âmes qui ont existé jusqu'ici est ton père Osiris ; le roi des corps et le prince de chaque nation, celui qui la gouverne. Le roi de la sagesse est le père de toutes choses ; l'initiateur c'est le Trismégiste Hermès ; à la médecine préside Asclépios, fils d'Hèphaïstos ; la force et la puissance sont sous l'empire d'Osiris, et après lui, sous le tien, mon fils. La philosophie dépend d'Arnébaskènis ; la poésie encore d'Asclépios, fils d'Imouthè. En général, si tu y réfléchis, tu reconnaîtras qu'il y a beaucoup d'empires et beaucoup de rois.

Mais le chef suprême appartient à la région supérieure, les royautés partielles répondent aux lieux d'où elles sont sorties. Ceux qui viennent de la zone du feu travaillent le feu, ceux qui viennent de la zone humide vivent dans les lieux humides. De la sphère artistique et savante naissent ceux qui s'occupent d'art et de science ; de la sphère inerte ceux qui vivent dans l'inertie et l'oisiveté. Tout ce qui se fait et se dit sur la terre a sa source dans les hauteurs, d'où les essences nous sont dispensées avec mesure et équilibre, et il n'y a rien qui ne vienne d'en haut et qui n'y retourne.

– Explique-moi ce que tu dis, ô ma mère. Et Isis répondit : La très sainte nature a mis dans les animaux une marque évidente de ces rapports. Le souffle que nous aspirons de l'air supérieur, nous l'exhalons pour l'aspirer encore, et il y a en nous des poumons pour opérer ce travail ; quand ils ferment les ouvertures destinées à recevoir le souffle, nous ne restons plus

ici-bas, nous nous en allons. Il y a encore, ô mon fils glorieux, d'autres accidents qui détruisent l'équilibre de notre combinaison.

— Quelle est donc cette combinaison, ô ma mère ?

— C'est la réunion et le mélange des quatre éléments ; il s'en dégage une vapeur qui enveloppe l'âme, se répand dans le corps et communique son caractère propre à l'un et à l'autre. Ainsi se produisent les différences dans les corps et dans les âmes. Si le feu domine dans la composition du corps, l'âme, déjà naturellement ardente, en reçoit un surcroît de chaleur qui rend l'animal plus énergique et plus fougueux, et le corps plus vif et plus actif. Si c'est l'air qui est en excès, le corps et l'âme de l'animal sont par cela même légers, mobiles et inquiets. Un excès d'eau rend l'âme douce, affable, facile, sociable et disposée à plier, parce que l'eau se mêle et s'unit à tous les autres objets, les dissout si elle est abondante, les mouille et se répand sur eux si elle est en petite quantité. Un corps amolli par trop d'humidité offre peu de résistance, une légère maladie le dissout et en relâche peu à peu le lien. Si l'élément terrestre est dominant, l'âme de l'animal est obtuse parce que le corps manque de subtilité ; elle ne peut se faire jour à travers l'épaisseur des organes, elle reste en elle-même, entravée par le poids qu'elle porte ; le corps est solide, mais inerte et lourd ; il ne peut se mouvoir qu'avec effort.

Mais si les éléments sont dans un juste équilibre, l'animal est ardent à l'action, léger pour le mouvement, d'un contact facile et d'une constitution robuste. De la prédominance de l'air et du feu naissent les oiseaux, qui se rapprochent des éléments d'où ils sont sortis. Une grande proportion de feu unie à un peu d'air et à une égale quantité d'eau et de terre produit des hommes, et l'excès de la chaleur devient de la sagacité, car notre intelligence est une sorte de feu, qui ne brûle pas, mais qui pénètre. D'un excès d'eau et de terre avec une quantité suffisante d'air et peu de feu se forment les quadrupèdes ; ceux qui ont plus de feu sont plus courageux que les autres. Une proportion égale d'eau et de terre produit les reptiles, qui manquent d'audace et de franchise parce qu'ils sont privés de feu ; l'abondance d'eau les rend froids, l'abondance de terre les rend lourds et lents, le défaut d'air leur rend le mouvement difficile.

De beaucoup d'humidité avec un peu de sécheresse naissent les poissons ; l'absence de feu et d'air les rend timides et les dispose à se cacher, l'excès d'eau et de terre les rapproche par une parenté naturelle de la terre dissoute dans l'eau.

L'accroissement proportionnels des éléments qui composent les corps amène ceux-ci à leur croissance et en arrête le développement quand la mesure est atteinte. De plus, ô mon fils très aimé, tant que l'équilibre persiste dans la combinaison primitive et dans la vapeur qui en est formée, c'est-à-dire tant que la proportion normale de feu, d'air, de terre et d'eau n'est pas dépassée, l'animal reste en état de santé. Mais si les éléments ne restent pas dans la mesure fixée à l'origine (je ne parle pas ici d'un surcroît d'activité ni d'un accroissement résultant d'un changement de classe, mais d'une rupture d'équilibre, de l'excès ou de la diminution du feu ou des autres éléments), alors l'animal est malade ; si l'air et le feu, qui sont de la même nature que l'âme, prédominent, l'animal sort de son état normal par la surabondance des éléments destructeurs des corps. Car l'élément terrestre est la pâte du corps, et l'humidité qui s'y répand contribue à la rendre compacte ; c'est l'élément aérien qui nous donne le mouvement, et c'est au feu qu'est due l'activité générale. Cette vapeur produite par l'union et la combinaison des éléments se mêle à l'âme par une sorte de fusion, et, en l'entraînant avec elle, lui imprime son caractère propre, bon ou mauvais. L'âme garde son rang en demeurant dans cette association naturelle ; mais si un changement se produit soit dans l'ensemble de la combinaison, soit dans une de ses parties ou de ses subdivisions, la vapeur, en s'altérant, altère les rapports de l'âme et du corps ; le feu et l'air, qui tendent vers le haut, entraînent l'âme, qui leur est congénère, la partie aqueuse et terrestre, qui tend vers le bas comme le corps, s'appesantit sur lui.

LIVRE IV

FRAGMENTS DES LIVRES D'HERMÈS À SON FILS TAT

FRAGMENT I

Dans ce texte constituant un seul chapitre, Ménard a réuni plusieurs fragments : Stobée I, 41. 1a, Excerptum II B, qui se termine par la phrase : « Il faut te frotter d'huile pour la lutte (allusion aux jeunes gens qui s'exerçaient dans la palestre), soutenir le combat de la vie et en sortir vainqueur. »

Avec « Maintenant, mon fils, je vais passer en revue les principes... » on passe à Stobée I, 41. 1b, ce qui est une suite logique si l'on suit le classement de Stobée, mais il semble que ce fragment appartienne à un autre texte, raison pour laquelle il est classé par Festugière au fragment XI de ses Excerptum.

I

C'est par amour pour les hommes et par piété pour Dieu, ô mon fils, que je commence à écrire ceci. Car il n'y a pas d'autre véritable piété que de réfléchir sur l'univers et de

rendre grâces au créateur ; c'est ce que je ne cesserai pas de faire.

– Ô père, si rien n'est vrai ici-bas, comment donc peut-on employer sagement sa vie ?

– Sois pieux, mon fils ; la piété est la haute philosophie ; sans philosophie il n'y a pas de haute piété. Celui qui s'instruit sur l'univers, son ordonnance, son principe et sa fin rend grâces de toutes choses au créateur comme à un bon père, à un bon nourricier, à un tuteur fidèle. Voilà la piété ; et par elle on sait où est la vérité et ce qu'elle est. La science augmente la piété. Une fois que l'âme enfermée dans le corps s'est élevée à la perception du vrai bien et de la vérité, elle ne peut plus redescendre. La puissance de l'amour, l'oubli de toutes les choses mauvaises, empêchent l'âme qui connaît son créateur de se séparer du bien. Voilà la but de la piété, mon fils ; si tu l'atteins ; ta vie sera pure, ta mort heureuse, ton âme saura où elle doit s'envoler. Voilà la seule route qui nous mène à la vérité, c'est celle qu'ont suivie nos ancêtres, et ils sont arrivés par elle à la possession du bien. Cette route est belle et unie ; cependant il est difficile à l'âme d'y marcher tant qu'elle est enfermée dans la prison du corps ; il lui faut d'abord lutter contre elle-même, faire une grande division et se soumettre à la partie une d'elle-même. Car *l'un* est en lutte contre *les deux* ; celui-là fuit, ceux-ci l'entraînent en bas⁹⁷. De part ou d'autre la victoire n'est pas la même ; l'un tend vers le bien, les deux vers le mal ; l'un veut s'affranchir, les deux aiment la servitude. Si les deux sont vaincus, il leur reste un rempart pour eux-mêmes et pour leur maître, mais si l'un est le plus faible, il est entraîné par les deux et est puni dans la vie d'ici-bas. C'est lui, mon fils, qui doit être son guide. Il faut te frotter d'huile pour la lutte, soutenir le combat de la vie et en sortir vainqueur.

Maintenant, mon fils, je vais passer en revue les principes : tu comprendras mes paroles en te rappelant ce que tu as appris.

Tous les êtres sont mus ; le non-être seul est immobile. Tous les corps se transforment, quelques-uns se décomposent. Les animaux ne sont pas tous mortels, ils ne sont pas tous immortels. Le dissoluble est corruptible, le permanent est

immuable, l'immuable est éternel. Ce qui naît toujours se corrompt toujours, mais ce qui ne naît qu'une fois ne se corrompt pas et ne devient pas autre chose. D'abord Dieu, ensuite le monde, en troisième l'homme ; le monde pour l'homme, l'homme pour Dieu. La partie sensitive de l'âme est mortelle, sa partie raisonnable est immortelle ; toute essence est immortelle, toute essence est sujette au changement. Tout être est double, aucun être n'est stable. Toutes choses ne sont pas mues par l'âme, mais tout ce qui est est mû par l'âme. Tout passif sent, tout ce qui sent est passif. Tout ce qui souffre et jouit est un animal mortel, tout ce qui jouit et ne souffre pas est un animal immortel. Tout corps n'est pas sujet aux maladies, tout corps sujet aux maladies est destructible. En Dieu est l'intelligence, dans l'homme le raisonnement ; le raisonnement est dans l'intelligence, l'intelligence est impassible. Rien de vrai dans le corps, rien de faux dans l'incorporel. Tout ce qui naît change, mais tout ce qui naît ne se corrompt pas. Rien de bon sur la terre, rien de mauvais dans le ciel. Dieu est bon, l'homme est mauvais. Le bien est voulu, le mal n'est pas voulu. Les Dieux choisissent les biens comme biens... la règle⁹⁸. Le temps est divin, la loi humaine (?). Le mal est l'aliment du monde, le temps est la destruction de l'homme. Tout est immuable dans le ciel, rien n'est immuable sur la terre. Rien d'esclave dans le ciel, rien de libre sur la terre. Rien d'inconnu dans le ciel, rien de connu sur la terre. Rien de commun entre les choses célestes et les choses terrestres. Tout est irréprochable dans le ciel, rien n'est irréprochable sur la terre. L'immortel n'est pas mortel, le mortel n'est pas immortel. Ce qui est semé ne naît pas toujours, ce qui est né a toujours été semé. Deux temps dans le corps décomposable : de la conception à la naissance, de la naissance à la mort. Le corps éternel n'a qu'un temps à partir de la naissance. Les corps dissolubles augmentent et diminuent. La matière dissoluble se change en deux termes contraires : la destruction et la naissance ; la matière immortelle se change ou en elle-même ou en ses semblables. La naissance de l'homme est une destruction, la destruction de l'homme est le principe de la naissance. Ce qui finit commence, ce qui commence finit. Parmi les êtres les uns sont dans les corps, les autres dans les formes, les autres dans

les énergies. Le corps est dans les formes, la forme et l'énergie sont dans le corps. L'immortel ne reçoit rien du mortel, le mortel reçoit de l'immortel. Le mortel n'entre pas dans un corps immortel, l'immortel entre dans le mortel. Les énergies ne tendent pas vers le haut, mais vers le bas. Ce qui est sur la terre ne profite pas à ce qui est dans le ciel, tout ce qui est dans le ciel profite à ce qui est sur la terre. Le ciel contient les corps immortels, la terre les corps périssables. La terre est irrationnelle, le ciel est raisonnable. Les choses célestes sont sous le ciel, les choses terrestres sur la terre. Le ciel est le premier élément. La providence divine est l'ordre, la nécessité est l'instrument de la providence. La fortune est le véhicule du désordre, le simulacre de l'énergie, une opinion trompeuse. Qu'est-ce que Dieu ? Le bien immuable. Qu'est-ce que l'homme ? Le mal immuable.

En te rappelant ces principes, tu te souviendras facilement des choses que je t'ai expliquées plus au long et qui s'y trouvent résumées. Mais évite d'en entretenir la foule ; non que je veuille lui interdire de les connaître, mais je ne veux pas t'exposer à ses railleries. Qui se ressemble s'assemble ; entre dissemblables il n'y a pas d'amitié. Ces leçons doivent avoir un petit nombre d'auditeurs, ou bientôt elles n'en auront plus du tout. Elles ont cela de particulier que par elles les méchants sont poussés encore davantage par le mal. Il faut donc te garder de la foule, qui ne comprend pas la vertu de ces discours.

– Que veux-tu dire, mon père ?

– Voici, mon fils. L'espèce humaine est portée au mal ; le mal est sa nature et lui plaît. Si l'homme apprend que le monde est créé, que tout se fait selon la providence et la nécessité, que la nécessité, que la destinée gouverne tout, il arrivera sans peine à mépriser l'ensemble des choses parce qu'elles sont créées, à attribuer le vice à la destinée, et il ne s'abstiendra d'aucune œuvre mauvaise. Il faut donc se garder de la foule, afin que l'ignorance la rende moins mauvaise en lui faisant redouter l'inconnu.

(Stobée, *Éclogues physiques*, XLIII, 1)

FRAGMENT II

Le titre : *De l'activité du sentiment*, est de Ménard. Dans le texte original, ce fragment porte le titre général *D'Hermès, (extrait) du (discours) de Tat*. Il provient de Stobée I, 41. 6a, Excerptum IV.

II

De l'activité et du sentiment

– Tu m'as bien expliqué ces choses, mon père, mais instruis-moi encore sur ceci : tu as dit que la science et l'art étaient une activité de la raison ; maintenant tu dis que les animaux brutes sont appelés ainsi parce qu'ils sont privés de raison. Il en résulte nécessairement qu'ils ne devraient avoir ni science ni art.

– Nécessairement, mon fils.

– Comment donc voyons-nous, mon père, quelques animaux user de science et d'art, par exemple, les fourmis qui amassent des provisions d'hiver, les oiseaux qui construisent des nids, les quadrupèdes qui savent reconnaître leurs étables ?

– Ce n'est ni la science ni l'art qui les dirige, mon fils, c'est la nature. La science et l'art s'apprennent, et ces animaux n'ont rien appris. Ce qui se fait naturellement est le produit d'une activité universelle, la science et l'art appartiennent seulement à ceux qui les ont acquis. Les fonctions communes à tous sont des fonctions naturelles. Ainsi tous les hommes peuvent regarder en haut, mais tous ne sont pas musiciens, ni archers, ni chasseurs, et ainsi du reste. Quelques-uns d'entre eux ont appris une science et un art, et l'exercent. Si de la même manière quelques fourmis faisaient ce que d'autres ne font pas, tu pourrais dire avec raison qu'elles possèdent une science ou qu'elles ont l'art d'amasser des provisions. Mais toutes agissent de même sous l'impulsion de la nature, et sans le vouloir ; il est donc évident que ce n'est ni la science ni l'art qui les dirige.

Les activités, ô Tat, sont incorporelles et s'exercent dans le corps et par le corps. En tant qu'elles sont incorporelles, tu

peux les appeler immortelles ; en tant qu'elles ne peuvent s'exercer en dehors du corps, je dis qu'elles sont toujours dans un corps. Ce qui a sa fin et sa cause déterminées par la providence et la nécessité ne peut rester inactif. Ce qui est sera toujours, c'est là son corps et sa vie. Par cette raison, il y aura toujours des corps ; aussi la création des corps est une fonction éternelle. Car les corps terrestres sont décomposables, mais il faut des corps pour servir de séjour et d'instruments aux énergies ; or les énergies sont immortelles, et ce qui est immortel est toujours actif : la création des corps est donc une fonction et elle est éternelle.

Les énergies ou facultés de l'âme ne se manifestent pas toutes à la fois ; quelques-unes agissent dès la naissance de l'homme, dans la partie non raisonnable de son âme ; à mesure que la partie raisonnable se développe avec l'âge, des facultés plus élevées lui prêtent leur concours. Les facultés sont attachées aux corps. Elles descendent des corps divins dans les corps mortels, et c'est par elles que ceux-ci sont créés. Chacune d'elles exerce une fonction du corps ou de l'âme mais elles [n'] existent [pas] ⁹⁹ dans l'âme indépendamment du corps. Car les énergies sont toujours, mais l'âme n'est pas toujours dans un corps mortel ; elle peut exister sans lui, tandis que les facultés ne peuvent exister sans corps. C'est là un discours sacré, mon fils ; le corps ne peut durer sans l'âme, mais l'être le peut.

— Que veux-tu dire, mon père ?

— Comprends-moi, ô Tat. Quand l'âme est séparée du corps, le corps demeure, mais il est travaillé par une dissolution intérieure et finit par disparaître ; cet effet ne peut se produire sans une cause active : il reste donc une énergie dans le corps après que l'âme est partie. Entre un corps immortel et un corps mortel il y a une différence : le premier est formé d'une seule matière, il en est autrement du second ; l'un est actif, l'autre passif. Tout être actif domine, tout être passif obéit ; l'un est libre et gouverne, l'autre est esclave et subit une impulsion.

Les énergies n'agissent pas seulement dans les corps animés, mais dans les corps inanimés, comme le bois, les pierres et choses semblables. Elles les augmentent, les font fructifier, les font mûrir, les décomposent, les dissolvent, les putréfient,

les broient, leur font subir tous les changements dont les corps inanimés sont susceptibles. Car on appelle énergie tout ce qui produit le changement, le *devenir*. Or, le *devenir* est multiple, ou plutôt universel. Jamais rien de ce qui naît ne manquera au monde, sans cesse il engendre en lui tous les êtres pour les détruire sans cesse. Toute énergie est donc immortelle, de quelque nature qu'elle soit et dans quelque corps qu'elle se produise. Et parmi les énergies, les unes s'exercent dans les corps divins, les autres dans les corps mortels ; les unes sont universelles, les autres particulières ; les unes agissent sur les genres, les autres sur chacune de leurs parties. Les énergies divines s'exercent dans les corps éternels et sont parfaites comme eux. Les énergies partielles agissent par chacun des êtres vivants ; les énergies spéciales agissent dans chacune des choses qui existent. Il en résulte, mon fils, que l'univers est plein d'énergies. Car il faut que les énergies soient dans les corps, et il y a beaucoup de corps dans le monde. Or, les énergies sont plus nombreuses que les corps, car souvent il y existe une, deux, trois énergies, sans compter celles qui sont universelles. J'appelle universelles les énergies inséparables des corps qui se manifestent par les sensations, les mouvements ; sans elles, un corps ne peut exister. Autres sont les énergies particulières qui se manifestent dans les âmes humaines par les arts, les sciences et les œuvres. Les sensations accompagnent les énergies, ou plutôt en sont les conséquences.

Comprends, ô mon fils, la différence qu'il y a entre les énergies et les sensations. L'énergie vient d'en haut, la sensation est dans le corps et tient de lui son essence ; elle est le siège de l'énergie, elle la manifeste et lui donne en quelque sorte un corps. C'est pourquoi je dis que les sensations sont corporelles et mortelles ; leur existence est attachée à celle du corps ; elles naissent avec lui et meurent avec lui. Les corps immortels n'ont pas de sensations, précisément à cause de leur essence ; car il ne peut y avoir d'autre sensation que celle du bien ou du mal qui arrive à un corps ou qui s'en éloigne ; or, les corps immortels ne sont pas sujets à ces accidents.

— La sensation est donc sentie dans tout corps ?

— Oui, mon fils, et dans tout corps les énergies agissent.

— Même dans les corps inanimés, mon père ?

– Même dans les corps inanimés. Les sensations sont de différentes sortes : celles des êtres raisonnables sont accompagnées de raison ; celles des êtres sans raison sont purement corporelles ; celles des êtres inanimés sont passives et consistent seulement dans l'accroissement ou la diminution. Partant d'un même principe et arrivant au même point, la passion et la sensation sont le produit des énergies. Dans les êtres animés, il y a deux autres énergies qui accompagnent les passions et les sensations, ce sont la joie et la tristesse. Sans elles, l'être animé, et surtout l'être raisonnable, ne sentirait rien ; on peut donc les considérer comme les formes des affections chez les êtres raisonnables, ou plutôt chez tous les êtres vivants. Ce sont des activités manifestées par les sensations, des mouvements corporels produits par les parties irrationnelles de l'âme. La joie et la tristesse sont toutes deux très mauvaises ; car la joie, c'est-à-dire la sensation accompagnée de plaisirs, entraîne après elle de grands maux ; la tristesse produit des peines et des douleurs plus fortes : elles sont donc mauvaises l'une et l'autre.

– La sensation est-elle la même dans l'âme et dans le corps, mon père ?

– Qu'entends-tu, mon enfant, par la sensation de l'âme ?

– L'âme n'est-elle pas incorporelle ? Mais la sensation doit être un corps, mon père, car elle existe dans le corps.

– Si nous la plaçons dans le corps, mon fils, nous l'assimilons à l'âme ou aux énergies, qui sont incorporelles tout en étant dans les corps. Mais la sensation n'est ni l'énergie, ni l'âme, ni rien qui soit distinct du corps ; elle n'est donc pas incorporelle. Si elle n'est pas incorporelle, il faut qu'elle soit corporelle ; car il n'est rien qui ne soit corporel ou incorporel.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XLIII, 6)

FRAGMENTS III, IV, V

Il s'agit de trois très courts fragments toujours extraits du discours à Tat.

Le Fg III correspond à l'Excerptum V. Il provient de Stobée I, 41. 8.

Le Fg IV correspond à l'Excerptum VII, Stobée I, 3. 52.

Le Fg V correspond à l'Excerptum X, Stobée I, 8. 41.

III

Le Seigneur, le créateur¹⁰⁰ des corps immortels, ô Tat, après avoir achevé son œuvre, n'a plus rien fait et ne fait plus rien. Une fois livrés à eux-mêmes et unis les uns aux autres, ces corps éternels se meuvent sans avoir besoin de rien ; s'ils ont besoin les uns des autres, du moins ils n'ont besoin d'aucune impulsion étrangère, puisqu'ils sont immortels. Telle devait être la nature des créations de ce Dieu suprême. Mais notre créateur a un corps ; il nous a créés, et sans cesse il crée et créera des corps dissolubles et mortels, car il ne devait pas imiter son propre créateur, et d'ailleurs il ne le pouvait pas. L'un a tiré ses créations de son essence première et incorporelle, l'autre nous a formés d'une essence corporelle et engendrée. Il s'ensuit naturellement que les corps célestes nés d'une essence incorporelle sont impérissables, tandis que nos corps sont dissolubles et mortels, comme étant formés d'une matière corporelle et, par conséquent, faibles par eux-mêmes et ayant besoin d'un secours étranger.

Comment en effet la combinaison qui constitue nos corps pourrait-elle subsister si elle n'était sans cesse alimentée et entretenue par des éléments de même nature ? La terre, l'eau, le feu et l'air affluent en nous et renouvellent notre enveloppe. Nous sommes si faibles que nous ne pouvons supporter un seul jour de mouvement. Tu sais parfaitement, mon fils, que sans le repos des nuits nos corps ne pourraient résister un jour. C'est pourquoi notre bon créateur, dans sa prévoyance universelle, a garanti la durée des êtres vivants en créant le sommeil répara-

teur de la fatigue et du mouvement, et attribuant une part de temps égale ou même plus grande au repos. Réfléchis bien, mon fils, à cette énergie du sommeil, opposée à celle de l'âme et non moindre qu'elle. Si la fonction de l'âme est le mouvement, les corps ne peuvent vivre sans le sommeil, qui relâche et détend le lien des membres, et, par son action réparatrice, dispense à chacun d'eux la matière dont il a besoin, fournissant l'eau au sang, la terre aux os, l'air aux nerfs et aux veines, le feu aux yeux. De là le plaisir extrême que le corps trouve dans le sommeil.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XLIII, 8)

IV

Une divinité très grande est établie, ô mon fils, au milieu de l'univers, voyant tout ce qui, sur la terre, est fait par les hommes. Dans l'ordre divin, tout est réglé par la providence et la nécessité ; parmi les hommes, la même fonction appartient à la justice. La première de ces deux lois s'étend sur les (mouvements) célestes, car les Dieux ne veulent pas et ne peuvent s'égarer ; n'étant pas sujets à l'erreur, qui est la source du péché, ils sont impeccables. La seconde, la justice, est chargée de corriger sur la terre le mal qui arrive parmi les hommes. La race humaine, étant mortelle et formée d'une mauvaise matière, est sujette à des défaillances, quand la vue des choses divines ne la soutient pas. Voilà où la justice exerce son action. Par les énergies qu'il tient de la nature, l'homme est soumis à la destinée ; par les fautes de sa vie, à la justice.

(Stobée, *Ecl. phys.*, IV, 52)

V

Voici donc ce qu'on peut dire des trois temps : ils ne sont pas par eux-mêmes et ne sont pas liés, et d'un autre côté ils sont liés et sont par eux-mêmes. Veut-on supposer le présent sans l'exis-

tence du passé ? L'un ne peut subsister sans l'autre, car le présent naît du passé, et du présent sort l'avenir. Si nous voulons aller au fond des choses, nous raisonnerons ainsi : le temps passé est rentré dans ce qui n'est plus ; le futur n'est pas, tant qu'il n'est pas devenu présent ; le présent, à son tour, cesse d'être lui du moment qu'il demeure. Ce qui ne dure pas un moment et n'a pas de centre fixe peut-il s'appeler présent, lorsqu'on ne peut pas même dire qu'il existe ? De plus, le passé s'adaptant au présent et le présent au futur, ils deviennent un. Il y a entre eux identité, unité, continuité. Ainsi le temps est continu et distingué, tout en étant un et identique.

(Stobée, *Ecl. phys.*, IX, 41)

FRAGMENT VI

Ce fragment est un couplet astrologique qui s'inscrit dans la tradition hermétique. Il correspond à l'Excerptum VI, Stobée I, 21. 9.

VI

Des Décans et des astres

TAT : Dans tes précédents discours généraux, tu m'as promis de t'instruire sur les trente-six Décans ; expose-moi donc maintenant quelle est la nature de leur action.

HERMÈS : Je ne m'y refuse pas, ô Tat, et ce discours sera le plus important et le plus élevé de tous ; comprends-le donc bien. Je t'ai parlé du cercle zodiaque, c'est-à-dire des animaux, des planètes, du soleil, de la lune et de chacun de leurs cercles.

TAT : Tu m'en as parlé, ô Trismégiste.

HERMÈS : Rappelle-toi ce que je t'en ai dit, tu comprendras de même ce que j'ai à te dire des trente-six Décans, et mes paroles te sembleront plus claires.

TAT : Je me le rappelle, mon père.

HERMÈS : Nous avons dit, mon fils, qu'il existait un corps enveloppant tout ; il faut te le figurer sous forme sphérique, car telle est la forme de l'univers.

TAT : Je me représente cette forme, mon père.

HERMÈS : Sous le cercle de ce corps sont placés les trente-six Décans, entre le cercle de l'univers et le zodiaque, à la limite de l'un et de l'autre. Ils soutiennent, pour ainsi dire, le zodiaque, ils lui servent de bornes et sont emportés avec les planètes. Leur force, égale au mouvement de l'univers et en sens inverse de celui des sept, retient le corps enveloppant. Ils poussent les sept autres cercles, plus lents dans leur mouvement que le cercle de l'univers. Ces deux mouvements sont en quelque sorte nécessaires. Figurons-nous donc les Décans comme les gardiens des sept cercles et du cercle universel, ou plutôt de tout ce qui compose le monde ; ils maintiennent tout et gardent l'ordre général de l'ensemble.

TAT : Je me représente bien ce que tu dis, mon père.

HERMÈS : Sache encore, Tat, qu'ils ne subissent pas les mêmes vicissitudes que les autres astres : ils ne sont pas retenus dans leur course ni obligés de s'arrêter et de revenir en arrière ; ils ne sont pas, comme les autres astres, enveloppés par la lumière du soleil ; libres au sommet du monde, ils l'embrassent jour et nuit comme des gardiens et des surveillants attentifs.

TAT : Ont-ils aussi une action sur nous, mon père ?

HERMÈS : Très grande, mon fils. S'ils agissent sur les choses célestes, comment n'agiraient-ils pas sur nous ? C'est une action particulière et générale. Ainsi, parmi les événements généraux qui dépendent de leur influence, je citerai les révolutions des royaumes, les soulèvements des villes, les famines, les pestes, le flux et le reflux de la mer, les tremblements de terre ; rien de tout cela, mon fils, n'est en dehors de leur action. Fais encore attention à ceci : puisque nous sommes au-dessus des sept sphères dont ils ont la direction, ne comprends-tu pas que leur énergie s'étend jusqu'à nous, leurs fils, qui existons par eux ?

TAT : Et quelle est leur forme, mon père ?

HERMÈS : On les appelle généralement les démons ; mais les

démons ne sont pas une classe particulière, ils n'ont pas des corps différents formés d'une matière spéciale et mus par une âme comme nous ; ce sont les énergies de ces trente-six Dieux. Sache encore, ô Tat, au sujet de leur influence, qu'ils sèment sur la terre ce qu'on nomme les *Tanes*, les unes salutaires, les autres funestes. De plus, les astres du ciel engendrent des ministres, ils ont des serviteurs et des soldats, qui se répandent dans l'éther et en remplissent l'étendue, de sorte qu'il n'y ait pas dans les hauteurs un espace sans étoile. Ceux-ci veillent à l'ordonnance de l'univers, ils ont leur énergie propre subordonnée à celle des trente-six ; ils l'exercent par la destruction des autres êtres vivants et la production des animaux qui gâtent les fruits. Ils président à la constellation de l'Ourse, composée de sept étoiles au milieu du zodiaque, et qui en a une autre correspondante au-dessus de sa tête. Son énergie est celle d'un axe, elle ne se couche ni ne se lève, elle demeure et tourne dans le même espace, et produit la révolution du zodiaque, et les alternatives du jour et de la nuit dans l'univers. Elle est suivie d'un autre chœur d'étoiles auxquelles nous n'avons pas donné de noms ; mais ceux qui nous imiteront dans l'avenir leur en donneront. Au-dessous de la lune sont des astres mortels, clairs, durant peu de temps, produits dans l'air supérieur dans les exhalaisons de la terre. Nous les voyons se dissoudre, pareils à ces animaux inutiles qui ne naissent que pour mourir, les mouches, les puces, les vers et autres semblables. Ces superfétations de la nature, nées sans but, ne servent ni à nous ni au monde ; elles sont plutôt nuisibles. Il en est de même de ces astres exhalés de la terre, et qui ne peuvent atteindre les hauteurs parce qu'ils sont partis des basses régions. Comme ils ont beaucoup de pesanteur, ils sont entraînés par leur propre matière, et en se dissolvant retombent sur la terre, sans avoir rien fait que troubler l'air supérieur.

Il y a encore, ô Tat, une autre espèce d'astres qu'on nomme les comètes ; elles apparaissent à leur heure et disparaissent au bout de peu de temps. Elles n'ont ni lever ni coucher, et ce sont les précurseurs et les messagers des grands événements qui doivent s'accomplir. Leur place est au-dessous du cercle du soleil. Lorsqu'il doit arriver quelque chose dans le monde, elles apparaissent, et, au bout de quelques jours, elles retournent

dans le cercle du soleil et demeurent invisibles, après s'être montrées soit à l'occident, soit au nord, soit à l'orient, soit au sud ; nous les appelons des prophètes. Telle est la nature des astres ; ils diffèrent des étoiles ; les astres sont suspendus dans le ciel, les étoiles sont fixées dans le corps du ciel et emportées avec lui¹⁰¹. Parmi elles, nous avons nommé les douze signes du zodiaque. Celui qui connaît ces choses peut avoir une notion exacte de Dieu, et pour ainsi dire le contempler, et obtenir la béatitude.

TAT : Bienheureux en effet celui qui le voit, ô mon père !

HERMÈS : Ce bonheur-là n'est pas possible tant qu'on est dans le corps ; il faut exercer l'âme ici-bas, afin qu'elle ne se trompe pas de route quand elle arrivera au lieu où cette contemplation lui sera permise. Les hommes attachés au corps seront privés à jamais de la vue du beau et du bien. Car c'est, ô mon fils, une beauté qui n'a ni forme, ni couleur, ni corps.

TAT : Y a-t-il donc, ô mon père, une beauté en dehors de ces choses ?

HERMÈS : Dieu seul, mon fils, ou plutôt, quelque chose de plus grand, le nom de Dieu.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XXII, 9)

FRAGMENTS VII, VIII, IX, X

Le Fg VII correspond à l'Excerptum VIII, Stobée I, 4. 8.

Le Fg VIII correspond à l'Excerptum IX, Stobée I, 11. 2.

Le Fg IX correspond à l'Excerptum II A, Stobée III, 11. 31.

Le Fg X correspond à l'Excerptum I, Stobée II, 1. 26.

VII

TAT : Tu m'as bien instruit sur toutes choses, mon père ; mais explique-moi encore ce qui dépend de la nécessité, et ce qui dépend de la providence ou de la destinée.

HERMÈS : J'ai dit, ô Tat, qu'il y avait en nous trois espèces d'incorporels. L'un est intelligible, sans couleur, sans forme, sans corps, et dérive de l'essence première et intelligible. Il y a en nous des formes qui y répondent et qu'il reçoit. Ce qui est mis en mouvement par l'essence intelligible et reçu par elle se change en une autre forme de mouvement, qui est l'image de la pensée du créateur. La troisième espèce d'incorporels accompagne les corps : tels sont le lieu, le temps, le mouvement, la figure, l'éclat, la grandeur, la forme. Il faut distinguer les qualités proprement dites de celles qui appartiennent aux corps. Les premières sont la figure, la couleur, la forme, le lieu, le temps, le mouvement. Les autres sont la figure figurée, la couleur colorée, la forme formée, la manifestation et la grandeur. Ces choses ne participent point à [cela ?]¹⁰². L'essence intelligible qui est en Dieu est maîtresse d'elle-même et, en se conservant elle-même, peut conserver autre chose, puisque l'essence n'est pas soumise à la nécessité. Mais abandonnée par Dieu, elle prend une nature corporelle, et ce choix se fait selon la providence [et cela dépend du monde ?]. Tout irrationnel est mû pour une certaine raison ; la raison est réglée selon la providence, l'irrationnel selon la nécessité, les accidents du corps selon la destinée. Telle est l'explication du rôle de la providence, de la nécessité et de la destinée.

(Stobée, *Ecl. phys.*, V, 8)

VIII

Ô mon fils, la matière est née et elle était ¹⁰³, car la matière est le vase de la naissance (du devenir). Le devenir est le mode d'activité du Dieu incréé et prévoyant. Ayant reçu le germe de la naissance, elle est née, elle a reçu des formes, car la force créatrice la modèle selon des formes idéales. La matière non encore engendrée n'avait pas de forme, elle naît quand elle est mise en œuvre.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XII, 2)

IX

Parler de la vérité avec assurance, ô Tatios, c'est chose impossible à l'homme, animal imparfait, composé de membres imparfaits et formé d'un assemblage de corps étrangers ; mais je dis, autant qu'il m'est possible et permis, que la vérité est seulement dans les êtres ¹⁰⁴ éternels, dont les corps mêmes sont vrais. Le feu n'est que du feu, et rien de plus ; la terre n'est rien de plus que de la terre ; l'air est de l'air. Mais nos corps sont composés de tout cela ; il y a en eux du feu, de la terre, de l'eau, de l'air, et ils ne sont ni feu, ni terre, ni eau, ni air, ni rien de vrai. Si dès l'origine la vérité est étrangère à notre constitution, comment pourrions-nous voir la vérité, en parler ou seulement la comprendre, à moins que Dieu ne l'ait voulu. Toutes les choses terrestres, ô Tatios, ne sont donc pas la vérité, mais des simulacres de vérité ¹⁰⁵, et pas même toutes, seulement un petit nombre ; les autres sont mensonge et erreur, ô Tatios, des apparences fantastiques et comme des images. Lorsqu'une de ces apparences reçoit l'effluve d'en haut, elle devient une imitation de la vérité ; sans cette influence supérieure, elle reste mensonge. De même un portrait est l'image peinte du corps, mais n'est pas le corps qu'il représente. Il paraît avoir des yeux, mais il ne voit rien ; des oreilles, et il n'entend rien ; et ainsi du reste. C'est une peinture qui trompe les yeux ; on croit voir une vérité, il n'y a qu'un mensonge. Ceux qui ne voient pas le faux voient le vrai ; si on comprend, si on voit chaque

chose telle qu'elle est, on comprend, on voit la vérité ; mais si on voit ce qui n'est pas, on ne peut comprendre et on ne saura rien de vrai.

– Il y a donc, mon père, une vérité, même sur la terre ?

– Ton erreur n'est pas inconsidérée, mon fils. La vérité n'est pas sur la terre, ô Tatios, et elle n'y peut pas être, mais elle peut être comprise par quelques hommes auxquels Dieu donne une vision divine. Rien n'est vrai sur la terre, il n'y a qu'apparences et opinions ; tout est vrai pour l'intelligence et la raison ; ainsi, penser et dire le vrai, voilà ce qu'il faut appeler la vérité.

– Quoi donc ? Il faut penser et dire ce qui est, et rien n'est vrai sur la terre ?

– Il y a cela de vrai qu'on ne sait rien de vrai. Comment en pourrait-il être autrement, mon fils ? La vérité est la vertu parfaite, le souverain bien qui n'est ni troublé par la matière, ni circonscrit par le corps, le bien nu, évident, inaltérable, auguste, immuable. Or, les choses d'ici-bas, tu le vois, mon fils, sont incompatibles avec le bien ; elles sont périssables, changeantes, altérables, passant d'une forme à une autre. Ce qui n'est pas même soi peut-il être vrai ? Tout ce qui se transforme est mensonge, non seulement en soi, mais par les apparences qu'il nous présente l'une après l'autre.

– L'homme même n'est-il pas vrai, mon père ?

– Il n'est pas vrai en tant qu'homme, mon fils. Le vrai ne consiste qu'en soi-même et demeure ce qu'il est. L'homme est composé d'éléments multiples et ne reste pas identique à lui-même. Tant qu'il habite le corps, il passe d'un âge à un autre, d'une forme à une autre. Souvent, après un court intervalle de temps, les parents ne reconnaissent plus leurs enfants, ni les enfants leurs parents. Ce qui change au point d'être méconnaissable est-il quelque chose de vrai, ô Tatios ? N'est-ce pas plutôt un mensonge que cette succession d'apparences diverses ? Ne regarde comme vrai que l'éternel et le juste. L'homme n'est pas toujours, donc il n'est pas vrai ; l'homme n'est qu'apparence, et l'apparence est le suprême mensonge.

– Mais les corps éternels eux-mêmes ne sont donc pas vrais, mon père, puisqu'ils changent ?

– Ce qui est engendré et sujet au changement n'est pas vrai,

mais les produits du grand ancêtre peuvent recevoir de lui une matière vraie. Il y a cependant du faux en eux par le fait du changement, car il n'y a de vrai que ce qui est identique à soi-même.

– Que peut-on donc appeler vrai, mon père ?

– Le soleil, le seul de tous les êtres qui ne change pas et qui reste identique à lui-même. C'est pourquoi à lui seul est confiée l'ordonnance du monde ; il est le chef et le créateur de toutes choses, je l'adore et je me prosterne devant sa vérité, et, après l'unité première, je le reconnais comme créateur.

– Quelle est donc la vérité première, ô mon père ?

– Celui qui est un et seul, ô Tatios : celui qui n'est pas formé de matière, qui n'est pas dans un corps, qui n'a ni couleur ni figure, qui ne change ni ne se transforme, celui qui est toujours.

Ce qui est mensonge se corrompt, ô mon fils. La providence du vrai a enveloppé et enveloppera de corruptions toutes les choses terrestres, car la corruption est la condition de toute naissance ; tout ce qui est né se corrompt pour renaître encore. Il est nécessaire que de la corruption sorte la vie et que la vie se corrompe à son tour, pour que la génération des êtres ne s'arrête jamais. Reconnais donc d'abord le créateur dans cette naissance des êtres. Les êtres nés de la corruption ne sont que mensonges, ils deviennent tantôt ceci, tantôt cela ; car ils ne peuvent devenir les mêmes, et comment ce qui n'est pas identique pourrait-il être vrai ? Il faut donc les appeler des apparences, ô mon fils, et voir dans l'homme une apparence de l'humanité ; à proprement parler, l'enfant est une apparence d'enfant, le jeune homme une apparence de jeune homme, l'adulte une apparence d'adulte, le vieillard une apparence de vieillard ; car on ne peut dire que l'homme soit un homme, l'enfant un enfant, le jeune homme un jeune homme, l'homme fait un homme fait, le vieillard un vieillard ; en se transformant ils nous trompent et sur ce qu'ils étaient et sur ce qu'ils sont. Ne vois donc dans tout cela, mon fils, que des manifestations menteuses d'une vérité supérieure ; et puisqu'il en est ainsi, j'appelle le mensonge ¹⁰⁶ une expression de la vérité.

(Stobée, *Florilegium*, XI)

X

Comprendre Dieu est difficile, en parler impossible ; car le corps ne peut exprimer l'incorporel, l'imparfait ne peut embrasser le parfait. Comment associer l'éternel à ce qui dure peu de temps ? L'un demeure toujours, l'autre passe ; l'un est la vérité, l'autre est une ombre imaginaire. Autant la faiblesse diffère de la force, la petitesse de la grandeur, autant le mortel diffère du divin. La distance qui les sépare obscurcit la vision du beau. Les corps sont visibles aux yeux, et ce que l'œil voit la langue peut l'exprimer ; mais ce qui n'a ni corps, ni apparence, ni forme, ni matière ne peut être saisi par nos sens. Je comprends, ô Tat, je comprends ce qui ne peut s'exprimer, voilà Dieu.

(Stobée, *Florilegium*, LXXVIII)

FRAGMENTS DES LIVRES D'HERMÈS À AMMON

Les huit fragments suivants sont extraits des *Discours d'Hermès à Ammon* (*Hermou ek tôn pros Ammôna*), titre donné à un très court fragment d'une ligne de Stobée que n'a pas traduit Ménard.

Le Fg I correspond à l'Excerptum XIV, Stobée I, 5. 16.
La titre grec *Peri tês olês oikonomias*, traduit par Ménard par « Sur l'économie générale », déroute à la lecture de ce court texte, du fait du sens qu'a pris dans notre langue le mot « économie ». Festugière l'a traduit d'une manière moins fidèle mais plus idoine par « Sur le gouvernement de l'Univers ».

Le Fg II correspond à l'Excerptum XII, Stobée I, 5. 20.
Le Fg III correspond à l'Excerptum XVI, Stobée I, 41. 4.
Le Fg IV correspond à l'Excerptum XV, Stobée I, 41. 7.
Le Fg V correspond à l'Excerptum XX, Stobée I, 49. 3.
Le Fg VI correspond à l'Excerptum XVII, Stobée I, 49. 4.
Le Fg VII correspond à l'Excerptum III, Stobée I, 49. 5.
Le Fg VIII correspond à l'Excerptum XIX, Stobée I, 49. 6.

I

Sur l'économie générale

Ce qui gouverne l'univers, c'est la providence ; ce qui le contient et l'enveloppe, c'est la nécessité ; la destinée pousse et contient tout par une force obligatoire qui est sa nature. Elle est la cause de la naissance et de la corruption de la vie. Le monde a donc le premier la providence, car il la reçoit d'abord. La providence se répand dans le ciel, autour duquel circulent les Dieux d'un mouvement infatigable et éternel. Il y a destinée parce qu'il y a nécessité. La providence prévoit, la destinée est la cause de la position des astres. Telle est la loi universelle.

(Stobée, *Ecl. phys.*, VI, 16)

II

Tout est produit par la nature et la destinée, et il n'y a pas un lieu vide de providence. La providence est la raison libre du Dieu céleste ; il a deux forces spontanées, la nécessité et la destinée. La destinée est soumise à la providence et à la nécessité ; à la destinée sont soumis les astres. Car nul ne peut éviter la destinée ni se préserver de l'action des astres. Ils sont les instruments de la destinée, c'est par elle qu'ils accomplissent tout dans la nature et dans l'humanité.

(Stobée, *Ecl. phys.*, VI, 20)

III

L'âme est donc une essence incorporelle, et lorsqu'elle est dans le corps elle ne perd pas entièrement sa manière d'être. Son essence est un perpétuel mouvement, le mouvement spontané de la pensée ; elle n'est mue ni en quelque chose, ni vers quelque chose, ni pour quelque chose. Car elle est une force première, et ce qui précède n'a pas besoin de ce qui suit. L'expression *en quelque chose* s'applique au lieu, au temps, à

la nature ; *vers quelque chose* s'applique à une harmonie, à une forme, à une figure ; *pour quelque chose* s'applique au corps, car le temps, le lieu, la nature se rapportent au corps. Tous ces termes sont unis entre eux par des liens réciproques. Le corps a besoin du lieu, car on ne peut concevoir un corps sans la place qu'il occupe ; il change dans sa nature ; ces changements ne sont possibles que dans le temps et par un mouvement de la nature ; les parties du corps ne peuvent être unies sans l'harmonie. L'espace existe à cause du corps, car il en contient les changements et ne le laisse pas s'anéantir dans ces changements ; le corps passe d'un état à un autre, mais en quittant son premier état il ne cesse pas d'être le corps, il prend un nouvel état. Il était corps, il reste corps ; sa condition seule est différente ; ce qui change dans le corps c'est la qualité, la manière d'être. Le lieu, le temps, le mouvement naturel sont donc incorporels et ont chacun leur propriété particulière. Le propre de l'espace, c'est de contenir ; le propre du temps, c'est l'intervalle et le nombre ; le propre de la nature, c'est le mouvement ; le propre de l'harmonie, c'est l'amitié ; le propre du corps, c'est le changement ; le propre de l'âme, c'est la pensée.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XLIII, 4)

IV

Chaque mouvement est produit par l'énergie qui meut l'ensemble des choses. La nature de l'univers¹⁰⁶ qui fournit deux sortes de mouvement, l'un selon la puissance de la nature, l'autre selon son activité. La première pénètre l'ensemble du monde et agit en dedans, l'autre enveloppe et agit en dehors ; ces deux actions vont ensemble. La nature universelle produit les êtres, les entretient, répand ses semences fécondes dans la matière mobile. La matière s'échauffe par le mouvement et devient feu et eau, l'élément actif et l'élément passif. Le feu, en s'opposant à l'eau, en dessèche une partie et produit la terre. De cette action desséchante sort une vapeur formée d'eau, de terre et de feu, et c'est ainsi que l'air prend naissance. Ces quatre élé-

ments se combinent selon une loi d'harmonie, le chaud avec le froid, le sec avec l'humide, et de leur concours naît un souffle, et une semence analogue au souffle qui la contient. Ce souffle, tombant dans l'utérus, agit sur la semence, la transforme, l'accroît en force et en grandeur. À ce développement s'ajoute un simulacre de figure, et à cette figure la forme qui manifeste les choses. Et, comme le souffle n'avait pas dans la matrice un mouvement vital, mais un mouvement de fermentation, l'harmonie en fait le réceptacle de la vie intelligente. Celle-ci est indivise et immuable, et ne cesse jamais de l'être. Le germe contenu dans l'utérus est mis au jour par les nombres et produit au-dehors ; l'âme s'y loge, non à cause d'une analogie de nature, mais par une loi fatale ; elle ne désire pas être unie au corps : c'est donc pour obéir à la destinée qu'elle fournit à l'être qui naît le mouvement intellectuel et l'essence idéale de sa vie ; car en s'introduisant avec l'esprit, elle produit le mouvement vital.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XLIII, 4)

V

L'âme est donc une essence incorporelle ; si elle avait un corps, elle ne pourrait se conserver elle-même, car tout corps a besoin de l'être, de la vie, qui consiste dans l'ordre. Partout où il y a naissance, il y a changement. Le *devenir* suppose une grandeur, c'est-à-dire une augmentation ; l'augmentation entraîne la diminution, qui elle-même aboutit à la destruction. Ce qui reçoit la forme de la vie participe à l'être par l'âme. Pour produire l'existence, il faut d'abord exister ; j'appelle exister, devenir raison et participer à la vie intelligente. La vie constitue l'animal, l'intelligence le rend raisonnable, le corps le rend mortel. L'âme est donc incorporelle et possède une puissance immuable. L'animal intelligent peut-il exister sans une essence fournissant la vie ? Pourrait-il être raisonnable si une essence intelligente ne lui fournissait la vie rationnelle ?

Si l'intelligence ne se manifeste pas dans tous les êtres, c'est par suite de la constitution du corps eu égard à l'har-

nie. Si c'est le chaud qui domine dans cette constitution, l'animal est léger et ardent ; si c'est le froid, il est lourd et lent. La nature dispose les éléments du corps selon une loi d'harmonie. Cette combinaison harmonique a trois formes : le chaud, le froid et le tempéré. L'accord s'établit d'après l'influence des astres. L'âme s'empare du corps qui lui est destiné, et le fait vivre par l'opération de la nature. La nature assimile l'harmonie des corps à la disposition des astres, et la combinaison des éléments à l'harmonie des astres, afin qu'il y ait sympathie réciproque. Car le but de l'harmonie des astres est d'engendrer la sympathie selon la destinée ¹⁰⁸.

(Stobée, *Ecl. phys.*, LII, 3)

VI

L'âme est donc, ô Ammon, une essence ayant sa fin en elle-même, recevant à l'origine la vie qui lui est destinée, et attirant à elle, comme une matière, une raison qui a la fougue et le désir. La fougue est une matière ; si elle s'accorde avec la partie intelligente de l'âme, elle devient le courage et ne cède pas à la crainte. Le désir aussi est une matière ; associé à la partie raisonnable de l'âme, il devient la tempérance et ne cède pas à la volupté. Car la raison supplée à l'aveuglement du désir. Quand les facultés de l'âme se coordonnent ainsi sous la suprématie de la raison, elles produisent la justice. Le gouvernement des facultés de l'âme appartient à l'essence intelligente qui existe en elle-même dans sa raison prévoyante, qui a pour autorité sa propre raison. Elle gouverne tout comme un magistrat ; sa raison prévoyante lui sert de conseiller. La raison de l'essence est la connaissance des raisonnements qui fournissent à l'irrationnel l'image du raisonnement ; image obscure relativement au raisonnement, raisonnable par rapport à l'irrationnel, comme l'écho par rapport à la voix, ou l'éclat de la lune par rapport au soleil. La fougue et le désir sont disposés selon une certaine raison, s'attirent réciproquement et établissent en eux une pensée circulaire.

(Stobée, *Ecl. phys.*, III, 4)

VII

Toute âme est immortelle et toujours en mouvement. Car nous avons dit que les mouvements procèdent soit des énergies, soit des corps. Nous avons dit aussi que l'âme, étant incorporelle, vient, non d'une matière, mais d'une essence incorporelle elle-même. Tout ce qui naît est nécessairement produit par quelque chose. Deux mouvements suivent nécessairement toute chose dont la génération est suivie de corruption ; celui de l'âme, qui la fait mouvoir, et celui du corps, qui l'augmente, la diminue, et la décompose en se décomposant lui-même. C'est ainsi que je définis le mouvement des corps corruptibles. Mais l'âme est toujours mobile, sans cesse elle se meut et produit le mouvement. Ainsi toute âme est immortelle et toujours mobile, ayant pour mouvement sa propre activité. Il y a trois espèces d'âme : divine, humaine et rationnelle. L'âme divine appartient à un corps divin, c'est en lui qu'elle a son énergie ; elle s'y meut et l'agite. Lorsqu'elle se sépare des êtres mortels, elle abandonne ses parties irrationnelles et entre dans le corps divin, et, comme elle est toujours mobile, elle est emportée dans le mouvement universel. L'âme humaine a aussi quelque chose de divin, mais elle est attachée à des éléments irrationnels, le désir et la fougue ; ces éléments sont immortels, car ce sont des énergies, mais ce sont les énergies des corps mortels ; aussi sont-elles éloignées de la partie divine de l'âme, qui est dans le corps divin. Lorsque celle-ci entre dans un corps mortel et y rencontre des éléments irrationnels, par leur présence elle devient une âme humaine. Celle des animaux se compose de fougue et de désir. Aussi les animaux sont-ils appelés *brutes*, parce que leur âme est privée de raison. La quatrième espèce d'âmes, celle des êtres inanimés, est placée en dehors des corps qu'elle agite. Elle se meut dans le corps divin, et le meut comme en passant.

(Stobée, *Ecl. phys.*, LII, 5)

VIII

L'âme est donc une essence éternelle et intelligente, ayant pour pensée sa propre raison. Elle s'associe à la pensée de l'harmonie. Séparée du corps physique, elle persiste par elle-même, elle est indépendante dans le monde idéal. Elle gouverne sa raison, et apporte à l'être qui entre dans la vie un mouvement analogue à sa propre pensée, et qu'on nomme la vie ; car le propre de l'âme c'est d'assimiler les autres choses à son caractère. Il y a deux sortes de mouvement vital, l'un selon l'essence de l'âme, l'autre selon la nature du corps. Le premier est général, le second particulier ; l'un est indépendant, l'autre soumis à la nécessité. Car tout mobile est soumis à la loi nécessaire du moteur. Mais le mouvement moteur est uni par l'amour à l'essence intelligente. L'âme doit être incorporelle et son essence est étrangère au corps physique ; si elle avait un corps, elle n'aurait ni raison ni pensée. Tout corps est inintelligent, mais en recevant l'essence il devient un animal qui respire. Le souffle appartient au corps, la raison contemple la beauté de l'essence. Le souffle sensible discerne les apparences. Il est partagé en sensations organiques, et la vision spirituelle est une partie de lui ; de même le souffle acoustique, olfactif, dégustatif, tactile. Ce souffle, attiré par la pensée, discerne les sensations, autrement il ne crée que des fantômes, car il appartient au corps et reçoit tout. La raison de l'essence est le jugement. À la raison appartient la connaissance de ce qui est honorable, au souffle l'opinion. Celle-ci reçoit son énergie du monde extérieur, celle-là d'elle-même.

(Stobée, *Ecl. phys.*, LII, 6)

FRAGMENTS DIVERS

Sous le titre de « Fragments divers », Ménard a réuni neuf fragments extrait de Stobée, du traité de Cyrille d'Alexandrie contre Julien et de la Souda.

Le Fg I correspond à l'Excerptum XVIII, Stobée II, 8. 31. Il porte le simple titre *D'Hermès*.

Le Fg II est une simple citation de deux lignes de peu d'intérêt.

Le Fg III correspond à l'Excerptum XXII, Stobée II, 8. 31. Le *Livre d'Aphrodite*, dont le titre est donné dans le manuscrit grec, n'est pas connu par ailleurs. Il devait être consacré à la génération, ce qui est partiellement le sujet de ce fragment, et sans doute à des questions relatives à l'amour.

Le Fg IV correspond à l'Excerptum XXI, Stobée I, 41. 11. Il porte le sous-titre *D'Hermès*.

Les fragments suivants proviennent du traité de Cyrille, et le dernier de la Souda.

I

Il y a donc l'essence, la raison, l'intelligence, la perception¹⁰⁹. L'opinion et la sensation se portent vers la perception, la raison vers l'essence, la pensée marche par elle-même. La pensée est associée à la perception. Unies l'une à l'autre, elles deviennent une seule forme, qui est celle de l'âme. L'opinion et la sensa-

tion se portent aussi vers la perfection, mais elles ne restent pas dans le même état, il y a excès, défaut, différence. En se séparant de la perception elles se détériorent, en se rapprochant et la suivant, elles participent de la raison intellectuelle par les sciences. Nous avons le choix, il dépend de nous de choisir le meilleur ou le pire par notre volonté. Le choix du mal nous rapproche de la nature corporelle et nous soumet à la destinée. L'essence intellectuelle qui est en nous étant libre, la raison intellectuelle est libre aussi, toujours identique à elle-même et indépendante de la destinée. En suivant la raison première et intelligente, établie par le premier Dieu, elle est au-dessus de l'ordre établi par la nature sur les êtres créés, mais l'âme qui s'attache à ceux-ci participe à leur destinée, quoique étrangère à leur nature.

(Stobée, *Eclogues morales*, VIII, 31)

II

Fragment du livre d'Isis

Un reproche accepté, ô grand roi, inspire le désir de ce qu'on ignorait auparavant.

(Stobée, *Florilegium*, XIII)

III

Fragment du livre d'Aphrodite

Pourquoi les enfants naissent-ils semblables à leurs parents ? Est-ce l'effet de la parenté ? J'en dirai la raison. Quand la génération tire la semence du sang le plus pur, il arrive qu'une certaine essence s'échappe de tout le corps par une divine énergie, comme si le même homme était engendré. La même chose arrive dans la femme. Quand l'effluve de l'homme domine et demeure intact, l'enfant ressemble au père ; dans le cas contraire, à la mère. Si quelque partie est plus abondante, la ressemblance se produit dans cette partie. Il arrive que pendant

une longue suite de générations les enfants ressemblent à celui qui les a engendrés, quand le même Décan a présidé à l'heure de la conception.

(Stobée, *Ecl. phys.*, XLV, 2)

IV

Il y a donc une préexistence au-dessus de tous les êtres et de ce qui est réellement. La préexistence est ce par quoi l'essentialité universelle est commune à tous les êtres intelligibles véritablement existants, et aux êtres pensés en eux-mêmes. Leurs contraires, conçus par opposition, sont aussi en eux-mêmes (?). La nature est l'essence sensible ayant en elle-même tous les objets sensibles. Au milieu sont les Dieux intellectuels et les Dieux sensibles. Les concepts de l'intelligence sont en rapport avec les Dieux intelligibles, les choses d'opinion avec les Dieux sensibles, qui sont les images des intelligences ; par exemple, le soleil est l'image du Dieu céleste et créateur. Car, de même que celui-ci a créé l'univers, le soleil crée les animaux, produit les plantes [et gouverne les fluides ?].

(Stobée, *Ecl. phys.*, XLIII, 11)

C'est pourquoi, que l'œil incorporel sorte du corps pour contempler le beau ; qu'il s'élève et contemple non la figure, non le corps, non l'apparence, mais ce qui peut tout, ce qui est calme, tranquille, solide, immuable, ce qui est tout, seul et unique, ce qui est par soi-même et en soi-même, semblable à soi-même et non différent.

Si tu comprends cet unique et seul bien, tu ne trouveras rien impossible, car il est toute vertu. Ne pense pas qu'il soit dans quelqu'un, ne dis pas qu'il est hors de quelqu'un. Il est sans terme, il est le terme de tout. Rien ne le contient, il contient tout en lui. Quelle différence y a-t-il entre le corps et l'incorporel, le créé et l'incrée, ce qui est soumis à la nécessité et ce qui est libre, entre les choses terrestres et les choses

célestes, les choses corruptibles et les choses éternelles ? N'est-ce pas que les unes existent librement et que les autres sont soumises à la nécessité ? Ce qui est en bas est imparfait et corruptible.

(Cyrille, *Contre Julien*)

V

Fragment du livre I^{er} des digressions

Veux-tu nous expliquer la naissance du soleil, et d'où il est venu ?

– Le seigneur de toutes choses cria tout à coup de sa parole sainte, intelligente et créatrice : « Que le soleil soit ! » Et en même temps qu'il parlait, la nature suscita par son souffle et fit sortir de l'eau le feu pur, brillant, actif et fécond.

Et, continua-t-il, Osiris dit : Ensuite, ô très grand bon Démon, comment apparut la terre ?

Et le grand Démon dit : La concrétion et le dessèchement des éléments dont j'ai parlé, et l'ordre donné à la masse des eaux par l'Intelligence de se retirer sur elles-mêmes, fit paraître toute la terre, bourbeuse et tremblante. Le soleil continuant à briller et ne cessant pas de chauffer et de dessécher, la terre s'affermir dans les eaux qui l'enveloppaient. Et Dieu dit de sa sainte parole : « Croissez en accroissement et multipliez en nombre¹¹⁰, toutes mes œuvres et mes créations. »

(Cyrille, *Contre Julien*)

VI

La pyramide est placée sous la nature et le monde idéal. Elle a un chef établi au-dessus d'elle, le verbe créateur du maître universel, qui est après lui la première puissance créée, infinie, sortie de lui et préposée à toutes ses créations. Il est le rejeton du très parfait, le fécond, le fils légitime, [mais tu ne l'as pas compris¹¹¹]. La nature de ce verbe intelligent est une nature

génératrice et créatrice. C'est comme sa génération, ou sa nature, ou son caractère, appelle-le comme tu voudras. Pense seulement ceci, qu'il est parfait dans le parfait et sorti du parfait, qu'il fait des œuvres parfaitement bonnes, et qu'il est l'auteur de la création et de la vie. Puisque telle est sa nature, il est bien nommé.

Sans la providence du seigneur de l'univers qui me fait révéler ce discours, vous n'auriez pas un si grand désir de rechercher ces choses. Maintenant, écoutez la fin de ce discours. Cet esprit dont j'ai souvent parlé est nécessaire à tout ; car il porte tout, il donne la vie à tout, il nourrit tout. Il coule de la source sainte et vient sans cesse en aide aux esprits et à tous les êtres vivants.

(Cyrille, *Contre Julien*)

VII

On lit dans le lexique de Suidas :

Hermès Trismégiste. C'était un sage égyptien antérieur à Pharaon. Il fut appelé Trismégiste (trois fois très grand), parce qu'il a dit que dans la triade (trinité) il y a une seule divinité :

« Ainsi était la lumière idéale avant la lumière idéale, et toujours était l'intelligence lumineuse de l'intelligence, et son unité n'était pas autre chose que le fluide (esprit) enveloppant l'univers. Hors de lui, ni Dieu, ni anges, ni aucune autre essence, car il est le seigneur de toutes choses et le père et le Dieu¹¹², et tout dépend de lui et est en lui. Son verbe parfait, générateur et créateur étant tombé dans la nature génératrice et dans l'eau génératrice, rendit l'eau féconde... »

Ayant ainsi parlé, il se leva et dit : « Je t'adjure, ciel, œuvre sage du grand Dieu, je t'adjure, voix du père, qu'il a prononcée la première quand il a fabriqué le monde universel ; je t'adjure par le verbe, fils unique du père qui embrasse toutes choses, sois propice, sois propice. »

VIII

Sept astres errants circulent dans les routes de l'Olympe, et avec eux est filée l'éternité. La Lune qui brille la nuit, le lugubre Kronos, le doux Soleil, la Paphienne¹¹³, protectrice de l'hymen, le courageux Arès, le fécond Hermès, et Zeus, principe de la naissance, source de la nature. Les mêmes ont reçu en partage la race humaine, et il y a en nous la Lune, Zeus, Arès, Aphrodite, Kronos, le Soleil, Hermès. Aussi tirons-nous du fluide éthéré les larmes, le rire, la colère, la parole, la génération, le sommeil, le désir. Les larmes c'est Kronos, Zeus la génération, Hermès la parole, Arès le courage, la Lune le sommeil, Kythérée le désir, le Soleil le rire, car c'est lui qui égaie la pensée humaine et le monde infini.

(Stobée, *Ecl. phys.*, VI, 14)

IX

On lit dans les *Institutions divines* de Lactance, II, 15 :

« Hermès affirme que ceux qui connaissent Dieu sont à l'abri des attaques du démon et qu'ils ne sont pas même soumis au destin :

Le seul préservatif, dit-il, est la piété. Ni le mauvais démon ni la destinée n'ont de pouvoir sur l'homme pieux, car Dieu le garantit de tout mal ; le seul et unique bien pour l'homme est la piété.

« Ce que c'est que la piété, il l'explique ailleurs en ces termes :

La piété est la connaissance de Dieu.

« Asclépios, son disciple, expose plus longuement la même pensée dans le discours d'initiation qu'il adresse au roi. L'un et l'autre affirment que les démons sont ennemis de l'homme et lui font du mal. Aussi Trismégiste les appelait-il *les mauvais anges*. »

Les autres passages cités par Stobée, Lactance et Cyrille sont empruntés aux écrits hermétiques qui nous sont parvenus et qui forment les deux premiers livres de cette traduction.

LES DÉFINITIONS

ASCLÉPIOS AU ROI AMMON

Les deux derniers traités qui terminent l'ouvrage correspondent aux derniers traités du *Corpus Hermeticum* :

I, *Du soleil et des démons* est le Traité XVI

La partie qui commence par : « Si tu y réfléchis, ô roi », n'est qu'un fragment qui constitue cependant le Traité XVII.

II et III forment le traité XVIII.

I

Du soleil et des démons¹¹⁴

Je t'adresse, ô roi, un grand discours qui est comme la somme et le résumé de tous les autres. Loin d'être conforme à l'opinion de la foule, il lui est très contraire. Il te semblera même contredire quelques-uns de mes discours. Hermès, mon maître, qui s'entretenait souvent avec moi, seul à seul ou en présence de Tat, disait que ceux qui liraient mes livres en trouveraient la doctrine simple et claire, tandis qu'au contraire elle est obscure et contient un sens caché. Elle est devenue plus obscure encore depuis que les Grecs ont voulu la traduire de notre langue dans la leur. C'est là une source de contre-sens et d'obscurité. Le caractère de la langue égyptienne, l'énergie des mots qu'elle emploie en font comprendre le sens. Autant donc que tu le pourras, ô roi, et tu peux tout, fais que ce discours ne

soit pas traduit, de peur que ces mystères ne pénétrèrent chez les Grecs, et que leur phrase pompeuse, diffuse et surchargée d'ornement, n'affaiblisse la vigueur et n'amoindrisse la gravité auguste et l'énergie de l'expression. Les Grecs, ô roi, ont des formes nouvelles de langage pour produire des preuves, et leur philosophie est un bruit de paroles¹¹⁵. Nous, au contraire, nous employons non des paroles, mais la grande voix des choses.

Je commencerai ce discours par invoquer le Dieu maître de l'univers, le créateur et le père, qui enveloppe tout, qui est tout dans un et un dans tout. Car la plénitude¹¹⁶ de toutes choses est l'unité et dans l'unité ; il n'y a pas un terme inférieur à l'autre, les deux ne sont qu'un. Conserve cette pensée, ô roi, pendant toute l'exposition de mon discours. On chercherait en vain à distinguer le tout et l'unité en appelant tout la multitude des choses et non la plénitude ; cette distinction est impossible, car le tout n'existe plus si on le sépare de l'unité ; si l'unité existe, elle est dans la totalité ; or, elle existe et ne cesse jamais d'être une pour dissoudre la plénitude.

Il se trouve dans l'intérieur des terres des sources jaillissantes ; on voit là les trois natures du feu, de l'eau et de la terre, partant d'une commune racine, ce qui fait penser qu'il y a un réservoir général de la matière, fournissant tout en abondance et recevant l'existence d'en haut. C'est ainsi que le ciel et la terre sont gouvernés par le créateur, j'entends le soleil, qui fait descendre l'essence et monter la matière, qui attire l'univers à lui, qui donne tout à tous et prodigue les bienfaits de sa lumière. C'est lui qui répand ses bienfaisantes énergies non seulement dans le ciel et dans l'air, mais sur la terre et jusque dans les profondeurs de l'abîme. Et s'il y a une essence intelligible, ce doit être la substance même du soleil, dont sa lumière est le réceptacle. Quelle en est la constitution et la source, lui seul le sait. Pour comprendre par induction ce qui se dérobe à notre vue, il faudrait être près de lui et analogue à sa nature. Mais ce qu'il nous laisse voir n'est pas une conjecture, c'est la vision splendide qui illumine l'ensemble du monde supérieur.

Il est établi au milieu de l'univers comme celui qui porte les couronnes ; et, pareil à un bon cocher, il dirige et maintient le char du monde et l'empêche de s'égarer¹¹⁷. Il en tient les rênes, qui sont la vie, l'âme, l'esprit, l'immortalité, la génération. Il le

laisse courir à peu de distance de lui, ou, pour être plus vrai, avec lui. Et voici de quelle manière il forme toutes choses : il distribue aux immortels l'éternelle permanence. La lumière, qui de sa partie supérieure monte vers le ciel, nourrit les parties immortelles du monde. Le reste, enveloppant et illuminant l'ensemble de l'eau, de la terre, de l'air, est la matrice où germe la vie, où se meuvent les naissances et les métamorphoses. Comme une hélice en mouvement, il transforme les animaux qui habitent ces portions du monde, il les fait passer d'un genre à l'autre et d'une apparence à l'autre, équilibrant leurs mutuelles métamorphoses, comme dans la création des grands corps. Car la permanence d'un corps est toujours une transformation. Mais les corps immortels sont indissolubles, les corps mortels se décomposent ; telle est la différence qui existe entre l'immortel et le mortel.

Cette création de la vie par le soleil est continue comme sa lumière, et rien ne l'arrête ou ne la limite. Autour de lui, comme une armée de satellites, sont de nombreux chœurs de démons. Ils habitent dans le voisinage des immortels, et de là ils surveillent les choses humaines. Ils exécutent les ordres des Dieux par les tempêtes et les ouragans, les métamorphoses du feu et les tremblements de terre, ainsi que par les famines et les guerres, pour punir l'impiété. Car le plus grand crime des hommes c'est l'impiété envers les Dieux. La fonction des Dieux est de faire le bien, celle des hommes d'être pieux, celle des démons de châtier. Les Dieux ne demandent pas compte à l'homme des fautes commises par erreur, par témérité, par cette nécessité qu'on nomme la destinée, ou par ignorance ; l'impiété seule tombe sous le coup de leur justice.

C'est le soleil qui conserve et nourrit tous les êtres ; et de même que le monde idéal, qui enveloppe le monde sensible, y répand la plénitude et l'universelle variété des formes : ainsi le soleil, enveloppant tout de sa lumière, accomplit partout la naissance et le développement des êtres, et les recueille quand ils tombent fatigués de leur course. Il a sous ses ordres le chœur des démons, ou plutôt les chœurs, car ils sont plusieurs et différents, et leur nombre répond à celui des astres. Chaque astre a ses démons, bons et méchants par leur nature, c'est-à-dire par leur action, car l'action est l'essence des démons. Dans

quelques-uns il y a du bon et du mauvais. Tous ces démons sont préposés aux choses de la terre ; ils agitent et bouleversent la condition des États et des individus, ils façonnent nos âmes à leur ressemblance, s'établissent dans nos nerfs, notre moelle, nos veines, nos artères et même dans notre cervelle, et jusqu'au fond de nos viscères. Au moment où chacun de nous reçoit la vie et l'âme, il est saisi par les démons qui président aux naissances, et qui sont classés dans les astres. À chaque instant ils sont changés, ce ne sont pas toujours les mêmes, ils tournent en cercle. Ils pénètrent par le corps dans deux des parties de l'âme, pour la façonner chacun selon son énergie. Mais la partie raisonnable de l'âme n'est pas soumise aux démons, elle est disposée pour recevoir Dieu, qui l'éclaire d'un rayon de soleil. Ceux qui sont éclairés ainsi sont peu nombreux, et les démons s'en abstiennent ; car ni les démons ni les Dieux n'ont aucun pouvoir contre un seul rayon de Dieu. Tous les autres, âmes et corps, sont dirigés par les démons, s'y attachent et en aiment les œuvres ; mais la raison n'est pas comme le désir qui trompe et qui s'égare. Les démons ont donc la direction des choses terrestres, et nos corps leur servent d'instruments. Cette direction, Hermès l'appelle la Destinée.

Le monde intelligible se rattache à Dieu, le monde sensible au monde intelligible ; le soleil conduit à travers ces deux mondes l'effluve de Dieu, c'est-à-dire la création. Autour de lui sont les huit sphères qui s'y rattachent, la sphère des étoiles fixes, les six sphères des planètes et celle qui entoure la terre. Les démons sont attachés à ces sphères, les hommes aux démons, et ainsi tous les êtres se rattachent à Dieu, qui est le père universel. Le créateur, c'est le soleil ; le monde est l'instrument de la création. L'essence intelligible dirige le ciel, le ciel dirige les Dieux, au-dessous desquels sont classés les démons qui gouvernent les hommes. Telle est la hiérarchie des Dieux et des démons, et telle est l'œuvre que Dieu accomplit par eux et pour lui-même. Toute chose est une partie de Dieu, ainsi Dieu est tout. En créant tout, il se crée lui-même sans jamais s'arrêter, car son activité n'a pas de terme, et, de même que Dieu est sans bornes, sa création n'a ni commencement ni fin.

Si ¹¹⁸ tu y réfléchis, ô roi, il y a des corps incorporels. – Lesquels ? dit le roi. – Les corps qui apparaissent dans les

miroirs ne te semblent-ils pas incorporels ? – C'est vrai, ô Tat, dit le roi ; tu as une pensée merveilleuse. – Il y a encore des incorporels : par exemple, les formes, qu'en penses-tu ? Elles sont incorporelles et se manifestent dans les corps animés et inanimés. – Tu dis vrai, ô Tat. – Il y a donc une réflexion des incorporels sur les corps, et des corps sur les incorporels, c'est-à-dire du monde sensible sur le monde idéal, et du monde idéal sur le monde sensible. Ô roi, adore donc les statues, qui, elles aussi, empruntent leurs formes au monde sensible.

Le roi, s'étant levé, dit : « Ne doit-on pas, prophète, s'occuper du soin de ses hôtes ? Demain nous continuerons cet entretien théologique. »

II

Des entraves qu'apportent à l'âme les passions du corps

Lorsqu'un musicien, voulant exécuter une mélodie, se trouve arrêté par le défaut d'accord des instruments, il n'obtient qu'un résultat ridicule ; ses efforts inutiles excitent les railleries des assistants ; c'est en vain qu'il déploie toutes les ressources de son art et accuse l'instrument faux qui le réduit à l'impuissance. Le grand musicien de la nature, le Dieu qui préside à l'harmonie des odes et qui fait résonner les instruments selon le rythme de sa mélodie, est infatigable, car la fatigue n'atteint pas les Dieux. Si un artiste veut donner un concert de musique, quand les joueurs de trompette ont donné la mesure de leur talent, quand les joueurs de flûte ont exprimé les finesses de la mélodie, quand la lyre et l'archet ont accompagné le chant, on n'accuse pas l'inspiration du musicien, on lui accorde l'estime que mérite son œuvre ; mais on se plaint de l'instrument dont le désaccord a troublé la mélodie et empêché les auditeurs d'en saisir la pureté. De même la faiblesse de notre corps ne peut sans impiété être reprochée à (l'auteur de) notre race. Mais sache que Dieu est un artiste au souffle infatigable, toujours maître de sa science, toujours heureux dans ses efforts, et répandant partout les mêmes bienfaits. Si Phidias ¹¹⁹,

l'ouvrier créateur, a trouvé une résistance dans la matière qu'il lui fallait employer pour son œuvre, n'accusons pas l'artiste qui a travaillé selon son pouvoir ; plaignons-nous d'une corde trop faible qui, en abaissant ou en élevant la note, a fait disparaître le rythme, mais n'accusons pas l'artiste des vices de l'instrument ; plus celui-ci est mauvais, plus celui-là mérite d'éloges quand il parvient à en jouer dans le ton juste. Les auditeurs l'en aiment davantage, loin de lui rien reprocher. C'est ainsi, ô très illustres, qu'il faut mettre notre lyre intérieure d'accord avec la pensée du musicien.

Je vois même qu'un musicien, privé du secours de la lyre et devant produire un grand effet d'harmonie, a pu suppléer par des moyens inconnus à l'instrument dont il avait l'habitude, au point d'exciter l'enthousiasme de ses auditeurs. On dit qu'un joueur de cithare ¹²⁰, auquel le Dieu de la musique était favorable, ayant été arrêté par la rupture d'une corde pendant l'exécution d'une mélodie, la bienveillance du Dieu y suppléa et fit valoir son talent ; par un secours providentiel, une cigale remplaça la corde rompue et exécuta les notes qui manquaient. Le musicien, consolé de l'accident qui l'avait affligé, remporta la victoire. Je sens en moi quelque chose de pareil, ô très honorables ; tout à l'heure j'étais convaincu de mon impuissance et de ma faiblesse, mais la puissance de l'être suprême complète à ma place la mélodie en faveur du roi. Car le but de ce discours est de célébrer la gloire des rois et de leurs trophées. En avant, donc ! Le musicien le veut, et c'est pour cela que la lyre est accordée. Que la grandeur et la suavité de la mélodie répondent à l'objet de nos chants !

Puisque nous avons accordé la lyre pour chanter l'éloge des rois et célébrer leurs louanges, chantons d'abord le Dieu bon, le roi suprême de l'univers. Après lui, nous glorifierons ceux qui nous offrent son image et qui tiennent le sceptre. Il plaît aux rois eux-mêmes que l'ode descende d'en haut, de degrés en degrés, et que les espérances se rattachent au ciel d'où leur vient la victoire. Que le musicien chante donc le grand Dieu de l'univers, toujours immortel, dont la puissance est éternelle comme lui, le premier vainqueur de qui viennent toutes les victoires qui succèdent aux victoires. Accélérons la marche de notre discours, arrivons à l'éloge des rois, gardiens de la paix

et de la sécurité publique, qui tiennent du Dieu suprême leur antique pouvoir, qui ont reçu la victoire de sa main ; ceux dont le sceptre a été orné même avant les désastres de la guerre, dont les trophées ont précédé le combat ; ceux auxquels il a été donné non seulement de régner, mais de triompher de tous ; ceux qui, même avant de s'être mis en mouvement, frappent les barbares d'épouvante.

III

Louanges de l'être suprême et éloge du roi

Ce discours finit par où il a commencé, par les louanges de l'être suprême, et ensuite des rois très divins qui nous garantissent la paix. Après avoir commencé par célébrer la puissance suprême, c'est à cette puissance que nous revenons en terminant. De même que le soleil nourrit tous les germes et reçoit les prémices des fruits qu'il cueille avec ses rayons, comme avec de grandes mains, de même que ces mains ou ces rayons cueillent d'abord ce qu'il y a de plus suave dans les plantes, ainsi nous-mêmes, après avoir commencé par célébrer l'être suprême et l'effluve de sa sagesse, après avoir recueilli dans nos âmes ces plantes célestes, il nous faut cultiver cette moisson bénie qu'il arrosera de ses pluies fécondes. Il faudrait dix mille bouches et dix mille voix pour bénir le Dieu de toute pureté, le père de nos âmes, et nous serions impuissants à le célébrer dignement ; car des enfants nouveau-nés ne peuvent célébrer leur père, mais ils font selon leurs forces et obtiennent ainsi l'indulgence. Ou plutôt, la gloire de Dieu, c'est qu'il est supérieur à toutes ses créatures ; il est le prélude, le but, le milieu et la fin de leurs louanges ; elles confessent en lui leur père tout-puissant et infini.

Il en est de même du roi. Il est naturel à nous, qui sommes ses enfants, de le bénir ; mais il nous faut demander l'indulgence de notre père, quand même elle nous aurait été accordée avant notre demande. Un père, loin de se détourner de ses petits-fils et de ses enfants nouveau-nés à cause de leur faiblesse, se réjouit de se voir reconnu par eux. Cette connais-

sance (gnose) universelle qui communique la vie à tous et nous permet de bénir Dieu est elle-même un don de Dieu. Car Dieu, étant bon, a en lui-même le terme de toute perfection ; étant immortel, il enveloppe en lui l'immortelle quiétude, et sa puissance éternelle envoie dans ce monde une bénédiction salutaire. Il n'y a pas de différences entre les êtres qu'il contient, pas de variations ; tous sont sages, une même providence est en tous, une même intelligence les gouverne, un même sentiment les pousse à une mutuelle bienveillance, et un même amour produit une harmonie universelle.

Ainsi, bénissons Dieu et redescendons à ceux qui ont reçu de lui le sceptre. Après avoir commencé par les rois et nous être exercés à célébrer leurs louanges, il nous faut glorifier la piété envers l'être suprême. Que lui-même nous instruisse à le bénir ; exerçons-nous par lui à cette étude. Que notre premier et principal exercice soit la piété envers Dieu et la louange des rois. Car notre reconnaissance leur est due pour la paix féconde dont ils nous font jouir. C'est la vertu du roi, c'est son nom seul qui garantit la paix ; on le nomme le roi parce qu'il marche dans sa royauté et sa puissance¹²¹, et qu'il règne par la raison et la paix. Il est au-dessus de toute royauté barbare ; son nom même est un symbole de paix. Le nom seul du roi suffit souvent pour repousser l'ennemi¹²². Ses statues sont des phares de paix dans la tempête. La seule image du roi produit la victoire, donne à tous la sécurité et rend invulnérable.

NOTES

NOTES DE LA PRÉSENTATION

1. Comme ce n'est pas ici mon propos de parler des dieux de l'Égypte, pour tout ce qui concerne cet aspect je renvoie le lecteur à mon *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Larousse, Paris, 1992.

2. Ce titre de « neuf fois grand » se retrouve couramment dans la terminologie égyptienne relative aux divinités (on trouve aussi bien deux fois grand, trois fois grand). Ici, ce « neuf fois grand » correspond à la forme grecque « *Trismégistos* » (*mégistos* est un superlatif).

3. G. Maspéro, *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 3^e édition, Guilmoto, Paris, s.d., p. 147.

4. Le terme de « Grecs » pour désigner ces auteurs ne me paraît pas idoine : à partir de l'époque hellénistique, le grec étant devenu la langue universelle du monde méditerranéen et oriental, nombreux étaient les non-Grecs qui l'utilisaient dans leurs écrits : ainsi en est-il d'Égyptiens tels Manéthon et Origène (peut-être même Plotin), des Syriens Lucien, Jamblique et Damascius, du Judéen Flavius Josèphe, du juif de Tarse Paul, du Phénicien Philon de Byblos...

5. On ne sait précisément de quel Séleucus il s'agit ; il semblerait que ce soit l'astronome originaire de Babylone qui vivait au II^e siècle de notre ère plutôt que le grammairien d'Alexandrie contemporain de Tibère. Quant à Manéthon, il s'agit du prêtre égyptien de Sebennytos contemporain de Ptolémée Philadelphe (III^e siècle av. J.-C.) auteur d'une histoire de l'Égypte sous le titre d'*Egyptiaca*.

6. Pour ce qui concerne Ficin et sa traduction, je renvoie à ma source : R. Marcel, *Marsile Ficin*, Les Belles Lettres, Paris, 1958, p. 255 et sq.

7. Le pasteur (ou berger), présenté comme l'éducateur des hommes, est une figure symbolique qui remonte pour le moins à l'aube de l'histoire, son origine devant sans doute se trouver dans les sociétés pastorales néolithiques où l'homme susceptible de gouverner des troupeaux était comparé à un dieu conducteur des hommes, assimilés au troupeau. Ainsi en est-il à Sumer avec Dumuzi, l'amant divin d'Inanna/Ishtar, appelé le « pasteur de Badtibira » (nom d'une cité sumérienne). Le christianisme a popularisé le symbole avec Jésus, le pasteur divin.

8. À ma connaissance, il n'existe pas de traduction française de l'ensemble des écrits gnostiques et de l'ensemble des textes de la bibliothèque de Nag Hamadi (pour les détails de cette découverte, je renvoie à mon *Dictionnaire de l'archéologie*, Laffont, 1983/1994). Pour les lecteurs anglophones, on dispose de deux traductions fondamentales de l'ensemble des textes en question : *The Gnostic Scriptures*, Bentley Layton éd., Doubleday, Garden City, New York, 1987, et *The Nag Hammadi Library*, J.M. Robinson éd. rev. édition, Harper & Row, San Francisco, 1988.

NOTES DU TEXTE PRINCIPAL

1. Tout ce passage rappelle le début de l'Évangile selon saint Jean. La source des deux textes est sans doute commune ; elle est à chercher dans les spéculations gnostiques qui prennent leur essor à cette époque, celles-ci étant, par ailleurs, fortement influencées par la métaphysique platonicienne, mais aussi par l'orphisme et, sans doute, par les conceptions égyptiennes de l'*akh* (voir présentation). Le texte grec emploie les termes de *logos* (Verbe), *noûs* (intelligence), *kyrios* (seigneur), termes familiers à la théologie chrétienne, avec, naturellement, ceux de Père et de Fils.

2. L'expression exacte est « le beau monde » (*ton kalon kosmon* [accusatif]) qu'il faudrait traduire par la beauté du monde. Dieu (*o Theos*) ayant créé le monde de sa propre volonté (*Ek boulês theou*), il le porte en essence en lui-même et, en ayant contemplé la beauté, il le crée en se fondant sur cet archétype qu'il porte en lui.

3. L'intelligence divine porte en elle la bipolarité des sexes, conception qu'on retrouve chez les orphiques et les néoplatoniciens. Il convient de noter, en revanche, que le dieu des religions dites monothéistes, christianisme, judaïsme et islam, est essentiellement un mâle dominant et dominateur.

4. Plutôt que par « ministres », il conviendrait de traduire le terme de *dioketes* par gouverneurs. L'idée du « gouvernement du monde » a été développée par les anciens stoïciens, dès le IV^e siècle avant notre ère. Poimandrès brosse ici une création par « émanation », de type gnostique.

5. Ménard traduit par « moteur », terme emprunté à la métaphysique aristotélicienne, le mot grec *noûs*, qu'il aurait fallu traduire plutôt par Intelligence ou Pensée. Le traducteur se justifie en notant que le terme grec, qui est masculin, est traduit en français par des mots féminins et se trouverait en contradiction avec l'expression qui suit, « père de toutes choses ».

6. En traduisant *armonia* par harmonie, Ménard a entendu par ce terme « le lien général des choses ». Dans sa traduction, le père Festugière a préféré choisir le sens concret du terme, « charpente, armature » et a traduit l'expression par « armature des sphères ». La traduction de Ménard me paraît préférable dans la mesure où elle évoque « l'harmonie des sphères » des pythagoriciens. La « barrière des cercles » (ou des sphères) est une référence à la conception du monde des pythagoriciens, reprise par les platoniciens : l'Univers serait constitué par des cercles formés par la course des planètes, déterminant la forme concentrique du monde dont la terre sphérique est le monde inférieur dans lequel « chutent » les âmes. La conception d'un univers sphérique, qui apparaît chez Anaximandre de Milet au VI^e siècle avant notre ère, est systématisée au IV^e siècle par un disciple de Platon, Eudoxe de Cnide. Il est devenu une croyance scientifique généralisée aux époques hellénistique et romaine, et codifiée par Claude Ptolémée au II^e siècle de notre ère dans sa *Syntaxe mathématique*, mieux connue sous le titre arabisé d'*Almageste*. Le système héliocentrique d'Aristarque de Samos ne parvint pas à s'imposer : il lui a fallu attendre Copernic pour s'imposer comme une réalité scientifique.

7. Comme les gnostiques, l'auteur du Poimandrès tire profit de divers textes de caractère philosophique ou religieux de son époque. Ici, il semble

bien que l'emprunt soit fait au livre biblique de la Genèse, auquel l'auteur a ajouté une glose à la façon grecque.

8. Le père Festugière a traduit la phrase grecque *touto esti to agathon telos tois gnosin eskhêkosi* par « Car telle est la fin bienheureuse pour ceux qui possèdent la connaissance : devenir Dieu ». Il était préférable de conserver le terme grec de « gnose » plutôt que de donner sa traduction de « connaissance », car il marque bien l'aspect « gnostique » de tout le développement qui précède et la fin dernière de la gnose, la connaissance de Dieu.

9. Les sphères errantes sont celles des planètes, qui se déplacent dans le ciel des étoiles (la sphère fixe). Selon l'auteur, les sphères des planètes sont mues par la sphère fixe, ce qui est une vision empruntée aux stoïciens.

10. Plutôt que la traduction de « ouvrier », il serait mieux, pour désigner, comme c'est le cas ici, le dieu créateur, de conserver la forme grecque « démiurge » (*O dêmiourgos* dans le texte) qui nous ramène au *Timée* de Platon.

11. Raison et intelligence, dans ce texte, traduisent les termes grecs de *logos* et *noûs*. Le *logos*, la raison discursive, est donné à tous les hommes, alors que le *noûs*, l'intellect (pris ici dans le sens de la faculté d'intuition ou de connaissance par l'illumination), est un don qui s'acquiert par diverses pratiques, dont l'ascèse.

12. Il ne faudrait pas que l'emploi de « baptisez-vous » par Ménard laisse supposer une quelconque influence du christianisme. Festugière a traduit l'expression grecque *baptison seautên* par « plonge-toi », ce qui est son sens littéral. Cette « plongée dans le cratère » revêt ici un sens initiatique ou tout au moins symbolique, dans un cadre (voire un rituel) gnostique.

13. La haine du corps et, en conséquence, de la chair, se retrouve dans la littérature gnostique, mais c'est aussi le fondement de l'ascèse chrétienne. Il convient de rappeler ici qu'on trouve une forme de monachisme dans l'Égypte des Ptolémées, deux siècles avant notre ère : tel est le cas des « catoques », ascètes qui se consacraient à Sérapis et vivaient enfermés dans le sérapeum où ils n'avaient de relations avec l'extérieur que par une lucarne et passaient leur temps en prières, exercices ascétiques, méditations et lecture de textes édifiants.

14. Plutôt qu'unité, il conviendrait de transcrire directement le terme grec de *monas* (différent cependant de Un propre à transcrire l'expression grecque *en*). Le concept de monade, d'origine pythagoricienne, est développé dès le IV^e siècle av. J.-C. par Xénocrate et Speusippe, disciples de Platon, et il est fondamental dans la théologie néopythagoricienne.

15. La « contemplation » comme moyen de connaissance de Dieu va devenir l'un des exercices fondamentaux de l'ascèse chrétienne aussi bien que soufie.

16. La traduction de Ménard ne rend pas suffisamment l'esprit du texte grec. Le dessein d'Hermès à travers ce discours est que son fils ne reste pas un non-initié (ou un profane ; grec : *amyêtos*) au dieu trop grand pour être nommé. Les attributs de Dieu infini et éternel font qu'il ne peut avoir de nom, ou encore, qu'il enferme en lui tous les noms de tout ce qui est créé.

17. Seigneur (*kyrios*), Père (*patros*), le Seul (*monos*) sont des expressions pour désigner Dieu devenues familières aux chrétiens. Ménard traduit ensuite par l'unique deux termes grecs différents, l'un étant neutre et l'autre masculin : *en* qui serait mieux traduit par l'Un, et *eis* qui signifie aussi « un » ; ici *en* désigne le Principe et *eis* la première émanation du Principe.

18. Hermès fait le procès des passions, celles-ci apparaissant comme un mal, ce qui est une vue stoïcienne. De son côté, Aristote assurait que les dieux sont sans passion de par leur nature.

19. Le monde plénitude du mal (le mot grec est *plêroma*, terme repris par les gnostiques pour désigner le Dieu inconnu – ou inconnaissable – en tant que « plénitude »), opposé à Dieu plénitude du Bien, est une vision proche du dualisme des gnostiques et, en particulier, du manichéisme. Avec cette différence d'importance que le mal, dans le manichéisme, est un Principe dont le modèle est Angra Manyou, dieu du Mal de la religion de la Perse, alors que dans les traités hermétiques il est la conséquence de la liberté de l'homme et de ses passions.

20. Le terme grec que Ménard traduit par robe est *khitôn* qu'il conviendrait de traduire par tunique. La tunique, vêtement d'ignorance qu'il faut déchirer, se retrouve dans la tradition grecque (Empédocle) tout autant que dans la tradition biblique.

21. La non-existence de la mort, sa non-réalité, est un concept cher aux stoïciens, mais qu'on trouve déjà dans la pensée présocratique, comme par exemple chez Parménide pour qui le non-être ne peut être.

22. L'antré, symbole du monde, évoque le paradigme platonicien de la Caverne. Au III^e siècle le néoplatonicien Porphyre consacra un traité entier à la symbolique de la caverne à propos de l'antré des nymphes de *L'Odyssée* d'Homère.

23. Ce pourrait bien être à la théologie égyptienne que l'auteur de ce traité a emprunté la conception d'une matière primordiale désordonnée, la création par le dieu étant une mise en ordre de la matière (le Noun), cet ordre du monde étant symbolisé par la déesse Maât.

24. Plutôt que par « animal », le grec *zôon* devrait plutôt être traduit ici par le vivant, comme l'a judicieusement fait le père Festugière.

25. Dans tout ce développement paraît sensible l'influence du stoïcisme.

26. Le dualisme fondé sur l'opposition de Dieu et des démons est ici plus marqué que dans le traité précédent. On peut y voir l'influence du mazdéisme iranien, peut-être par l'intermédiaire de textes bibliques.

27. Plutôt que méchanceté, il faudrait lire « mal ». Selon Festugière ce passage serait un souvenir de Platon (*Théétète*, 176 a).

28. Le terme grec que Ménard traduit par « homme pieux » est *theosebês* dont le sens est « craignant Dieu ». Cette expression servait en particulier à désigner les juifs pieux, judaïsants. Cependant on la trouve employée par de nombreux auteurs dont le propos ne concernait pas les juifs : Hérodote, Xénophon, Platon, Plutarque... Aussi n'est-il pas nécessaire de voir dans ce passage une influence du judaïsme.

29. Ménard met en note que « en lisant *diaphora* au lieu de *aphora*, il faudrait traduire : "sont différentes par l'action", ce qui serait plus clair ». C'est bien cette dernière leçon qui est retenue par les éditeurs modernes du texte.

30. *Généralités* est la traduction de Ménard, mais il conviendrait de traduire par *Discours généraux* l'expression grecque *genikôn logôn* (ici génitif pluriel de *genikos logos*) que Festugière a, de son côté, traduite par *Leçons générales*.

31. Le texte grec utilise la conjonction « et » (*kaî*) et non « ou » : le monde « et » le soleil constituent deux êtres différents. Le soleil (*hêlios*) apparaît ici comme le « démiurge », procédant de Dieu dont l'essence est

le Bien. Dans la mythologie grecque, le Soleil, Hélios, n'a qu'un statut secondaire et n'est en aucune manière un dieu créateur. Il semblerait qu'il faille chercher dans la théologie égyptienne d'Héliopolis, où Atoum-Rê est le dieu créateur, la conception de l'auteur de ce dialogue, plutôt que dans la physique et la métaphysique aristotéliennes.

32. Dans la *Théogonie* d'Hésiode, Ouranos, la personnification du Ciel, est enfanté par Gaïa (la Terre) pour qu'il la « couvrit tout entière ». Parmi leurs enfant, le plus important est Kronos, représentant la seconde génération des dieux. Il épousa Rhéa qui lui donna les grands dieux de l'Olympe, Zeus, Héra, Poséidon, Hadès (Pluton), Déméter, Hestia. On ne sait précisément à quoi l'auteur fait allusion en parlant de la « vision bienheureuse » (ou, plus précisément, à « la vision la plus belle » : *tên kallistên opsîn*) d'Ouranos et de Kronos. On a suggéré que ce pouvait être une allusion au conseil de Kronos au cours duquel il avait des visions prophétiques.

33. Il convient de noter que le terme grec « démon » n'a pas le sens qu'il a pris en français par l'intermédiaire du christianisme. Il s'agissait d'êtres spirituels intermédiaires entre les mortels et les dieux, de caractère divin. C'est aussi le nom donné aux « génies » préposés à chaque humain (voir, par exemple, le « démon de Socrate »), devenus les « anges gardiens » de la mythologie chrétienne. Dans ce passage l'auteur défend, au nom d'Hermès, une conception de la métempsychose (ou, plus précisément, de la métempsychose) voisine de celle des pythagoriciens.

34. La vue développée dans cette dernière phrase est empruntée à la métaphysique d'Aristote.

35. Cette doctrine, selon laquelle une âme humaine ne saurait régresser et s'incarner dans un corps animal, est celle d'Ammonius, de Porphyre et des *Oracles chaldaïques* (160, éd. des Places) ; elle est en contradiction avec ce qui a été affirmé dans ce même traité X (texte suivant la note 32).

36. Ménard a traduit par « composition » le terme grec particulièrement riche de nuances de *apocatastasis* ; on le trouve employé par Aristote dans le sens de « restauration ». Pour son emploi dans notre traité, Liddell-Scott propose comme traduction « *return to original position* ». Festugière fait remarquer que c'est un terme technique de l'astrologie qui désigne « proprement le retour d'un astre au point où il se trouvait au moment de la *génésis* et son passage au point diamétralement opposé ». Peut-être convient-il de le prendre dans son sens astrologique et d'entendre par *apokatastasis* la conflagration (*ekpyrosis* = destruction par le feu) produite par la conjonction des planètes dans le Cancer, et par *antapokatastasis* (décomposition) le déluge (*kataklysmos*) « quand ces mêmes planètes sont dans le Capricorne, le signe diamétralement opposé » (Festugière).

37. Plutôt que par « bonheur », il conviendrait de traduire le terme grec *eudaimonia* par « béatitude » qui implique un sens religieux et mystique.

38. Lire ici « parfait vivant » plutôt que « parfait animal ».

39. La lune sépare le monde des immortels de celui des mortels, lequel était désigné comme le monde « sublunaire » (voir à ce propos le *Songes de Scipion*, de Cicéron et le commentaire qu'en fait Macrobie, deux textes à venir dans cette collection).

40. Ce passage et le suivant marquent nettement l'immanence de Dieu, en opposition avec la transcendance, fondement de la théologie chrétienne.

41. Festugière note l'incohérence de cette répétition d'un thème déjà développé au début de ce traité ; Ménard pensait qu'il s'agirait d'une transposition par un copiste.

42. Dans sa traduction Ménard a fait l'impasse sur deux expressions qui paraissent cadrer difficilement avec le reste du texte : *phoboumai tèn thalassan, eis ton ouranon anabênai ou dynamai* qui se traduit par « je crains (ou j'ai peur de) la mer, je ne puis monter au ciel ». Il semble qu'il faille interpréter ces termes dans un sens mystique et peut-être doit-on voir avec Reitzenstein dans la crainte de la mer une allusion à l'Océan céleste.

43. Il semble que ce soit là une référence à un traité perdu. Il n'est question de la destinée que dans un extrait de Stobée (Excerptum VIII, éd. Scott et éd. Festugière).

44. Traduction plus exacte : « Il souffrira comme s'il l'avait commis » (aussi bien l'adultère que le meurtre). Il faut entendre par cette expression quelque peu maladroite que, pour le sage, même la seule pensée d'un péché lui est un tourment.

45. On a rapproché cette phrase des termes des tablettes orphiques où le mort (ou le myste) se déclare fils du Ciel étoilé. Ce pourrait être, selon le père Festugière, « un mot de passe pris à rebours ». On pourrait aussi bien rapprocher ce texte de nombreuses formules du *Livre des morts* des Égyptiens dans lesquelles le défunt (ou l'initié) s'affirme fils d'Osiris, filiation divine qui lui permet de parvenir dans la lumière céleste.

46. Ces douze vices, qui évoquent les péchés capitaux de la morale chrétienne, pourraient bien être liés au zodiaque. Lors de sa chute vers la terre, l'âme, descendue du ciel, traversait les douze signes du zodiaque et, devant chacun, se chargeait d'un vice (ou d'une passion) qui la rendait de plus en plus pesante. Dans d'autres traités hermétiques (I, VI, IX), les vices sont au nombre de sept, par référence aux sept planètes.

47. Cette expression « nous sommes justifiés » (*edikaiôthêmen*), préférable à celle de Festugière (« Nous avons été rendus justes ») évoque le *maâkhêrou* (justifié) du *Livre des morts* des Égyptiens. Comme je crois l'avoir montré dans les commentaires de ma traduction du papyrus d'Ani, cette « justification » représentait le stade final d'un ensemble d'épreuves et de purifications constituant un parcours initiatique. Il semblerait que ces paroles d'Hermès symbolisent un chemin initiatique dans un culte à mystères d'origine égyptienne. Cette hypothèse trouve une confirmation dans la réponse de Tat qui, fortifié par cette expérience, contemple les puissances par l'œil intérieur. Son discours qui débute par « Je suis dans le ciel, etc. » évoque aussi les affirmations de l'initié – défunt dans le *Livre des morts* par lesquelles il s'identifie aux éléments ou aux dieux (par exemple chapitres 54 ou 83) tandis que les « bourreaux des ténèbres » rappellent les démons qui peuplent les ténèbres de l'autre monde dans le même livre.

48. On a voulu expliquer cette « ogdoade » par le chiffre 8 représentant le nous qui commande aux sept sens. Il semblerait que cette « ogdoade des puissances » (on préférera la traduction de Festugière : « Père, je voudrais cette eulogie en forme d'hymne que tu m'as dit avoir entendu chanter aux Puissances quand tu fus parvenu à l'Ogdoade »), Ogdoade révélée par Poimandrès, comme il est déclaré ensuite par Hermès, soit une allusion à l'Ogdoade d'Hermopolis, c'est-à-dire les quatre couples de divinités primordiales de la cosmologie hermopolitaine. Rappelons-nous qu'Hermès Trismégiste n'était autre, selon les Grecs, que le grand Thot, dieu scribe d'Hermopolis, en Moyenne Égypte.

49. Le titre exact de cet hymne, titre peut-être dû au compilateur qui a réuni les traités en un corpus, est *hymnodia kryptê, logos 4*, soit « Hymnodie secrète : discours (sacré) IV ». On a pu voir, dans toute la pré-

mière partie de cet hymne, des réminiscences bibliques. Cette opinion me paraît fondée, mais, comme le fait remarquer le père Festugière, on retrouve ce type d'invocation dans les papyri magiques.

50. À partir d'ici le ton change : ce qui suit est un texte de caractère gnostique très marqué.

51. C'est à tort que Ménard a traduit littéralement le grec *diabolos* (le texte grec est : *ina mē ōs diaboloi logisthōmen*). Ce sont les auteurs chrétiens, et en tout premier les rédacteurs des Évangiles (voir par exemple Matthieu IV, 1), suivant d'ailleurs les traducteurs hellénisants de la bible hébraïque des Septante, qui ont fait de *diabolos* l'équivalent de l'Adversaire, le Satan des textes bibliques hébreux. Le sens premier est « calomniateur », « faux accusateur ». Festugière a traduit par « divulgateurs », sous-entendu de mystères qui ne doivent pas être révélés aux profanes.

52. Ménard marque en note que cette phrase entre crochets doit avoir été insérée dans le texte (ou plutôt en tête du texte) par un copiste. Cette phrase est en latin, comme tout l'ensemble de l'*Asclepius*. Néanmoins l'incipit est en grec et se traduit ainsi d'une manière littérale : D'Hermès Trismégiste, livre sacré adressé à Asclépios.

53. Dans sa version, le père Festugière attribue la parole à Hermès Trismégiste, ce qui semble judicieux compte tenu de la teneur du discours.

54. La phrase qui suit, de forme interrogative, est à attribuer à Asclépios.

55. Ce passage concernant la divine religion marque plus qu'ailleurs la prééminence de la théologie sur la philosophie, laquelle était étroitement liée aux sciences, en particulier chez Platon et surtout Aristote. Cette vue triomphera avec le christianisme dont les traités hermétiques sont une préfiguration, ou, plus exactement, les prodromes.

56. Le terme d'ousiarque (en grec dans le texte latin) peut se traduire par « chef des Essences ».

57. Le texte est ici altéré et intraduisible, comme le remarque Ménard.

58. Ici commence la Prophétie (parfois appelée l'Apocalypse). Ces prophéties apocalyptiques représentent une très ancienne tradition en Égypte. Les plus anciennes remontent à l'Ancien Empire telle la prophétie du sage Didi dans le *Conte de Chéops et des magiciens* (le texte même est bien plus récent, peut-être le Moyen Empire, mais la prophétie annonçant l'avènement de la V^e dynastie ne peut que remonter à cette même dynastie) et au Moyen Empire, telle celle de Néferhou qui annonce les malheurs nationaux des dernières décennies de l'Ancien Empire et la venue d'un sauveur en la personne d'Amménémès, le fondateur de la XII^e dynastie. Ce type de prophétie est représenté à l'époque grecque par l'Oracle du potier.

59. Il s'agit du Nil, divinisé sous la forme du dieu Hapy par les anciens Égyptiens.

60. L'auteur vise certainement là le christianisme triomphant, ce qui situerait cette prophétie au IV^e siècle, et serait une insertion dans le texte original. L'allusion au danger de mort que courent les fidèles de cette religion pourrait même obliger à situer au siècle suivant ce texte, car ce n'est réellement qu'à partir de ce siècle que les hérésies, les anciens cultes et les gnostiques commencent à être persécutés par les chrétiens orthodoxes et mis à mort. Si l'*Asclepius*, ou tout au moins ce passage, a été rédigé à Alexandrie, comme je le croirais volontiers, l'auteur pourrait aussi bien faire là une allusion au massacre, en 415, de la mathématicienne et néopythagoricienne Hypatie, par les moines aux ordres de saint Cyrille, évêque d'Alexandrie.

61. Ménard se demande si l'auteur fait allusion par ce Jupiter Plutonius à la divinité gréco-égyptienne Sarapis. Il semblerait plutôt qu'il s'agisse d'une entité unissant le dieu céleste Zeus (traduit en latin par Jup(p)iter) et le dieu chthonien Hadès (Pluton des Latins).

62. Les commentateurs ont pensé que cette cité bâtie vers l'occident pourrait être une allusion à Alexandrie ou à Cyrène. Il semblerait plutôt s'agir d'une cité mythique idéale, telle la Jérusalem céleste des juifs où la Cité de Dieu des chrétiens.

63. Il est possible que cette grande cité sur la montagne de Libye ne soit autre que la nécropole de Memphis ou plutôt celle de Thèbes creusée dans la montagne libyque (le désert occidental).

64. Ce suprême « démon » est un juge divin dont Franz Cumont a cherché le modèle dans la divinité iranienne Mithra qui juge les âmes sur le pont (céleste) du mont Haraberezaiti. Du fait qu'il est précisé que les âmes condamnées sont précipitées « du haut en bas » (*desuper ad ima*) les commentateurs en ont conclu que le jugement se faisait sur une hauteur. Mais ce peut aussi bien être dans le royaume inférieur des enfers. En fait il semblerait plutôt que ce juge divin soit Osiris dont le royaume est situé vers la montagne occidentale de Thèbes.

65. Ménard compare ce passage à un fragment d'Empédocle d'Agrigente cité par Plutarque : « La force éthérée les poursuit vers la mer, la mer les vomit sur les rivages, la terre à son tour les renvoie au soleil infatigable, qui les chasse dans les tourbillons de l'éther, et l'un les rend à l'autre, et tous en ont horreur. »

66. Avant notre auteur, Empédocle et les stoïciens niaient l'existence d'espaces vides dans le monde ; cependant les stoïciens admettaient un vide infini hors du monde : il semble que l'auteur de l'*Asclepius* vise les stoïciens dans la remarque qui suit (« Si on dit qu'il y a quelque chose hors du monde, etc. »).

67. Ménard précise ici en note qu'il met entre crochets des mots qui sont en contradiction évidente avec le sens général et qu'il faut, selon lui, attribuer à un copiste chrétien. Il semble avoir vu juste, bien que Festugière donne une traduction qui pourrait laisser supposer une simple critique des ancêtres qui « ne se souciaient ni de culte ni de religion ».

68. Par « le premier inventeur de la médecine » l'auteur entend certainement Imhotep, ministre et architecte de Djeser, roi de la III^e dynastie et constructeur de la pyramide à degrés de Saqqara. À l'époque saïte, soit près de deux mille ans après sa mort, il a été divinisé et considéré comme un dieu guérisseur, identifié par les Grecs à Asclépios, leur dieu de la médecine. Les Égyptiens lui avaient consacré des sanctuaires dans diverses villes ; il semblerait que ce temple sur la montagne de Libye soit sa chapelle à Saqqara, appelée par les Grecs Asclépiéion, jointe à une sorte d'hôpital où l'on venait de loin se faire soigner.

69. Cette patrie d'Hermès où l'on vient en pèlerinage semble être la ville de Moyenne Égypte que les Grecs ont appelée Hermopolis Magna, la Khemnou (« les Huit », par référence à l'Ogdoad hermopolitaine) des anciens Égyptiens. Le dieu lune Thot, Scribe divin, représenté sous l'aspect d'un ibis ou d'un babouin, était identifié à leur Hermès par les Grecs.

70. Dans les textes d'époque gréco-romaine appelés « arétologies », la déesse Isis met en valeur, par des discours qui lui sont prêtés, les bienfaits qu'elle apporte à l'humanité. Sur cette divinité on pourra consulter l'ouvrage paru dans cette collection, consacré au *Traité d'Isis et d'Osiris* de Plutarque.

71. Certains commentateurs modernes ont pensé que ce passage a été inspiré à l'auteur par le traité perdu d'Apollonius de Tyane sur les *Sacrifices*, dont il reste un fragment, ce qui situe la rédaction finale de l'*Asclepius* après le 1^{er} siècle de notre ère.

72. Ce doux breuvage est l'ambrosie qui, déjà chez Homère, est la nourriture des dieux. L'ambrosie pouvait aussi bien être une nourriture solide qu'un liquide. Dans notre texte, elle n'est plus réservée aux dieux, elle donne l'immortalité aux âmes.

73. C'est peut-être là une allusion aux Mystères d'Éleusis, dans lesquels les Petits Mystères précédaient les cérémonies des Grands Mystères.

74. Une meilleure traduction serait « la science universelle ». Festugière traduit : « Hermès qui a tout connu. »

75. On rencontre à plusieurs reprises dans la littérature égyptienne d'époque pharaonique des allusions à des livres secrets rédigés par Thot et cachés dans des lieux secrets des sanctuaires.

76. Imouthès est le nom hellénisé d'Imhotep. D'après le texte grec il faudrait traduire Asclépios l'Imouthès (*Asklēpios o Imouthēs*) plutôt que « fils d'Imouthès », l'auteur identifiant Asclépios à Imouthès. Le texte grec donne ensuite le nom de Ptanos (génitif de *Ptan*) que Ménard a lu Pan. Il faudrait plutôt, comme l'a fait Festugière, lire Ptah, le dieu artisan et créateur de Memphis, identifié par les Grecs à leur dieu du Feu et des Volcans, Héphaïstos.

77. Ménard a rapproché ce récit de la création des âmes de celui du *Timée* de Platon. Il semble que dans cet ample récit de la création par le verbe, l'auteur se soit inspiré aussi bien du livre de la Genèse dans la Bible que des récits égyptiens de création et des cosmogonies orphico-pythagoriciennes.

78. Ici, l'auteur, avec un parfait éclectisme, se tourne vers les diverses divinités de la Grèce pour leur faire distribuer au monde les qualités, les éléments ou les entités auxquels elles présidaient dans la mythologie classique, le grand ordonnateur restant Dieu, dans le texte grec : *o théos*.

79. Ce Kaméphès (ou plutôt Kaméphis) n'est connu que par ce texte et les spéculations sur trois Kaméphis dues à Damascius, philosophe néoplatonicien né vers 480 de notre ère, dans son traité sur les *Problèmes et solutions touchant les premiers principes*. Ce Kaméphis semble être une forme hellénisée de l'antique appellation d'Amon et de Min, Kamutef, « Taureau de sa mère » (ou « Père de sa mère »), peut-être une divinité archaïque génératrice et non engendrée.

80. Expression obscure. Festugière a traduit la phrase *tō teleiō melani étimēse* par « (il m'honora) du don du Noir Parfait ». Ce noir serait, selon certains commentateurs, une allusion à l'Égypte appelée par les Égyptiens eux-mêmes la Terre Noire. Ménard écrit en note qu'il « se peut qu'on couvrit d'un voile noir la tête des initiés ». Ce peut aussi bien être un terme alchimique, à moins qu'il ne faille faire référence à Anubis et à sa teinte noire qui, pour les anciens Égyptiens, était la couleur de la renaissance, soit, dans le langage initiatique, la nouvelle naissance après la mort, ou l'initiation.

81. Ces « cercles humides » sont la pupille.

82. Cette citation est une glose insérée dans le texte par un copiste.

83. Tout le discours qui suit est une métaphysique de la métempsycose d'inspiration pythagoricienne et platonicienne. Pour les âmes gouvernées par le désir (Eros) et la Nécessité (Anankē), comparer avec Platon, *Timée* 42 a et *Le Banquet* 195 c.

84. Ce personnage sera nommé plus loin : il s'agit de Momos. C'est la personnification du sarcasme ou du blâme (tel est le sens du mot grec *momos* qui peut encore être traduit par « disgrâce » et « reproche »). Ce personnage apparaît pour la première fois dans la *Théogonie* d'Hésiode (V 214 et suivants); il est encore mis en scène par Platon (*République* 487 a) et par le fabuliste latin Babrius (59, 6). C'est lui qui conseilla à Zeus d'engendrer une fille, en l'occurrence Hélène qu'il eut de Lédä, qui causerait une guerre (celle de Troie), destinée à diminuer le nombre des humains qui s'étaient trop multipliés.

Tout son discours est en opposition avec ce qui a été tout d'abord développé relativement à l'explication de la création de l'homme et de sa double nature. Au point qu'on a pu penser qu'il s'agirait là d'un morceau ajouté par un copiste. Il semblerait plutôt que l'auteur ait voulu proposer plusieurs explications d'un même phénomène.

85. On préférera la traduction que Festugière donne de ce passage, plus proche du texte grec : « Ainsi donc la déesse aux yeux perçants, Adrastée, sera établie surveillante de l'Univers... » Adrastée (en grec *Adrastei* dont le sens est « qui ne court pas au loin » – a privatif et *didraskô*) est un surnom de Némésis, divinité personnifiant la vengeance divine.

86. Ménard note ici quelques similitudes entre cet épisode et le *Livre d'Hénoch*. Cette observation a été approfondie par de nombreux commentateurs ultérieurs (voir Festugière, Introduction aux fragments du Corpus Hermeticum, *Hermès Trismégiste*, T. III p. CCXV sq.). Le *Livre d'Hénoch* est un texte dit apocryphe de l'Ancien Testament, de caractère apocalyptique. Il existe trois « livres » portant ce titre. Celui qui nous intéresse est le 1^{er} *Livre d'Hénoch*, constitué par un assemblage de textes rédigés tout au long du 1^{er} siècle avant notre ère, donc sans doute antérieur à la *Koré Kosmou* (On trouvera une longue introduction et une traduction en anglais du texte éthiopien (Guèze), lui-même traduit d'une version originale en araméen et en hébreu dans *The Old Testament Pseudepigrapha*, t. I, p. 5-89).

87. Cet « effluve » est le dieu des Morts égyptien Osiris, ainsi qu'il est dit par la suite.

88. La traduction de Ménard ne rend pas ici réellement le texte original : au lieu de « chaque homme recevra ainsi la récompense méritée », il faut lire, suivant la traduction de Festugière proche du texte grec : « chacun des hommes sera rétribué, tout au long de sa race (ou plutôt, « à travers toute sa lignée » – *akolouthesei dia genous*), du salaire qu'il mérite ». Il semble ici que le rédacteur a maintenu la conception populaire et archaïque de la malédiction divine qui se transmet à travers les générations, comme dans les sociétés archaïques les enfants héritent de la « vendetta » du père et des aïeux.

89. Dans le texte grec Osiris est dit « Très Grand » (*Mégistos*) et Isis « Très Grande ». L'auteur reprend ensuite le vieux thème égyptien faisant d'Osiris et de sa sœur et épouse Isis les dieux civilisateurs des hommes restés à l'état primitif.

90. Allusion aux royautés d'origine divine, et en particulier à celle de l'Égypte et de la naissance divine des pharaons.

91. Les anges (grec *angellos* = messager, envoyé) n'impliquent pas ici une terminologie chrétienne, pas plus d'ailleurs que « démon », qui est aussi un mot d'origine grecque. On trouve la mention d'anges, entités ou êtres semi-divins, dans les textes de la philosophie tardive : chez l'empereur Julien (*Discours* 4, 141 b), Jamblique (*Mystères des Égyptiens*, 2, 6),

Proclus (*Commentaires à la République de Platon*, 2, 243 K) ; dans les *Theologumena Arithmeticae* attribués à Jamblique (43, 10) les anges sont liés aux archanges, ainsi que dans le *De Principiis* de Damascius (183, et al.).

92. Notre pays est l'Égypte. La description qui suit, montrant la terre sous l'aspect d'un homme couché, rappelle les représentations égyptiennes où l'on voit la terre, Geb, divinité masculine, couchée sur le dos, au-dessus de qui est posée en arc, ses mains et ses pieds appuyés sur la terre, la déesse ciel Nout.

93. Satrape était le nom des gouverneurs des provinces de l'Empire perse achéménide. Le terme était encore souvent utilisé, en particulier en Égypte, bien que l'Empire des Achéménides ait disparu à la suite de la conquête d'Alexandre le Grand et de la mort du dernier roi, Darius III Codoman, en 330 av. notre ère.

94. Rappelons qu'Isis est la déesse des Mystères. L'expression qui suit : « je marche dans le champ de la Vérité » (*ôdeukuia dia tou pediou tês Alêtheias*) a une consonance égyptienne qui évoque la déesse de la Vérité et de la Justice, Maât, et son domaine.

95. Typhon est la forme grecque du frère et ennemi d'Osiris, le dieu Seth.

96. Ici est joint un nouveau fragment de Stobée (fragment XXVI) qui fait suite, sans interruption, au précédent. Le titre se trouve dans Stobée et constitue la séparation entre les deux textes. Ménard n'a pas traduit les deux termes grecs qu'on peut rendre par « de l'incarnation de l'âme et de la réincarnation de l'âme ». Ce titre semble avoir été rajouté dans le manuscrit par un copiste. Il n'est d'ailleurs question dans ce texte que de l'incarnation des âmes dans les corps, mais point de la réincarnation.

97. Référence à Platon et plus particulièrement au *Théétète* où il est question, à l'inverse, de fuite vers le haut. Pour Platon l'Intellect est la partie « une » de l'âme, opposée à sa partie double, le désir et la fougue.

98. Le texte grec est corrompu sur plusieurs lignes, ce qui le rend intelligible.

99. La négation mise entre crochets ne se trouve pas dans le texte grec : c'est un ajout de Ménard ; cette correction, conforme au sens, est aussi retenue par les éditeurs modernes.

100. « Créateur » est la traduction du grec *dêmiourgos* que Ménard a par ailleurs traduit par « ouvrier ». Le terme même de *dêmiourgos*, dont le sens littéral est celui qui « travaille pour le peuple », signifie « ouvrier », « artisan » ; il a été introduit dans la langue philosophique par Platon pour nommer le Créateur du monde visible.

101. Les astres (*astêr*) désignent ici les planètes qui se meuvent dans le ciel des fixes, en opposition avec les étoiles (*astron*), c'est-à-dire les constellations du zodiaque.

102. Ménard marque en note qu'il a mis entre crochets les passages qui lui semblaient inintelligibles. Ici, le texte grec étant : *tauta estî toutôn mêtokha*, on peut, de préférence, retenir la traduction de Festugière : ces qualités-ci participent aux premières.

103. Note de Ménard : « Il semble qu'il y ait ici une contradiction, mais elle n'est qu'apparente. L'auteur distingue la vie changeante de l'existence immobile. Avant sa mise en œuvre la matière *était*, maintenant elle *devient*. En grec, le même mot signifie naître et devenir : en effet, tout changement est une naissance. »

104. La traduction exacte devrait être « les corps éternels » et non les êtres. Ces corps éternels seraient, selon Festugière, non pas les astres, faits de pure terre, mais plutôt les « éléments en soi » au sens platonicien (Voir Plotin, *Ennéades* VI 7, 11-12).

105. L'auteur développe ici la notion chère à Platon, popularisée dans le paradigme de la Caverne, que le monde visible n'est qu'un monde des apparences, une illusion, la réalité résidant dans les Idées.

106. Bien que le sens premier de *pseudos* soit « mensonge », il conviendrait ici de suivre la traduction choisie par Festugière, « illusion » (« je déclare que l'illusion est l'ouvrage de la vérité »).

107. Ménard a traduit par « univers » le terme *pan* (le Tout), utilisé par l'auteur à plusieurs reprises dans ce même texte : à la phrase précédente, traduit par « choses » par Ménard, ensuite « qui fournit au Tout deux sortes de mouvements », etc. Selon certains commentateurs, par ce Tout le rédacteur aurait pu sous-entendre l'Âme du monde.

108. Ce texte met en évidence quelques-uns des fondements de l'astrologie.

109. Ménard a traduit par essence le grec *ousia*, par raison *logos*, par intelligence *noêma*, par perception *dianoia* ; Festugière a traduit les mêmes termes par : substance, raison, pensée, intelligence discursive. Les deux traductions de ces termes de la langue philosophique sont défendables.

110. L'auteur reprend ici sans nul doute les paroles de Yahvé dans le livre biblique de la Genèse, auxquelles il ajoute des redondances comme pour mieux marquer la volonté divine de croissance et de multiplication.

111. Ménard a mis entre crochets ce qu'il pense être une remarque ajoutée par un copiste chrétien au texte original. Ce n'est pas certain, si l'on se place dans l'optique syncrétiste des auteurs des divers textes mis sous le nom d'Hermès Trismégiste.

112. Ménard propose ici une variante dans la traduction : « et la source et la vie, et la puissance et la lumière, et l'intelligence et l'esprit ».

113. La Paphienne est le nom abrégé de l'Aphrodite de Paphos. C'est au large de cette ville de l'île de Chypre que serait née la déesse. Un peu plus loin, est donné un autre nom d'Aphrodite, Kythérée, l'île de Cythère, dans la mer Égée, étant consacrée à la déesse de l'Amour et du Désir.

114. Après le titre général, le texte grec donne un résumé du contenu de ces définitions, que Ménard n'a pas traduit. Le voici, dans la traduction du père Festugière : « Sur Dieu, sur la matière, sur le mal, sur la fatalité, sur le soleil, sur la substance intelligible, sur l'essence divine, sur l'homme, sur la disposition du plérôme, sur les sept astres, sur l'homme selon l'image. » Festugière a traduit *ousias* une fois par substance, une autre fois par essence ; les sept « *astrôn* » sont les sept planètes. La dernière définition pourrait plutôt se traduire par « sur l'homme dans son apparence ».

115. Cette attaque contre les philosophes grecs se retrouve largement employée chez les Pères de l'Église. Il existe cependant une différence avec la polémique de ces derniers : ils en appellent à la révélation divine à travers les livres saints du judaïsme et du christianisme, alors que l'auteur de ce traité se réfère à la puissance magique de la parole, ce qui est un trait égyptien (par la « grande voix des choses » il faut entendre, selon le texte grec dont Festugière rend mieux l'esprit : « ... nous n'usons pas de simples mots, mais de sons tout remplis d'efficace »).

116. Festugière a ici conservé la forme grecque de « plérôme » (plénitude) ce qui marque l'accent gnostique du discours.

117. La vision du char du soleil est grecque, bien que son origine puisse être iranienne selon certains auteurs. Le char qui risque de s'égarer est une référence au mythe de Phaéton. Malgré son parti pris égyptien (discours au roi Ammon) l'auteur passe sous silence la vision égyptienne de la barque de Rê. Néanmoins, l'importance donnée au soleil créateur dans ce texte semble d'inspiration égyptienne.

118. Bien que ce fragment soit mis à la suite du texte précédent dans les manuscrits, les éditeurs et les traducteurs s'accordent pour y voir un texte prélevé à un autre ouvrage où Tat dialogue avec un personnage qui n'est pas nécessairement Ammon.

119. Il s'agit, évidemment, du grand sculpteur athénien du V^e siècle avant notre ère, auteur des frises du Parthénon.

120. Ce citharède s'appelait Eunomos. Cette histoire est aussi rapportée par Clément d'Alexandrie dans son *Protreptique*.

121. L'auteur se permet ici un jeu de mot, qui n'est pas rendu dans la traduction. Le roi, en grec *basiléus*, marche (ou plutôt s'appuie) d'un pied léger (*baséi léia*) sur le pouvoir.

122. Ménard met ici en note que ce pourrait être là une allusion à un Ptolémée dont le nom « signifie guerrier », mais il ajoute qu'il « est bien plus naturel de penser à celui de Valens, qui signifie puissant, courageux ». Flavius Valens fut empereur de Rome entre 364 et 378 ; il était arien et fit de cette hérésie en quelque sorte la religion de l'État, ce qui place à une date tardive et après le triomphe du christianisme la rédaction de ce traité.